


586.21
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of
Samuel A. Green,
of Boston
(H. C. 1851).
Rec^d. 14 July, 1866.

L'A B C

DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

PIERRE BERNARD

L'A B C

DE

L'ESPRIT ET DU CŒUR

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1861

AVANT-TOUT

Novembre 1860.

Un mari d'humeur gauloise assurait que tous ses enfants ensemble lui avaient moins coûté que le nom de baptême d'un seul ; je le crois bien. Qu'il est difficile de nommer un livre, par exemple ! Pour le mien j'avais cherché Pierre ou Jean, et j'aurais, à ce qu'on dit, trouvé Auguste. On m'affirme en effet, que ce titre : *l'A B C de l'esprit et du cœur,* ne manque pas d'une certaine prétention, et naturellement on m'en avertit trop tard.

J'avais cru inscrire sur ma porte : A lire, quelques propositions déduites au point de vue de

l'esprit, quelques appréciations soumises au contrôle du cœur. — Si l'inscription va plus loin, ou vise plus haut, retirons-la, mais entrez toujours.

APRÈS TOUT

Je prends un nouveau billet à l'ingrate loterie de la réussite. Pauvre petit livre, je t'envoie quasi nu, en plein hiver, gagner ton pain ou faire fortune. J'adresse au ciel pour toi le vœu qui résume tous les autres :

Sois heureux ; sinon, reviens et je ferai de toi ce que les hommes ne savent pas faire de leurs restes : des cendres.

En cet état, tu peux arriver au bout du monde.

L'A B C

DE L ESPRIT ET DU CŒUR

I

AURORE

A — Heureux hasard de la langue française !

Les mots qui, chez elle, expriment un principe, une origine, une source, un commencement des hommes ou des choses, commencent eux-mêmes par la première lettre de son alphabet ; ainsi :

Adam,

Ame,

Amour,

Argent,

Aurore.

Adam, amour, aurore, ont cruellement vieilli à la vérité. Depuis la religion saint-simonienne (honni soit qui mal y pense), il est convenu que le paradis terrestre est devant nous et non derrière ; Adam touche à Saturne et à Deucalion, dans l'esprit des gens sans foi.

L'amour, de même que l'administration romaine, doit être étudié sur les médailles.

L'aurore! comment une expression si charmante a-t-elle vieilli. C'est au point que, de nos jours, personne n'oserait l'employer seule et sans y ajouter ce correctif d'opéra-comique :

« Quand on fut toujours vert... » Il nous répugne d'achever cette citation burlesque.

L'aurore n'est plus usitée, mais le refrain l'est toujours à cause de sa fausseté.

N'est-ce pas? sur vingt personnes qui voient lever l'aurore, il y en a cinq au moins que les soucis ou la crainte ont tenues éveillées; cinq, la peur de se lever trop tard; cinq la douleur physique, deux le jeu, une l'orgie, une l'espérance fiévreuse.

Une, enfin, a vu lever l'aurore, parce que sa bonne conscience lui fait aimer l'heure fraîche et parfumée (nous sommes à la campagne, loin des environs de Paris), l'heure où la nature s'éveille avant l'homme,

et s'épanouit en l'absence de son maître, exigeant et chétif.

L'aurore d'un livre, c'est le premier lecteur.

Est-ce vous?

II

AGRICULTURE

(Alma parens)

A. — Par quelle fatalité, s'écriait Voltaire...

Non, Voltaire ne s'écriait pas; c'était un homme de goût. Par quelle fatalité, disait Voltaire, l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'en Chine?

Depuis cette remarque-là, les choses ont un peu changé; la terre s'est couverte de comices agricoles, et la charrue a ses concours, ses prix, comme les rosières du vieux temps.

Honore-t-on l'agriculture pour cela? On admire les beaux fruits, les légumes gigantesques; on les vante bruyamment; mais on ne les apprécie pas mieux, on ne les mange pas avec plus de plaisir qu'autrefois. — Estimons d'abord, puis nous honorerons à loisir.

Les agriculteurs ont pris le parti le plus sage, dans le but d'être honorés chez un peuple en progrès ; avec leur gros bon sens, et leurs gros sabots, ils ont entrepris de vendre chacun de leurs produits le plus cher possible, malgré les rails-ways, les halles centrales, l'économie politique, etc.

Nous honorerons l'agriculture quand il nous plaira ; elle se procure les moyens d'attendre : gloire aux bons paysans et aux fins matois !

On n'a rien écrit de l'agriculture, depuis Sully, qui soit plus flatteur pour elle : l'agriculture est une des mamelles de l'État. — Tout bien considéré, je ne vois même pas à l'État d'autre mamelle.

III

AMOUR

A — Une petite plante confie aux vents sa poussière et leur dit : portez à ma compagne ce don de mon amour ; qu'elle en soit fécondée en souvenir de moi.

Et les vents obéissent ! L'amour accomplit facilement ces prodiges, et trouve, quand il est vrai, une docilité admirable par toute la terre : les âmes s'entendent à distance, et elles vivent l'une de l'autre à travers l'immensité.

Il y a, pour parler la langue profane à propos de choses sacrées, une relation fugitive entre ce langage de la petite fleur et les paroles de l'*Angelus*.

A — Qu'elle est bonne la vie au commencement de l'amour ! qu'elle est ravissante l'initiation de l'âme à la vie de l'âme ! Et puis, avez-vous observé par quel miracle tout s'arrange pour favoriser les premiers jours ? Le ciel et la terre, la lumière et l'ombre, les rivaux et les ennemis, tout nous sert, tout nous protège ; le danger même ne fait que constater notre adresse facile ; l'imprudence assure notre succès. De quelle prescience odieuse il serait doué, de quelle stérilité désolante de cœur il serait frappé, l'homme qui ne s'abandonnerait pas d'abord aux charmes de cette impunité et pourrait ne pas la croire éternelle !

A — Lorsqu'on est heureux d'aimer, on a la félicité parfaite en amour; vouloir être aimé, c'est déjà risquer son bonheur et le placer hors de soi.

Un poëte a dit : Les amoureux et les mystiques se confondent. — Il a dit vrai : l'homme qui parle d'une façon sensée, intelligible et raisonnable de la femme qu'il aime, est déjà en possession de la réalité.

La réalité est le commencement de la fin.

A — Aucun poëte, aucun amoureux ne célébrera jamais d'une façon plus aimable le regret d'avoir vieilli et l'orgueil d'avoir vécu pour l'amour que ne l'a fait Clément Marot dans ces vers :

Plus ne suis ce que j'ai été,
Et plus ne saurais jamais l'être;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
Ah! si l'on pouvait deux fois naître
Combien je te servirais mieux !

Lorsqu'on met la musique du temps sur ces paroles si doucement mélancoliques, si spirituellement ten-

dres, on est ravi. Si Clément Marot était là, les plus jeunes femmes l'embrasseraient de bon cœur... et le préféreraient à leur *préférence*.

A. — « Qu'est-ce que l'amour pour ceux qui l'aiment, qui semblent enivrés de ses plaisirs et qui ne peuvent se passer de lui ? L'amour est une servitude perpétuelle, un monde de sentiments et d'idées où nul ne vit pour soi et où pour être heureux il faut pouvoir baiser ses fers et bénir son esclavage ; un monde où l'espérance même rend tous les gens malheureux, et où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables ; voilà l'amour dans son beau ; vous voilà vous-même qui m'écoutez... »

Quiconque a lu sait déjà que nous venons d'appliquer à l'amour la peinture que Massillon faisait du monde dans son *Petit Carême*. En est-il de plus simple ? en est-il de plus vraie ?

Hâtons-nous d'ajouter que la société moderne ne comporte plus l'amour-passion. La passion, en effet, tient toujours de la barbarie par quelque endroit : c'est le brin d'herbe qui, poussant entre les pavés,

fait proclamer la ville la plus magnifique un vrai désert.

L'amour-passion, au même titre que les civilisations antiques et l'administration romaine, ne peut plus être étudié que dans les bibltothèques et sur les vieux monuments.

Sans doute, il n'y a rien d'absolu sous un soleil criblé de taches ; sans doute, il y a encore, par-ci par-là, des gens qui s'aiment beaucoup, des personnes qui s'aiment bien ; mais ce serait nier l'évidence que de contester ce fait : l'amour, le grand amour, l'amour-passion enfin, tend à disparaître et les cœurs se soumettent sans trop de peine comme à l'alignement et à toutes les lois sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. Il faut vivre, il faut parvenir : telle est la grande passion !

Le plaisir physique s'est d'ailleurs mis à la portée de toutes les conditions, nous allions presque dire à la portée de tous les âges comme le cigare, la pipe et la cigarette : on s'amuse donc et l'on s'établit.

Parfois on aime en s'amusant, mais cela ne rentre plus dans notre sujet.

A. — « La vie est un mystère, la mort en est un autre ; — mais, je le vois par tout ce qui m'entoure, de quelque côté que je me dirige : les gens qui aiment se rapprochent le plus de la vérité. Les riches qui ne viennent prendre l'air ou les eaux que dans les seules conditions de la fortune, même immense, meurent. Ceux qui se sont ingéniés de s'attacher à quelqu'un — moins que cela — à quelque chose, prolongent leur existence. Je consultais hier une jeune femme, que l'on dit perdue, sur la température, les médicaments qui lui font le plus de bien ; elle haussa les épaules et me répondit : « Je vais bien quand j'ai fait du bien. Tenez, hier, par exemple, en dehors des conditions banales d'accorder une aumône, il m'a été donné de secourir une famille, la mère a voulu m'embrasser... je me suis abandonnée, elle m'a serrée dans ses bras... Hier, j'ai respiré, hier mon médecin m'a trouvée méconnaissable, en mieux... »

Vous allez peut-être me trouver prétentieux, ridicule, mais je me suis permis de tirer cette induction d'une multitude de faits : la bonté, l'affection sont les deux principaux aliments de la vie. Tout mauvais sentiment est un poison, de même aussi *tout lâche abandon est mortel.*

IV

ARGENT

(Principium et fons)

A. — Sujet triste, plein de larmes et de crimes. — On naît, on vit et on meurt pour avoir de l'argent; on veut avoir de l'argent pour avoir de tout, et quand on a de tout on veut encore de l'argent.

L'argent blanc renferme toutes les jouissances matérielles comme la lumière blanche contient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'or n'est que de l'argent jauni par la bile des avares, les inquiétudes incessamment renaissantes du 8, du 15 et du 30.

Je ne regarde jamais le tableau de Prudhon, *la Vengeance poursuivant le Crime*, sans comparer l'effet de cette lune ronde et blafarde qui éclaire lugubrement la scène à l'effet d'une pièce de cinq francs dans l'intérieur de certaines familles. — C'est à sa lueur sinistre que tout s'inspire et marche.

L'argent est un signe; *hoc signo vinces;* tu vaincras

et tu vivras pour vaincre. — Le temps des déclamations et de l'hypocrisie à l'endroit de l'argent est fini. L'argent est roi par droit de naissance et par droit de conquête. Le soleil n'est pas son égal, car Dieu force le soleil à luire pour tout le monde.

Argentum ! Matutina stella,
Argentum potentissime,
Argentum, pater futuri sæculi.
Argentum admirabile,
Argentum forte,
Refugium peccatorum...

Argent ! La mort seule en dit et en fait plus que toi.

A. — L'argent et l'alcool font commettre à peu près autant de crimes l'un que l'autre. Le premier nous éblouit, le second nous aveugle.

Deux grands pourvoyeurs d'échafaud et d'hôpital :
Un métal bien pur, et un liquide imputrescible !

V

BÊTISE

B. — Remarquez donc la coïncidence : *bon*, *beau* et *bête* commencent chacun par un B. Il est si beau d'être bon ; être bon c'est si bête, en civilisation raffinée du moins.

Quant à la beauté, elle reste une chose tellement supérieure qu'elle peut commencer par un B impunément : il y a de si Belles Bêtes!

B. — Quand *la Bêtise humaine* sera parvenue à sa centième édition, je me permettrai de dire à l'auteur qu'il s'est montré bien doux et bien généreux pour son sujet.

B. — La bêtise d'un individu se répand par toute sa personne; la bêtise perle et suinte, elle est dans le sang.

La bêtise du plus grand nombre circule dans l'air : elle se respire.

Il y a peu de bonnes bêtes parmi les hommes; on peut même dire qu'il n'y en a plus. La science du bien et du mal compte trop de manuels tirés à plusieurs milliards d'exemplaires pour que la bêtise soit restée naïve.

La bêtise du plus grand nombre devient facilement féroce. — Gardez-vous-en : elle n'écoute rien. — Elle pourrait pourtant s'y exposer sans courir le risque de comprendre, car elle est tout en muscles.

On fait beaucoup pour éclairer la bêtise; mais souvent la lumière même l'irrite.

Pour se convaincre de l'affinité qui règne entre la bêtise et la cruauté, il n'y a qu'à lire l'histoire, fût-elle mal écrite.

VI

BOURSE

B. — Il nous est arrivé d'écrire dans un livre intitulé *la Bourse et la Vie* :

« On jase beaucoup trop de la Bourse ; cela finira mal pour elle. » En effet, cela a non-seulement mal fini, mais cela est même fini tout à fait pour elle.

Certaines gens jouent jusqu'à une certaine heure, font charlemagne et disent bonsoir à la compagnie. Ils appellent cela être rangé, se coucher de bonne heure.

Les victimes s'arrangent là-dessus, comme elles peuvent. La suppression brutale, absolue des jeux de Bourse ressemblerait de loin à la moralité ci-dessus.

Le progrès n'avait pas permis de conserver la loterie. Fi donc ! un jeu dans lequel le hasard est tout !

Aussi les personnes les plus déshéritées du sort avaient-elles pris le chemin de la Bourse. Supprimez un exutoire et vous avez une plaie affreuse.

Un jour, du temps de *la coulisse*, je n'étais pas entré à la Bourse, je n'avais pas lu la cote, et à la fin d'un petit dîner, j'étais inquiet à l'endroit du cours des fonds publics et particuliers.

— C'est terrible, dis-je en descendant l'escalier, à l'ami qui me reconduisait vers la petite Bourse du soir, au boulevard des Italiens, c'est terrible de se présenter à *la coulisse* quand on ignore ce qui s'est passé sur le théâtre.

— Permets; si j'ai bien compris, tu voudrais savoir s'il y a eu hausse ou baisse aujourd'hui? Je vais te le dire. Et il s'écrie pour sortir:

— Cordon! s'il vous plaît?

La porte reste close.

Mon ami crie de nouveau en renforçant sa voix:

— Cordon! s'il vous plaît?

La porte ne bouge pas.

— Mon cher, il y a eu baisse et baisse assez forte. Mon concierge joue et achète toujours, comme les gens qui possèdent peu. Il n'ouvre pas, il a de l'humeur pour 20 centimes au moins; 10 centimes par chaque: *Cordon! s'il vous plaît?* resté sans réponse.

En effet, la rente avait baissé d'un quart.

B. — La Bourse, prise à haute dose, tue comme le poison.

B. — Bourse, tombeau de famille.

VII

CHALEUR

C.— La chaleur ne supporte ni le plus, ni le moins à côté d'elle : c'est le fluide égalitaire par excellence.

A zéro, elle veut ramener tout à zéro ; elle prend tout ce que vous avez en plus.

A vingt-cinq degrés, il faut que tout monte à vingt-cinq. — Tout à l'heure elle prenait ; maintenant elle cède. — Bel exemple, et trop peu suivi !

C. — 1° *La cause prochaine et déterminante de la formation de tous les états organisés pour vivre est la chaleur.*

2° Aucun être vivant ne s'est organisé que sous l'influence d'un degré de chaleur défini, toujours le même pour une même espèce, appliqué pendant un temps déterminé aussi.

3° Aucun être organisé pour vivre ne se maintient vivant qu'à la condition d'entretenir au dedans de lui-même le même degré de chaleur qui lui a donné naissance.

4° Toutes les affinités organiques, toutes les propriétés vitales, toutes les fonctions, tous les phénomènes vitaux, émanent de la température propre et sont réglés par elle : leur activité est proportionnelle à l'élévation de son degré.

5° La température propre aux animaux est leur principe vital matériel.

HIPPOCRATE.

C. — La chaleur est le produit d'une combution quelconque ; vivre, revient donc à se consumer.

Un homme, une nation, un siècle se refroidit ; la terre en fait autant de son côté.

Il est temps de trouver un charbon pour remplacer le sang et le bois.

VIII

COURAGE

C. — Les hommes ont toujours et montrent volontiers le courage qui leur va bien, — surtout devant les femmes.

En général, ils n'ont peur que du ridicule, parce qu'il ne tue pas et qu'il faut en vivre.

IX

CŒUR

C. — Le cœur nous rend bien malheureux, mais ceux qui n'en ont pas sont misérables. Il nous fait éprouver les maux, les chagrins des autres quand les

autres nous donnent rarement l'occasion de partager leurs plaisirs et leur bonne fortune ; qu'importe ? Le cœur est un trésor ; on le vole.

On l'a comparé à une porte ouverte sur toutes les *grandes* folies ; on lui a fait honneur de toutes les *grandes* pensées. Rien de petit ne peut venir du cœur.

Les yeux pleurent ; le cœur saigne.

Ceux qui cherchent à comprendre Dieu, l'âme et l'éternité avec leur intelligence, arrivent à un étourdissement intellectuel qu'il faut secouer pour éviter la folie.

Le cœur s'élève naturellement vers ces grandes idées abstraites ; il en est pénétré comme par la vie ; — La foi fait son nid dans le cœur pour y réchauffer sous ses ailes l'espérance et la charité.

La plus laide opinion qu'il soit possible d'exprimer sur une personne, c'est qu'elle est sans cœur ; la plus affreuse, c'est qu'elle a mauvais cœur.

Le cœur n'a pas d'exigences, il n'a que des délicatesses ; il souffre de rien, mais il s'exalte de peu de chose. Ce rien est toujours avouable ; ce peu de chose toujours honnête.

Nous prononçons, dans notre enfance, des paroles adorables que nous oublions plus tard : Mon Dieu je vous donne mon cœur. — Une mère ne craint pas de nous apprendre à les répéter : car ce qui est à Dieu

est toujours en même temps à ceux qui nous aiment de toute leur âme.

L'esprit se dessèche au premier automne venu ; le cœur ne s'engourdit que sous les glaces, et il faut bien peu de soleil pour lui rendre son élan vers tout ce qui est des cieux.

O mes enfants, apprêtez-vous à souffrir, mais, c'est égal, ayez du cœur, encore du cœur, toujours du cœur.

Alors, vous mourrez peut-être à l'hôpital, mais vous aurez vécu une vie digne de ce nom.

X

LA CONFESSION DU NUMÉRO 18

(A propos de cœur.)

C. — L'autre jour, après une tasse de café trop noir et qui m'agitait, j'arpentai les rues du quartier latin. Ah ! qu'ils doivent nous trouver vieillis nos quartiers qui jadis vieillissaient avec nous, avant nous. Pour mon compte, ils me font rougir de mon

costume et de ma vétusté, eux, tout flambants neufs et habillés de pierre de taille ciselée. Je leur trouve même parfois, à mon égard, l'air équivoque des parvenus ; mais il faut passer outre. L'air et les voitures circulent assez librement ; les apparences sont bonnes : je n'aurai pas l'indiscrétion d'en demander plus.

Me voici à l'hôpital de la Charité, un hôpital du faubourg Saint-Germain. C'est une justice à rendre à ce faubourg : il est comme ouvert à toutes les institutions charitables, depuis les Petits-Ménages jusqu'aux Incurables ; depuis les Orphelins jusqu'aux Sourds-Muets ; depuis les Petites sœurs des pauvres jusqu'aux Missions étrangères, il a et il retient tout ce qui part du cœur pour y revenir.

A l'hôpital, je fais cette observation que la manière de souffrir ne s'est pas embellie, au milieu de nos progrès vertigineux. En effet, les très-bonnes et les très-mauvaises choses ne changent guère. J'admire ces traditions de propreté blanche, nette et luisante, que le confortable a gâtées en d'autres lieux ; je m'émeus devant cette image de la Vierge, qui n'a pas pris une ride depuis trente ans, et la religion de mes souvenirs se mêle et se confond avec l'idée la plus divinement poétique de toutes les religions du monde. Puis je me sens comme attiré vers un lit portant le

n° 13. J'avais aperçu là, sous une chevelure léonienne, une physionomie remarquable, mais comme réduite à l'esquisse au crayon blanc, avec deux trous énormes, deux yeux de velours noir teintés de vie. Vous murmurez : « C'est un phthisique ; est-ce qu'on va tenter de nous intéresser à un phthisique ; nous n'en sommes plus là, la mode est ailleurs et puis pour nous, hommes du dix-neuvième siècle toutes les maladies dont on meurt se valent — et l'on meurt de toutes ; — Efin, l'estomac est, à nos yeux, aussi noble que le poumon. » — Je le sais bien, cher lecteur (lisez diable de lecteur), mais n'allez pas si vite ; peut-être n'aurez-vous point à vous en repentir. Si je vous raconte la confession du n° 13, c'est qu'elle a un sens et une portée ; c'est aussi qu'elle m'a paru simple, insouciante et bonne fille, comme la vraie vérité.

Je m'approchai du jeune malade.

— Eh bien, lui dis-je, vous souffrez, mon pauvre garçon, vous souffrez de la chaleur et de l'orage qui sont dans l'air, mais l'air emporte bien vite cela ; tout passe...

— Si je restais, je ne m'en plaindrais guère... Quelle bêtise ! me voyez-vous, seul, sur cette croûte. Car nous vivons sur une croûte, l'enveloppe terrestre n'étant pas autre chose ; ah ! ah ! ah !

— Êtes-vous ici depuis longtemps ?

L'exaltation du malade m'avait tout à coup rejeté dans les propositions les plus banales.

— De ce lit de fer j'ai vu, sans le vouloir, bien des camarades entrés après moi, sortir avant moi. Je ne m'étais jamais douté *du casuel* de l'existence, bien que j'aie exécuté sur tous les tons l'air fameux de « *Nous n'avons qu'un temps à vivre.* »

— Vous chantiez ?...

— « J'en suis bien aise, eh bien, dansez maintenant, » n'est-ce pas, docteur ?

— Oh ! mon ami, je déteste autant les fourmis dans la fable que dans mes confitures, et de plus, je ne tiens jamais de propos cruel. Vous m'aviez parlé d'un air, j'ai cru bonnement que vous chantiez.

— D'autant mieux que je n'ai pas de poumons. Ah ! docteur.

Il y avait chez ce jeune homme une telle intrépidité de plaisanterie que je respectai cette fièvre suprême. Prenant la main du malade, je la serrai dans les miennes, et je lui dis :

— Allons, mon ami, pardonnez-moi d'avoir troublé le repos dont vous avez besoin ; si, pour me punir de mon indiscrétion, vous voulez bien me demander un service — de quelque nature qu'il soit, — je vous le rendrai avec plaisir.

— Tiens, on dirait tout de même que vous avez de l'amitié pour moi, vous. Quelle chance! Les amis, les vrais, ceux qui partageaient avec moi leurs dettes et leurs défauts, comme dit M. Scribe, ceux-là, je ne les ai pas revus depuis trois mois. Ce n'était plus une maladie pour eux, c'était une scie. Dites-moi, puisque vous voulez me rendre un service, pourquoi je vous intéresse. Je remarque autour de moi des numéros qui sont plus malades, et je vous en préviens, docteur, *mon affection* n'offrira rien que de très-banal à l'*ouverture*.

Le malheureux garçon m'embarrassait à la fin par son audace, et je regrettais ma station au nº 13. Cependant, il fallait répondre.

— Vous m'intéressez parce que vous êtes jeune, parce que vous prenez votre mal avec trop d'esprit, enfin, il me semble que j'aurais pu vous rencontrer ailleurs qu'à l'hôpital.

— Oui et non; oui, car j'ai commencé à étudier la médecine; non, car je suis bientôt devenu bohémien. C'est du guignon, car aujourd'hui les programmes, comme autant de *rails-ways*, avec les stations et les heures de départ et d'arrivée marquées, facilitent singulièrement la régularité dans la carrière. De votre temps, docteur, l'École de médecine était l'école buissonnière par excellence. On avait terriblement

vécu avant d'essayer de rendre la vie aux autres. Enfin, il y a des gens qui sont libres de faire ce qu'ils veulent, mais il y a aussi des destinées! J'en avais une. Un peu d'art, un peu d'amour et un éclair de nécessité m'ont fait musicien de rue; la destinée m'a fixé artiste ambulant. Oh! vous avez dû m'entendre, pour peu que votre appartement ait une croisée sur le derrière; car c'était un de mes talents de plaire aux concierges... c'est malin n'est-ce pas, et de pénétrer dans les cours. C'est là que j'ai étudié un sujet admirable, je veux parler de l'influence de la musique sur les hommes en société. Oh! docteur, que j'ai détendu de migraines, fait crever en une petite pluie de larmes qui perlaient avec les petits sous, de gros nuages vagues dans des cœurs et dans des cerveaux mal disposés. Que d'hommes allaient battre leurs femmes, après de tristes libations; que de femmes allaient quereller leurs maris, à de vilaines époques et que j'ai converties à la douceur, à la tendresse. Je vais finir trop tôt, Monsieur; encore un semestre et j'aurais pu dresser une statistique nouvelle et curieuse du nouveau Paris, j'aurais pu, maison par maison, dire à tel numéro, on est généralement heureux; à tel numéro, le chagrin habite; plus loin, l'amour; ailleurs, l'insouciance. Et le contrôle de tout cela, c'est le chiffre, docteur, c'est la recette.

— Mais il me semble que vous auriez pu dire bien plus sûrement : ici règne l'opulence, là gît la misère.

— Non pas; ni l'opulence, ni la misère n'est une passion ; et c'est toujours une passion qui m'ouvrait la fenêtre, qui entr'ouvrait la persienne pour semer un sou. Je dis semer, car tous espéraient recueillir quelque chose, s'ils n'avaient recueilli déjà, mais l'espérance était rarement matérielle. Pendant la guerre on donnait beaucoup.

— Mais il y a des maisons où l'on ne vous tolère pas.

— Il y a des maisons de campagne qui n'ont point de nids d'hirondelles. Là on est propre, froid, économe, honnête ; on mourra, mais on n'aura pas vécu.

C. — Vous soulevez, mon ami, une grande question, celle de savoir mêler la poésie à la raison, l'imagination au positivisme, la tendresse à la discipline, dans la conduite chaque jour plus difficile de la vie. Notez bien qu'aujourd'hui on appelle la sensibilité « *des nerfs*. » Vous avez tout donné, n'est-ce

pas? à la poésie, à l'imagination, à la tendresse, et sans reproche — car, après le peu que vous m'avez dit, je vous aime bien — voyez ce qui vous reste.

A cette invitation, le jeune homme porta bravement son regard autour de lui.

— L'hôpital! répondit-il; mais convenez-en, docteur, le voyageur qui, au détour d'une belle et grande route, sous un climat d'Italie, est tout à coup arrêté, couché en joue, dévalisé par des brigands, ne s'en appelle pas moins un touriste. Eh bien, la maladie, la mienne, c'est bien pis qu'un brigand. Cela demeure chez vous; cela se nourrit de vous; cela vous donne jusqu'aux fantaisies qui vous sont reprochées plus tard comme des défauts, comme des vices. Je voyageais en Italie, j'ai été attaqué, dépouillé par des brigands.

Dieu merci, je ne me sentais aucune envie de faire le moraliste, en présence de ce pauvre enfant. Je l'écoutais, rendant tout bas justice à ce qu'il y avait de vrai dans ses paroles, et ma sympathie pour sa personne allait jusqu'à ne pas oser lui demander son histoire.

Il y eut un grand moment de silence entre nous. On entendait la respiration des divers malades, marquant, pour ainsi dire, l'heure de chacun ; on entendait l'infirmier accomplissant ses devoirs d'humanité; on

n'entendait pas *la sœur*..., pas plus qu'on ne voit la charité ; on l'éprouve, on en goûte les bienfaits avant de savoir pertinemment qu'elle est venue. On entendait, au-dessus de tout le bruit de ce monde, quelque chose de perceptible par l'âme et que les âmes doivent laisser sous les voûtes d'un hôpital.

L'air était lourd, d'ailleurs, et l'électricité, ce fait physique, destructeur de tant d'idées morales, remplissait l'air et sensibilisait les pierres. J'avais devant moi un homme perdu ; le bourreau avait déjà fait sa toilette ; le premier coup de tonnerre allait tirer la ficelle et l'exécuter. Cet homme était fort, car il n'avait pas l'espérance habituelle de ses semblables au bord de la fosse. Il me rappelait un peintre de talent qui mourut en mettant un grain de raisin sur ses lèvres, et en me disant : Tiens, je suis tout jeune et voilà un brin de l'automne qui sera plus fort que moi.

— Adieu, dis-je au jeune malade.

— Adieu, me répondit-il, en m'attirant vers lui par la main.

— Mais j'aurais voulu vous rendre un service.

— J'entends bien, un dernier service.

— Mais non, vous avez une famille, des amis ; il vous faut de leurs nouvelles, ou vous tenez à leur en donner des vôtres ; disposez de moi.

Docteur et ami, je vous demande de ne pas laisser tomber dans le néant une simple histoire qui est la mienne. Je ne parodie personne, mais je vous le dis, j'avais là, et là (il désignait sa tête et son cœur), j'avais là quelque chose. Ce quelque chose n'importait pas sans doute à l'humanité, puisque je meurs sans le lui avoir donné; que d'herbes se flétrissent sans avoir formé une gerbe; que de fleurs sans avoir composé un bouquet; que de notes pures sans avoir composé une harmonie; que de baisers perdus sans avoir donné le bonheur. Mais je m'épuise, voici mon histoire, je n'ai pas le temps de faire bouillir toutes les herbes de la Saint-Jean dont on a coutume d'assaisonner ces sortes de récits; la voici crûment.

J'étudiais la médecine parce qu'il y a dans cette étude une partie magnétique, une branche à laquelle devraient se pendre toutes les curiosités intelligentes, je veux parler de la partie biologique, de la vie, enfin. Vous l'avouerai-je. l'A, B, C de la science m'impatientait; — n'étais-je pas déjà malade? Je lisais Alibert, Bichat, avant les manuels d'anatomie. Pourquoi naturellement musicien, instrumentiste capable, m'adonnais-je à la médecine? Dieu le sait. La profondeur de ce mystère : la vie, m'attirait comme un précipice, je me précipitais sur cet instant..., ce n'est pas même

un instant... qui sépare l'être du n'être plus, et j'aurais voulu par une aspiration de ma bouche, par un effort de mes bras, saisir ce qui s'enfuyait, l'analyser, le tordre, pour en extraire le mot de l'énigme sans épithète et sans nom. Au sortir de l'hôpital, — j'étais un élève et non pas un hôte alors, — quand j'avais entendu l'interne dire d'un numéro : il est mort ; le prêtre ou la sœur ajouter : Dieu a repris son âme, ne riez pas, je saisissais mon violon, je lui faisais rendre les sons les plus mélodieux, exprimer les idées les plus idéales ; je forçais tous mes voisins à crier bravo, et puis je cessais tout à coup et je disais : il est mort, Dieu a repris son âme.

Et puis j'avais beau répéter cela, essayer d'appliquer la comparaison, de comprendre, je n'en étais que plus malheureux, plus à plaindre après chaque essai.

Mon Dieu, m'ecriais-je, tous les matins, guérissez-moi de chercher la pierre philosophale, laissez-moi vivre tout bonnement, mais Dieu ne m'écoutait pas.

Un jour, j'aimai pourtant. Le problème est résolu, pensai-je au premier abord, la jeune fille était pauvre ; les nécessités du vivre devaient, croyais-je, me dispenser des curiosités trop raffinées de la vie — autre erreur ! La pauvre fille avait beaucoup souffert, beaucoup pâti ; elle était venue échouer dans mes

bras, corps et biens, après des vicissitudes mille fois dignes de l'estime des bonnes gens ; elle avait trop souffert, je recueillis son dernier soupir. Oui, docteur, je le recueillis vraiment. Il doubla ma puissance ; vous allez bien le reconnaître. Je n'avais pas un sou ; il fallait un enterrement à ma pauvre amie, un convoi, que sais-je encore ? A moi, m'écriai-je, à moi une langue surhumaine pour implorer ce qu'il y a de meilleur chez mes semblables ; viens, mon violon, sortons ensemble, nous dirons à tous son nom sans le profaner, sans le prononcer. Tu leur feras comprendre, toi, que pauvre j'accepte ce qui est des pauvres ; mais que je lui dois, à elle, autre chose que la fosse commune : j'agirai, tu parleras.

Et, une heure après, j'étais dans la rue. Celui qui vous donne l'extrême affliction vous fournit presque toujours l'extrême ressource ; j'allai tout droit aux maisons les plus charitables ; la police, si bien faite, ne fut pas faite à mon égard, car j'étais sans médaille. On m'applaudit partout, on me cribla de pièces de monnaie, et enfin, le valet de chambre d'un hôtel où j'avais pénétré avec l'audace du malheur, vint me prier de monter au salon, par ordre de ses maîtres.

— Vous êtes le bienvenu, me dit une jeune femme ; nous étions d'abord en intimité ; notre cercle s'est

agrandi par hasard, et vous nous avez donné l'idée du plaisir; nous voulons danser, et juste mon piano se trouve, à notre retour de la campagne, d'une fausseté insoutenable.

Je ne sais de quel air respectueux et triste je saluai cette jeune femme. Mais tout à coup, elle reprit la parole, et avec un accent de bonté qui faillit me faire tomber à genoux :

— Non, dit-elle, nous ne danserons pas; faites-nous entendre Léonora, Egmont, le *Miserere* du *Trovatore*, enfin tout ce que vous voudrez, Monsieur, tout ce que voudrez.

Ma foi, c'en était trop : je pleurai. La touchante intention de cette femme, sa générosité, avaient exprimé ma douleur, en avaient fait sortir les larmes.

Ils voulurent tous m'interroger; elle ne le souffrit pas.

— Nous avons un fils, me dit-elle en s'appuyant sur le bras d'un homme d'une physionomie digne et grave. Il aura un jour besoin d'un maître. Travaillez, Monsieur, et quand vous vous en sentirez capable, venez, vous serez notre professeur. Ceci que vous me rapporterez me rappellera l'engagement de ce soir.

Je ne vous dirai pas ce qu'elle me *confia*, car je l'ai rendu avec des intérêts énormes : cette femme si bonne est restée heureuse, et je m'imagine qu'elle le

doit à ma reconnaissance, à mes prières. Être bonne et rester heureuse, c'est si rare !

Ici je voulus interrompre l'émotion et la fatigue du pauvre artiste.

— Non, laissez-moi finir avec cette histoire.

Jeanne eut une fosse à part, sur laquelle j'allai soir et matin soigner les fleurs. Je les écoutais pousser en quelque sorte, leur demandant si, de leur racine à leur tige, il n'était pas monté quelque parfum de mon amie ; j'aimais à creuser la terre de mes mains, à regarder dans le trou après y avoir appliqué mon oreille ; enfin, docteur, ce secret de la vie et de la mort, je le cherchais avec mes ongles et de toutes les ardeurs de mon esprit enfiévré.

Dans la journée, vous savez ce que je faisais, car j'avais décidément embrassé la vie de bohême ; je croyais l'ennoblir par une certaine pureté de conduite, d'abord, et ensuite par mon exaltation sincère. On parlait de mon talent, on me suppliait çà et là d'entrer au théâtre, dans un orchestre. Jamais je n'aurais pu me décider à jouer un air convenu devant un public venu exprès pour l'entendre.— Je voulais provoquer à mon gré les joies et les mélancolies du petit monde toujours prêt aux émotions ; je me croyais plus artiste comme cela, et j'observais mieux les manifestations si variées de la vie par la passion naïve.

Et la fièvre creusait toujours!

Enfin, docteur, il faut conclure : cherchez, médecins du côté de la vie ; vous ne l'avez pas réellement appliquée encore ; non, aucune application de la vie par la science ne correspond encore à l'application de la vapeur et de l'électricité par l'industrie savante. Il est impossible qu'un tel principe : *la vie*, ne serve qu'à son propre entretien par la nourriture et la reproduction.

Un homme fameux a dit, dans un livre défendu : « La mort, c'est l'amour ; — la mort dans le vœu de la nature est adéquate à la félicité. » Certes, je ne me flatte pas de comprendre ces choses, mais je vous jure qu'elles occuperont prochainement l'humanité.

Vous allez cesser de m'entendre, ma voix va finir, mais ma pensée continuera. Quand un fil casse, l'électricité s'en retourne et fait son chemin dans la terre. La pensée serait-elle moins vitale que l'électricité ? Vous ne le croyez pas.

Vous êtes-vous jamais recueilli dans un cimetière ? Certes, les arbres ne parlent pas et les morts sont muets. Et, cependant, ce lieu a une éloquence intime ; il s'en élève mille leçons pour l'esprit et des conseils pour le cœur. Malheureusement, les hommes ont amassé là trop de pierres ; ils ont bâti où il fallait semer.

En rêve, j'ai assisté à un office chanté avec l'orgue et des voix d'enfants, sur les hauteurs du Père-Lachaise ; et une telle musique dans un tel lieu m'avait révélé les vérités du spiritualisme. La fièvre a bouleversé ces notions, et la mémoire les a confondues. Que voulez-vous, je n'étais pas prédestiné ; mais Dieu m'aime puis qu'il m'appelle, ou, du moins, il veut faire quelque chose de moi.

Adieu, donc ; je meurs, et je meurs *en vous* qui m'écoutez, qui me touchez.

Souvent, on s'étonne de ne pas pleurer lorsqu'on vient de perdre la personne la plus chère ; on ressemble alors à celui qui cherche un objet et qui l'a précisément dans la main. Cette personne si chère est morte *en vous*, et la douleur n'est pas possible.

Adieu ; vous n'oublierez jamais le numéro treize. »

Il mit ses lèvres comme un cachet suprême sur mes mains, et il mourut.

XI

DÉFINITION

— Un orateur fameux, s'exprimait ainsi dans une récente conférence : « Dieu qui sait tout, définit tout. La science de Dieu est marquée à ce signe. Plus on approche de Dieu et plus on définit. L'Église, qui est la vue du verbe et la fonction de Dieu dans l'humanité, garde depuis vingt-huit siècles la passion de définir... La science satanique a le caractère tout opposé ; elle a horreur de la définition. Le génie satanique se reconnaît à ce signe. »

Eh bien, malgré cet imposant témoignage, nous osons dire : « Dans les sciences qui ne seront jamais faites, qui chercheront toujours à se faire, dans les

sciences qui ne sont pas immuables et marchent sans relâche vers une vérité plus rapide et plus mobile, hélas, que le progrès lui-même, les définitions tentent et perdent la plupart des auteurs; — définir, c'est limiter, circonscrire; c'est réduire une chose, un fait, une idée à l'étendue de votre intelligence individuelle; — dès lors, apparaît l'orgueil, ce sentiment satanique, et alors c'est à qui fera les cornes au diable. »

L'homme ne peut pas définir, il ne peut qu'amoindrir et rapetisser.

XII

DÉPENSE UTILE

OU

LE DENIER A DIEU

D — Hier, je flânais pour faire suite à mes occupations d'avant-hier, lorsqu'un véritable papillon d'aujourd'hui attira mes regards. Il était immense,

carré, de sapin ; il voltigeait au bout d'une corde, au gré du vent et du concierge, et portait, comme dessin sur ses ailes, l'inscription que voici :

GRENIER A LOUER.

Mon papillon, c'était un écriteau.

Grenier à louer, répétai-je, grenier à louer ! quelle chance. Il n'en restait plus, il s'en trouve un et ce sera pour moi.

Mon imagination se monta ; mais, hélas ! l'imagination, dès qu'on n'est plus tout jeune, se confond avec le souvenir. — Je rêvai... non, je me rappelai ma dernière histoire :

Nous étions étudiants, Jean Raymond et moi, et nous habitions sous les toits. Un jour, Raymond accourut, défonça plutôt qu'il n'ouvrit notre pauvre porte, et se blottit dans la soupente qui servait de grenier à notre grenier.

— C'est elle, me dit-il, j'ai reconnu ses pas dans l'escalier ; dis-lui que je rentrerai ce soir, mais que je la payerai bien sûr, la première fois.

Il n'avait pas fini que Jeannette apparaissait sur le seuil de mon réduit, portant au bras son panier de linge fin, car Jeannette était blanchisseuse de son état,

jolie fille de naissance, et créature pleine de grâce et de naturel. Elle venait tous les samedis chez ses pratiques... La brebis allait chez les loups les plus dévorants et les loups la respectaient. L'honneur de Jeannette était devenu en quelque sorte l'honneur de sa jeune et nombreuse clientèle.

— Bonjour, lui dis-je, bonjour, La Neige...

Je ne me rappelle plus si ce surnom dérivait de son état ou de sa blancheur.

— Bonjour Pébé; mais je n'ai rien à vous rapporter à vous, je croyais voir M. Raymond, et il est déjà sorti ?

— Oui, déjà, mais il vous payera la première fois, sans faute, le pauvre garçon.

— Le pauvre garçon, parce qu'il me doit cinq francs à peine; et encore, je lui ai perdu bien des choses! Tenez c'est par fierté qu'il vous a fait cette confidence et qu'il vous a donné cette commission. Oh ! je m'en étais bien doutée qu'il était fier.

Et elle me sembla si triste, si malheureuse à cette idée, que je n'y tins pas.

— Jeannette, repris-je, rassurez-vous, mon ami Raymond n'est pas ce que vous craignez.

— Comment, il n'est pas sorti ?...

— Si ; puisqu'il m'a dit lui-même, je suis sorti, je rentrerai ce soir.

— Pebé, soyez aimable, ne me trompez pas.

Je compris, ma foi, qu'il n'y avait pas deux façons d'être aimable. J'ouvris la porte de la soupente qui voulut résister un moment. Jean Raymond, agenouillé dans sa niche, parut aux yeux tout grands étonnés de Jeannette.

— Traître! murmura mon ami.

— Menteur! s'écria Jeannette en s'adressant à Raymond.

— Oui, menteur, repris-je aussitôt, et vous le voyez pour cela en pénitence. Faut-il qu'il y reste?

— Oh! non.

Heureux Jean! pensai-je, il n'y a que *ta* Jeannette qui puisse donner à deux mots si simples : oh! non! une harmonie claire et pénétrante. Je pris alors les deux mains de la jeune fille, et lui parlant en face :

— Et vous aussi, Jeannette, vous avez des secrets pour moi. Décidément, vous n'êtes gentils ni l'un ni l'autre. (Je refermai la soupente et poussai le verrou). A présent, mademoiselle, Jean Raymond est sorti; il reviendra ce soir et vous payera la première fois sans faute... ou plutôt réglons l'arriéré et visitons le présent. J'avais, — ô prodige de la chimie! — cinq francs dans la poche de mon gilet; je les remis à Jeannette d'une main, et de l'autre je découvris le grand pa-

nier. Il renfermait un faux-col, un foulard... et un bouquet de violettes.

La pauvre fille rougit et baissa les yeux. Oh! c'était bien de l'amour, et du naïf.

— Faut pas m'en vouloir, me dit-elle tout bas.

— De quoi, Jeannette?

— Dame! je n'en sais rien non plus; mais vous me rendriez folle à vous deux. Il reconnaît mon pas dans l'escalier et il se sauve, il se cache, sous un prétexte... fi! — Vous, de votre côté, vous n'êtes pas content... je ne suis pas gentille?

— Vous, Jeannette? Et je déposai sur son front, et je le jure, à l'intention de mon camarade, un vrai baiser de calibre.

Jean Raymond fit sauter le verrou d'un coup de tête ou de genou, je ne sais, et vint se dresser de toute sa taille élégante entre Jeannette et moi.

— Eh bien! fit-il.

— Mon ami, je suis en train d'acquitter toutes vos dettes.

— Vous vous conduisez comme un coquin d'oncle, vis-à-vis de son timide neveu.

— Jeannette, vous l'avez entendu, il est timide.

— Il me semble que ce n'est pas une raison...

— Non, Jeannette, c'est un symptôme de maladie sérieuse... d'amour.

— On se soigne, alors.

C'était *tout de même* un drôle de gars que Jean Raymond. Il abusait étrangement de cette supériorité fainéante que donne la situation *d'objet aimé*. Il ne proférait pas un mot... je lui rends justice : Jean aurait pu faire de l'esprit, du sentiment tout comme un autre, mais il ne voulait pas faire une mauvaise action... De son côté aussi, c'était bien de l'amour dans un cœur honnête.

En ce temps-là, ces choses-là se voyaient encore et n'étaient pas trop ridicules.

Mon rôle devenait assez délicat.

— Mes enfants, dis-je, voilà bien des émotions pour un seul jour; je suis nerveux, ménagez-moi. — Et puis, Jeannette, nous avons beaucoup à travailler aujourd'hui, Jean et moi...

— *Son* premier examen?

— Oui, mon second examen.

— Eh bien, mon bouquet de violettes n'avait pas d'autre but que de lui porter bonheur dans *son* premier examen.

— J'espère, en effet, passer mon second examen avec succès.

— Bonne chance, monsieur Jean.

— Merci, répondis-je, à Jeannette.

Et la pauvre fille s'en alla reconnaissante et heureuse.

J'étais magnifiquement sacrifié.

— Es-tu bête ?

Telles furent les paroles exactes et textuelles que j'adressai à Jean Raymond, dès que Jeannette fut partie.

— Je le suis. J'aurais voulu ne pas la voir ; je m'étais accroché à cette petite dette et à la honte de ne point la payer pour me donner le courage de me cacher... et tu m'as trahi. C'est mal, c'est bien, c'est fait... allons nous distraire. Seulement je n'ai pas un sou.

— Moi, j'avais cinq francs et *quelque chose* dans ma poche. Vois donc ce qu'il nous reste.

Et je montrai le fond de ma bourse à Jean.

— Quelques sous... Et bien, c'est assez.

— Pourquoi faire ?

— Tu verras bien.

— Où allons-nous ?

— Où vont trop de choses et trop d'individus : au hasard ; mais Dieu est souvent au bout.

Je me laissai conduire. En remontant la rue Saint-Jacques, nous ne tardâmes pas à rencontrer un pauvre.

— Donne, me dit Jean, et je donnai.

A quelques centaines de pas plus loin, nouveau pauvre.

— Donne, me dit Jean, et je donnai.

Je donnai cinq fois. Enfin une malheureuse, accablée et escortée de quatre enfants en bas âge, sollicita notre charité d'une voix étranglée, fiévreuse.

— Donne le reste, me dit Jean, et je donnai le reste.

— Et puis, lui demandai-je?

— Et puis, mon généreux et sincère ami, j'avais pris ce matin, en voyant Jeannette si confiante et si facile à perdre, la résolution de ne jamais permettre que mon souvenir se confondît chez elle avec le souvenir de cette première chute qui entraîne les filles pauvres à toutes les autres. Entré dans cette bonne résolution, sans laquelle il y a beaucoup de moralistes et fort peu d'hommes véritablement honnêtes, j'ai juré de n'en plus sortir, et comme gage, mon ami, nous venons de donner le denier à Dieu.

Cette historiette ayant traversé ma mémoire, je contemplai de nouveau cette inscription : *Grenier à louer*; et je me montai la tête en faveur du propriétaire.

— Béni soit, m'écriai-je, béni soit le mortel généreux qui nous a conservé le vestige d'une grande et

généreuse civilisation éteinte ! Béni soit l'homme désintéressé, courageux qui appelle un grenier un grenier, tout simplement ! Je voudrais te voir, lui serrer la main.

Je le vis, et je lui demandai à louer son grenier.

— Pour vous ? me répondit-il.

— Sans doute.

— Monsieur, je ne loue pas à des gens qui ont besoin de mon grenier pour eux-mêmes.

— Mais pour qui donc alors ?

— Pour de vieux meubles d'acajou, par exemple, où des portraits de famille.

Et je m'éloignai en méditant sur le passé et sur l'avenir, sur le grenier et le sous-sol ; — et je conclus en faveur du troisième étage.

Mais je m'étonne que l'on fasse encore un troisième étage ; pourquoi ne pas dire en effet : premier au-dessus de l'entresol, deuxième au-dessus de l'entresol ; puis, premier au-dessus du second étage ?

Progrès, tu t'oublies !

XIII

DESTINÉE

D. — Une proposition de Charles Fourrier que personne ne peut écouter sans y prêter une attention quelconque suivie d'un retour sur soi-même est celle-ci : « *Les attractions sont proportionnelles aux destinées.* »

Toute réflexion faite, on est entraîné vers ce qu'on *doit* faire ; on s'applique seulement à ce qu'on *veut* faire.

Je ne suis pas fataliste, je suis plutôt fou de liberté, mais je l'ai constaté sur moi, sur mes amis, en moi, autour de moi : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Comment arranger cela pourtant avec le libre arbitre? L'homme est une énigme, vivant d'énigmes. S'il n'accepte pas avec résignation, avec confiance même d'épouvantables contradictions, il rapetisse son

intelligence de toute la grandeur de son bon sens, il l'abaisse de toute la hauteur de son intelligence. Il tombe malheureux!

En ce sens, le triste J.-J. Rousseau a bien dit : « L'homme qui pense est un animal dépravé. »

XIV

DIEU

D. — Mon Dieu! — Celui qui ne possède rien se sent encore un appui lorsqu'il a prononcé les mots : Mon Dieu!

Dieu et la liberté! tout homme qui porte cette devise dans son cœur est noble.

Si, par impossible, les hommes venaient a préférer le progrès à Dieu, et toute facilité industrielle à la liberté, la terre ne serait bientôt plus couverte que de trains de plaisir et de trains de marchandises colportant les restes de l'humanité. La terre suerait le spleen dans une activité dévorante, dans un luxe effréné.

La machine dirait prochainement à l'homme : « La vapeur est l'âme de tout, la mécanique fait tout, et c'est toi qui manges. »

« Il m'importe peu que tu aies inventé, toi qui te moques bien que Dieu ait créé. Arrière : place à la vapeur, place aux machines. »

— Mais la vapeur ne parle pas.

— Non, mais elle siffle.

XV

DÉPUTÉ

(Fragment d'histoire anté-diluvienne)

D. — Il est grand et superbe comme Perrier, Arago, le duc de Fitz-James ;

Petit et maigre comme MM. Thiers et Guizot ;

Chauve comme M. O. Barrot et cent cinquante de ses collègues ;

Frisé comme M. de Salvandy ;

Soigné, cravaté de blanc et recouvert de haute distinction comme le marquis de La Fayette ;

Négligé, mais bienveillant comme M. Sauzet.

Les hommes, les femmes et les enfants du chef-lieu, du canton même, le désignent ainsi :

Notre député.

Il leur rend leur politesse,... les appelant sans distinction d'âge ni de sexe : Mes électeurs.

Le député que vous voyez passer sur le pont de la Concorde, à l'ouverture de la session vient de Paris ou de la province, plus généralement de celle-ci. C'est un homme presque toujours marié, qui a trente ans au moins, paye cinq cents francs de contributions au moins, qui a rencontré un concurrent au moins sur lequel il a obtenu une voix de majorité au moins.

Voilà pour le député élu. La France est à lui, mais le roi n'est pas toujours son maître.

Le député à élire est, en général, le député qu'on a déjà élu.

Le député déjà nommé — comme toute pièce déjà jouée sous un autre titre — a grande chance de l'être encore. En France, que de reprises... presque toujours perdues!

Les députés en masse représentent le pays ; mais au bout de quelques années de législature, tous les députés se ressemblent. C'est sans doute ce qu'ils ont de mieux à faire ; cela donne un grand air d'unité à notre pays de Champenois, de Bretons, de Gascons, de Normands, etc.

D. — Les élections constitutionnelles avaient un grand caractère, malgré la banalité de certaines cérémonies, malgré la corruption de certaines pratiques. Le pays vivait réellement ces jours-là. S'il faisait mal, il sentait du moins que le bien lui était possible, et qu'il était libre, — vénalité personnelle à part, — de choisir le mieux.

D. — En théorie, le député sortait de l'indépendance du vote. En pratique, il était le produit :

1° De beaucoup d'ignorants ;
2° De beaucoup d'indifférents ;
3° De quelques imbéciles ;
4° De quelques dupes ;
5° De plusieurs aigre-fins ;
6° D'honnêtes gens.

Le suffrage universel a augmenté le nombre des individus de chaque catégorie ; mais finalement les proportions ont pu rester les mêmes.

Mais non, tout cela est changé.

Reprenons l'histoire :

Les élections faites trop directement, par les électeurs eux-mêmes, avaient perdu de leur prestige. Les conclaves, sous la République, avaient bien amoin-

dri la besogne de l'électeur universel, qui n'avait plus qu'à dire : amen, et qui le disait, ma foi.

A tout prendre, à parler sans peur et sans reproche, il y avait plus de spontanéité encore dans l'élection constitutionnelle.

Aussi l'électeur censitaire tenait plus à son représentant. *On* avait failli empoigner Manuel... et nous crions encore au scandale. Est-ce vrai ?

Le collége, dans notre pays turbulent d'abord, confus ensuite, vaudrait-il mieux que le club ?

Le collége était une réunion d'hommes payant impôt pour avoir le droit de nommer un ou plusieurs membres de la représentation générale.

Il y avait des colléges *vivipares* et des colléges *ovipares*.

Les premiers prennaient les députés parmi eux ; c'était un de leurs négociants, un de leurs banquiers, leurs propriétaires, un de leurs médecins, un de leurs avocats.

Les seconds demandaient un candidat à leurs voisins, aux comités, et faisaient couver sa candidature par leurs agents spéciaux et la presse locale. Leur dé-

puté ne sortait que de ces opérations préliminaires.

On comptait environ deux cent mille électeurs après la révolution de 1830, sur neuf millions de citoyens valides.

L'électeur tenait par mille affinités de caractères, de paresse et de confiance à l'actionnaire.

Une réunion de ceux-ci et une réunion de ceux-là se comporte au fond et finalement de la même manière : souple devant les riches, dur aux bonnes intentions malheureuses. C'est pénible à voir, lorsque ce n'est point humiliant.

J'ai vu le petit nombre, et j'ai vu la foule..., j'ai vu la qualité et la quantité.

Les moins hardis ont dit son fait à la qualité, au cens. Que voulez-vous dire à la quantité? Ce qu'elle fait est bien fait ; elle est la loi et les prophètes.

Qui ou que diable voulez-vous mettre au-dessus du suffrage universel, matériellement parlant?

La réunion des députés s'appelait familièrement la Chambre.

Alors on avait pour députés de fiers hommes, dans l'opposition.

Plus tard, la Chambre devint le Parlement.

Ce changement de mot fut considéré comme une conquête politique par des hommes graves... Hélas!

Le Parlement ! — Les loustics écrivivent ainsi : Le Parle - ment.

Ils exprimaient, de cette façon, leur dédain pour les fictions constitutionnelles. Dieu leur gardait des réalités.

XVI

DORMIR

D. — Un de ces épicuriens par la tête, qui n'en meurent pas moins bons pères, bons époux et même bons croyants, ne dînait jamais en ville sans répéter cette maxime de son école : Ce qui distingue l'homme de l'animal proprement dit, c'est la faculté de boire sans soif et de faire l'amour en tout temps. Il chantait par là-dessus un couplet semi-libéral, semi-napoléonien, et il avait payé son écot. Cet homme trouva un gendre qui succèda à toutes ses affaires, mais qui se permit de développer la maxime précédente ainsi qu'il suit : boire sans soif, faire l'amour en tout temps, et faire de la nuit le jour.

Il y a du vrai dans ce programme beaucoup trop matérialiste des priviléges de la créature humaine. Mais de même que je ne conseillerais à personne d'étudier le phénomène physiologique de la soif pure et simple à la source d'un buveur de profession, ou la passion amoureuse chez un libertin d'habitude, de même je n'engagerais aucun savant à traiter du sommeil d'après des notes prises sur un coureur nocturne.

Le sommeil est un effet de nuit ; voilà, selon moi, son premier caractère psychologique et physiologique.

La nuit est le cadre naturel de ce tableau, l'heure vraie de ce besoin qui s'appelle le sommeil sur cette terre.

Il y a des animaux faits — mais exprès — pour voir, sentir, agir et manger la nuit : on dit alors de ces bêtes-là qu'elles *vivent* la nuit, et c'est parler juste.

La civilisation, parodiant la nature et inventant la vie postiche, a changé le cadre de ce tableau, l'heure de ce besoin dont nous parlions plus haut, pour les heureux et pour les malheureux, pour ceux qui n'ont rien et pour ceux qui ont trop à faire. Mais il est convenu que l'exception confirme la règle... qu'elle fait détester aussi parfois.

Ainsi le sommeil est essentiellement chose de nuit. Je dis *chose*, pour ne pas aller trop vite en besogne.

J'aurais pu me servir tout de suite de ces grands mots : faculté, fonction, etc. ; mais je ne veux rien avancer de contestable.

— La belle trouvaille ! allez-vous peut-être vous écrier : Voilà un monsieur qui prend la peine de nous informer qu'en général on dort la nuit. Monsieur ! les enfants savent cela et leurs bonnes aussi.

— Grande science ! la plus sûre des sciencss ! répondrai-je à mon tour, — celle que les savants, les enfants et leurs bonnes professent également. Il n'y a pas, selon moi, de preuve plus invincible de l'existence de Dieu que ce cri, ô mon Dieu, qui est de tous les hommes, de tous les instants. Mon Dieu ! dans la joie ; mon Dieu ! dans la douleur, dans l'épreuve et la contre-épreuve.

D. — La nuit se fait d'une lumière plus vague, d'un bruit plus léger que le jour, lorsqu'elle n'est pas l'obscurité et le silence même. Elle offre donc le repos à deux de nos sens particulièrement ; aussi nous commençons presque toujours à dormir par les yeux et par les oreilles, si l'on peut s'exprimer ainsi, et pourquoi ne le pourrait-on pas, entre nous ?

Lorsqu'on essaye de goûter le plaisir du sommeil, et qu'on analyse paresseusement le début d'un bon somme, on sent que le plaisir est dans le globe de l'œil et que la volupté du fait caresse l'orbite, sous la protection langoureuse des paupières.

Toutes nos idées, vous le savez bien, sont des images. Il vient une heure où les images de la journée sont faites à la lumière, comme notre portrait au daguerréotype ; il faut alors fermer les yeux, comme le photographe abaisse le rideau, et laisse le phénomène de la lumière se fixer dans l'ombre.

Prolongez l'épreuve au delà du temps, et l'image est diffuse ; prolongez la veille, et l'idée devient folle.

Le sommeil, ami de la nuit, serait donc une ombre lui-même, une ombre intellectuelle et morale nécessaire à la perfection de nos sentiments et de nos idées. J'ai été conduit là par une comparaison matérielle, mais je ne m'arrête pas là certainement. Je cherche. — Il a été écrit que les extrêmes se touchent. En effet, il est naturel de dormir au plus épais de l'ombre : la nuit ; et à l'heure où l'ombre manque absolument : à midi.

D. — Mon bonheur serait d'arriver ainsi de proposition banale en proposition banale, non pas à la vérité — ce secret de Dieu ! — mais à une vérité passable et d'assez bonne composition.

Parmi ces banalités, il en est une que je veux me permettre, et la voici : si l'on ferme les yeux pour dormir, c'est que les impressions les plus variées nous arrivent par la vue, et que le sommeil a besoin de *monotonie.* — Un seul ton dans la lumière ! un seul ton dans le bruit !

Quel rapport y a-t-il donc entre un son répété, entre la monotonie et le sommeil ?

Lorsque les boxeurs anglais veulent en finir sûrement avec un adversaire, ils le frappent toujours à la même place : ils provoquent ainsi une douleur insupportable, et qui abat le champion le plus obstiné. Je n'expliquerai pas l'analogie que je signale, mais elle a peut-être sa valeur. Pensez-y à vos moments perdus.

Ma foi, j'ai bien envie d'en conclure que la monotonie nous endort par *congestion.*

Quelques personnes ne peuvent dormir dans l'obscurité complète, dans le silence profond. Aux unes, il faut absolument une veilleuse sur leur table de nuit ; aux autres, un bruit de pendule sur leur cheminée, ou de montre sous leur traversin. Cela prouve

sans doute que chacun met l'obscurité et le silence, comme une lorgnette, *à son point*, pour dormir.

D. — Le bon et franc sommeil est tout à la fois volontaire et involontaire, — organique et animal, par conséquent. Lorsque son heure est venue, la volonté fait le lit extérieur et intérieur de l'individu; puis une force vaporeuse autant qu'irrésistible nous soustrait à la réalité. Je n'ai jamais été demoiselle, jamais je ne me suis fait enlever. Mais il y a dans cette confiance de la créature placée chez un ami qui lui prend tout et l'emporte on ne sait où, quelque chose d'analogue à la confiance de la jeune personne en un ravisseur toujours charmant, mais nécessairement peu connu. Aussi les mauvais rêves et les déceptions sont également naturels.

Il est de ces curieux qui ne craignent pas de vous demander où nous allons pendant le sommeil? Eh! mes amis, je n'ai jamais pu m'accompagner moi-même dans ce voyage à travers les ténèbres.

Où va la foi qui s'éteint? L'amour qui finit?

Pendant la veille, l'homme pense qu'il pense, sait

qu'il sait, imagine qu'il imagine; et quelquefois, pendant la nuit, l'homme rêve qu'il rêve. Cette conscience de toutes ces facultés, de toutes ces fonctions lui manque lorsqu'il dort d'une façon complète. — L'homme alors, selon l'expression de Montaigne, perd cognoissance de la lumière et de lui.

Avez-vous remarqué parfois un tison brûlant dans l'âtre? Une flamme pourpre et brillante s'échappe en nappe ou en jet du bois allumé... puis à la flamme succède un jet de vapeur grise au haut duquel danse un feu follet violet et bleu. Ce feu monte et descend comme en cadence, vient caresser la bûche et remonte... puis, tout à coup, la flamme recommence.

Voilà l'esprit, l'intelligence pendant la veille et pendant le sommeil, alternativement. Vous me répondrez à cela que comparaison n'est pas raison, et je serai parbleu de votre avis. Concurrence à la vie, à la poésie, le sommeil et le rêve font de nous leurs jouets.

Le sommeil et le rêve! quels sujets de méditation sur la possibilité de souffrir après la vie!

D. — Dans le sommeil incomplet, le rêve joue le rôle de la vie et nous compose une existence fantas-

tique. La mémoire, qui pourrait tout contredire, laisse faire : on se souvient qu'on a rêvé. Ainsi l'esprit divague, et la mémoire, non endormie, s'amuse de ses divagations, qu'elle enregistre pour s'en moquer le lendemain. La mémoire est donc là et sa complicité est flagrante. Sa faute me paraît d'autant plus grande, que la mémoire peut à peu près ce qu'elle veut. Quand nous avons besoin de nous réveiller à une heure précise, la mémoire nous réveille à l'heure dite, sans entendre l'horloge, sans regarder à la montre.

Croyez-vous que je vais me charger de vous expliquer cela ? J'aimerais mieux entreprendre — selon une image que j'ai déjà eu l'honneur de vous offrir — entreprendre de me soulever moi-même par les cheveux. La seconde entreprise serait moins philosophique, mais non moins raisonnable assurément.

L'homme est une énigme dont le mot est hors de lui. Quand nous cherchons ce mot en nous, nous ne le trouvons pas et nous tombons dans ce qu'on appelle le matérialisme. Quand nous le poursuivons au dehors, nous perdons de vue les termes du problème et nous voguons en plein spiritualisme, côtoyant la vérité sans l'aborder jamais.

D. — Du consentement de tous les peuples, le sommeil a quelque chose d'extraordinaire comme l'inspiration ; — son extrême — et les rêves ont parfois quelque chose de prophétique.

Sur ce point, chacun de nous peut citer un exemple personnel.

Qui n'a été une fois au moins sérieusement averti en rêve ?

Pour mon compte, j'affirme sur l'honneur qu'un des incidents les plus tristes de ma vie m'a été raconté, en rêve, quinze jours avant la réalité, et dans des couplets chantés sur des motifs de *Robert le diable*.

C'est en dormant que presque tous les hommes ont éprouvé la sensation la plus raffinée, la plus exquise, la sensation la plus immatérielle sur cette terre, la sensation de la légèreté, de la spiritualité physique, en quelque sorte. Qui de nous, en dormant, ne s'est envolé ?

Cette sensation extraordinaire et qui nous laisse parfois au réveil tout le souvenir d'une réalité, a rendu pour mon esprit moins invraisemblable ce qu'on dit de certains *medium* du Nouveau-Monde qui s'enlèvent de terre... Mes amis prétendent que c'est là un vol à l'américaine, mais ce jeu de mots ne suffit pas.

Il est positif que plusieurs de nos facultés pren-

nent, pendant le sommeil, non pas habituellement, mais quelquefois un caractère SURNATUREL.

Je ne tenterai nullement de vous donner de ce fait une explication savante. On finirait peut-être par me nommer d'une Académie, et cela changerait trop mes habitudes. Car, je viens de Bohême tous les matins, et je m'en retourne à pied chaque soir. Si l'on accordait des jetons de présence pour une séance en plein air, sur l'herbe, au soleil, je ne dis pas...; mais pour une assiduité échauffante sur un banc..., jamais!

D. — Maintenant, j'ai bien envie de risquer les grands mots et de dire :

Le sommeil constitue une faculté en ce sens que l'homme peut, dans une certaine mesure, dormir ou ne pas dormir à sa volonté.

Il est une fonction parce qu'il compte parmi les fatalités de l'organisation animale.

On peut veiller.

Il faut dormir.

La privation de sommeil est une torture comme la faim ; le sommeil donne une force nouvelle comme

la digestion. Ainsi le sommeil est chose active — puisqu'elle devient impérieuse — faculté et fonction du cerveau essentiellement.

D. — Eh quoi ! je dormirais comme je pense. Oui, et, bien plus, le sommeil est, pour employer un mot d'Hippocrate, la *coction* au physique, le recueillement au moral, de toutes les sensations perçues, de toutes les idées acquises, de tous les calculs de la journée, de la vie même.

Cela est si vrai, ou du moins si vraisemblable — car il faut presque ôter le mot vrai des spéculations humaines — que l'absence de sommeil mène à la mort par la fièvre des idées, par le délire et la folie.

D. — On *peut* veiller, mais *il faut* dormir.

Il est inégalement cruel, mais il est cruel de dormir malgré soi, et de ne pas pouvoir dormir quand on le

voudrait. Il y a donc des circonstances où le sommeil organique l'emporte, et des moments où le sommeil animal est aboli. Tout le monde sait encore cela. Mais j'ajoute, pour sauver la vulgarité de ces prémisses, la conclusion suivante :

Le sommeil est la sauvegarde de l'intelligence qu'il semble abolir pendant un bon quart — au moins — de notre existence. Des mille choses qui usent et qui vieillissent les pauvres mortels, la privation de sommeil est ce qui les use et les vieillit le plus. Ainsi encore, le sommeil qui prend sur la vie conserve la vie, afin qu'il soit bien prouvé que partout et toujours la contradiction abonde, et que rien n'a été épargné à l'homme pour démonter sa science et dérouter ses conclusions.

Les peines, les fatigues, les chagrins, etc., nous donnent un masque, des rides prématurées, etc.; c'est le sommeil qui nous ôte ce masque, ces rides; ou bien c'est l'absence de sommeil qui nous l'attache et le fixe à tout jamais sur notre figure. Le sommeil démarque les points perdus à cette partie si promptement ruineuse de la vie.

J'ai bien observé et j'affirme que l'art — assez futile — de ne pas vieillir se résume à l'art de dormir convenablement et à propos.

Le sommeil efface ce que les cosmétiques ont pour

but d'empâter. Il manque encore à l'hygiène de la beauté, un bon traité du sommeil.

D.—Nous avons tous entendu dire, si même nous ne l'avons répété pour notre compte, que le sommeil est l'image de la mort. On lit à ce sujet dans Montaigne :

« Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder
» à notre sommeil mesme pour la ressemblance qu'il
» a de la mort. Combien facilement nous passons du
» veiller au dormir, avec combien d'intérest nous
» perdons la cognoissance de la lumière et de nous !
» A l'adventure pourroit sembler inutile et contre
» nature, la faculté du sommeil qui nous prive de
» toute action et de tout sentiment, n'estoit que par
» là icelle nature nous instruit qu'elle nous a pareil-
» lement faits pour mourir et pour vivre, et dès la vie
» nous présente l'éternel état qu'elle nous garde
» après icelle pour nous y accoustumer et nous en
» oster la crainte. »

Pardonne, ô Montaigne, si j'hésite à partager ton sentiment ; loin de me familiariser avec l'idée de la

mort, le sommeil me la fait trouver plus incompréhensible et plus méchante. Je me dis : Pourquoi n'est ce pas assez de dormir ? cela suffirait bien à nous faire sentir que nous existons de par une volonté supérieure qui nous donne et qui nous ôte la *cognoissance de la lumière et de nous*. Dormir ! C'est perdre assez longtemps ce qu'on aime ; pourquoi la mort ?

Si le sommeil était l'image de la mort, il ferait peur aux hommes ou aux animaux, qui le fêtent et qui le bénissent au contraire. L'instinct des êtres intelligents ou l'esprit des bêtes ne commet pas d'erreurs si grossières.

O Montaigne, ô mon maître, vous avez sacrifié en cette circonstance, au préjugé, au dicton populaire : *Quandòque bonus dormitat Homerus*. Le sommeil est un épisode doux et charmant de la vie: c'est une heure laissée aux rêves, cette unique poésie de tant de pauvres gens.

Mais la mort !

Voyons-la laide, horrible, et bravons-la pour le devoir, mais qu'elle reste laide, horrible ; — elle nous ménage peu, ne la flattons pas.

Au point de vue psychologique, au point de vue physiologique, cette pensée : « Le sommeil est l'image de la mort, » ne soutient pas l'examen.

Le dormeur ferme les yeux, le mort reste les yeux

ouverts, et l'homme s'empresse, se fait un devoir pieux de les lui fermer. Ce qu'il y a de plus effrayant dans un cadavre, c'est l'œil ouvert. Que regarde-t-il ? Que voit-il? Dieu a dit : Meurs, et le cadavre reste l'œil fixe ; l'homme murmure : Dors, et abaisse les yeux du cadavre. Mais Dieu dit vrai et l'homme s'abuse.

— Mais moi j'abuse de votre patience ; il est temps de finir. Une autre fois je vous donnerai la *Clé des Songes*. Mais pour aujourd'hui : Bon soir.

XVII

DOULEUR

D. — La douleur est l'envers de la sensibilité physique.

Demandez aux hommes même instruits quel est celui d'entre eux qui vient d'abolir la douleur dans

les opérations chirurgicales; ils vous répondront, c'est l'éthérisation! c'est le chloroforme.

L'homme n'a pas de reconnaissance bien sérieuse pour les bienfaits réels; Bolivar est plus connu que Parmentier. Cela n'avance guère Bolivar; cela ne fait aucun tort à Parmentier, sans doute; mais cette anomalie ne fait pas non plus honneur à l'humanité.

Nier la douleur quand elle fait crier, c'est nier le soleil quand il brille. Les stoïciens ressemblent à ces gens qui, pour avoir avalé une boulette sans la mâcher, prétendent ne pas l'avoir dans l'estomac.

Montaigne a, je le sais bien, écrit des maux :

« On les conjure mieux par courtoisie que par
» braverie... C'est la première leçon que les Mexicains
» font à leurs enfants, quand au partir du ventre des
» mères, il les vont saluant ainsi : Enfant, tu es venu
» au monde pour endurer; enduro, souffre et tais-toy.»

Le conseil est bon, mais l'enfant crie...

Sauf respect ultérieur pour Montaigne.

D. — Tout ce qui souffre est sacré.

XVIII

ESPRIT

E. — Dans le langage ordinaire, les expressions de cœur et de courage se confondent aujourd'hui. — L'homme d'esprit n'est que l'homme amusant pour la plupart des interlocuteurs.

D'où il suit que le loustic de caserne fournirait la représentation la plus fidèle du cœur et de l'esprit fondus ensemble.

Cela peut être, mais j'ai hâte de passer à un autre exercice.

E. — L'homme qui croirait posséder à lui seul tout l'esprit humain, serait un sot.

L'esprit humain qui croirait constituer à lui seul tout l'esprit du monde, ne se tromperait pas moins grossièrement.

Il y a donc l'esprit individuel,

L'esprit humain,

L'esprit.

E. — Lorsqu'on veut regarder le soleil en face, il faut préalablement noircir les verres de la lunette.

Lorsqu'on veut se mettre en communication avec l'esprit, il faut que votre esprit individuel ait été ramené a un état vague et diffus par le somnambulisme naturel ou artificiel.

E. — La lumière n'est qu'une modification de l'esprit. Une chambre dans laquelle se trouve un homme d'un vaste esprit, n'est jamais obscure absolument.

E. — La lumière n'est pas *l'objet* qui impressionne le cerveau par les yeux.

La lumière n'est pas non plus *l'image* qui se pose sur le cuivre ou sur le papier, dans les épreuves photographiques.

La lumière *fixe* l'image.

De même l'esprit n'est pas *l'objet* qui impressionne le cerveau par les sens.

L'esprit n'est pas *l'image* (nos idées sont des images) que l'objet laisse sur le cerveau.

L'esprit *détermine* l'idée fixe (l'image), et nous en donne autant d'épreuves que nous voulons, sauf accident.

E. — Que devient l'esprit individuel à la mort de l'individu?

Par la science, du collége, par l'expérience du monde, je ne peux pas le savoir.

Si la mort est une séparation de l'esprit et de la matière, je dis tout bonnement, la matière retourne à la matière, l'esprit à l'esprit.

E. — L'expérience de tous les jours me montre que l'on peut réduire la matière en cendres, ou l'abandonner à la décomposition naturelle.

L'analyse chimique, si pénétrante et si fine aujourd'hui, n'a pas encore rencontré l'esprit dans l'atmosphère ; elle ne l'a pas plus saisi dans les cendres que dans la matière grasse.

Impondérable, invisible, insaisissable : voilà l'esprit.

E. — L'électricité ne tient aucune place ; l'esprit individuel ne tient aucune place dans les corps. Si la pensée tenait de la place dans le cerveau, l'homme le plus inepte ne passerait pas, de la tête, sous la porte Saint-Denis.

E. — Si donc il y a un monde des esprits, ce monde peut être partout.

L'esprit d'un individu, à sa mort, peut rester dans la chambre de l'individu.

E. — L'électricité fait des choses incroyables; on la dirait animée parfois d'un esprit de malice infernale.

L'esprit, dans certaines rencontres indépendantes de tous nos calculs, peut causer des étonnements d'un ordre bien supérieur.

E. — On va crier que nous semons la superstition et la peur; mais on crie toujours, et il faut pourtant que le monde continue ou qu'il finisse.

E. — Le T. R. P. Ventura écrivait à M. Eudes de Mireville, auteur du livre : *Des esprits et de leurs manifestations fluides*, une lettre dont voici un passage textuel :

« Je ne doute pas que le Dieu de vérité bénisse votre travail. Continuez-le, car il est vaste, et surtout ne vous laissez pas arrêter par cet argument des es-

prits légers: « qu'en divulgant toutes ces choses, vous en favorisez la propagation, qu'il vaudrait mieux les taire; » erreur grossière... Et d'ailleurs il est notoire que tous les cas de folie développés dernièrement au milieu de ces pratiques sont dus à l'enthousiasme irréfléchi succédant à une incroyance absolue. »

M. de Saulcy, membre de l'Institut, écrivait au même auteur :

« Vous désirez que je vous fasse connaître par écrit l'opinion que je me suis formée sur les phénomènes, à tout le moins bizarres, que l'on est convenu depuis quelque temps de désigner sous le nom de phénomènes des *tables tournantes et parlantes*. Je ne suis pas homme à reculer devant l'énonciation de ce que je crois une vérité, quels que puissent être d'ailleurs les sarcasmes réservés à cette espèce de profession de foi; je vais donc satisfaire votre désir.

« Je crois à l'existence de faits que souvent notre volonté ne saurait produire, et sur lesquels néanmoins je déclare que cette volonté a parfois une action palpable. Je crois à l'intervention d'une intelligence *différente de la nôtre*, et que mettent en jeu des moyens presque ridicules. Je crois que la religion chrétienne ne doit pas encourager la pratique de ces expériences. Je crois qu'il y a danger à en faire une habitude *et qu'à tout le moins* on peut y perdre aisé-

ment le peu de raison qui a été départi à l'homme par le dispensateur de toutes choses. Je crois enfin que le devoir de l'honnête homme qui a étudié ces phénomènes est de dissuader les autres de s'en occuper, en prêchant d'exemple et en ne s'en occupant plus *du tout* soi-même. »

E. — Les anciens donnaient un esprit à la matière; ils animaient spirituellement les arbres et les pierres. Chez nous, aujourd'hui, nous tendons à matérialiser l'esprit, lorsque nous forçons l'art à ne point dépasser les bornes du réalisme.

C'est le réalisme qui fera la fortune du spiritisme. En effet, lorsque la sculpture, la peinture, la littérature exprimeront le fait, sans idéal aucun, l'humanité ira chercher l'esprit et le spiritualisme où il est, c'est-à-dire dans l'esprit, dans les esprits.

Le spiritisme est la doctrine de notre individualité intellectuelle après la destruction de notre individualité organique et animale, après la mort enfin!

Y a-t-il un monde des esprits?

Ce monde est-il en relations avec l'humanité ?

Pourquoi ?

Comment ?

Qui mourra verra, et qui vivra saura, car nous touchons à des choses nouvelles.

E. — Las de *regarder* au milieu du magnifique développement matérialisme qui nous environne, l'homme recommencera de croire...

A des choses nouvelles ?

Non, à des choses anciennes négligées, oubliées, etc., car la machine à vapeur n'est que le pot au feu repris en sous-œuvre, et de plus haut.

XIX

LE LOGEMENT — LA NOURRITURE ET LE VÊTEMENT

E. — On disait de nos aïeux : « Ils chantent, mais ils payeront. » L'humeur n'est plus de notre temps à chansonner les griefs, les maux et les abus, s'il en existe. Chacun les énumère, les suppute, et les impute à qui de droit, mais sans fredonner, sans rire. Nous payons tout de même, bon an, mal an.

C'est le progrès : il n'est pas gai tous les jours. Parfois même il a l'air d'une divinité païenne, dans le genre de Saturne : il mord ses pauvres enfants.

A défaut de refrain, il existe une complainte qui court les rues, en manière de scie. Les orgues ne la jouent pas, parce qu'ils ne sont pas complétement de Barbarie.

Écoutez-la : — Trop cher ; écoutez encore — Trop cher ; écoutez toujours : — Trop cher.

Cette poésie est pauvre ; elle a par conséquent droit au respect des honnêtes gens.

— Mais de quoi s'agit-il, dans votre complainte, et de quoi se plaint-on?

— Du prix des loyers.

— Mes amis (mes amis, c'est le nom de la foule à certains jours), je m'en doutais bien. Mais vous connaissez les proverbes populaires :

« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs; »

« Il faut souffrir pour être beau. »

Or, on vous fait un Paris neuf, un Paris magnifique.

— Causons du loyer, morbleu!

— Mes amis, ne jurez pas; car si votre propriétaire allait aux renseignements et s'il apprenait que vous jurez, que vous buvez pur, que vous mettez un chapon dans vos salades, il vous interdirait sa maison.

— Au diable! lui et sa maison.

— Il est peut-être au diable, mais sa maison est à lui. Tâchez de vous y faire admettre; pour cela, soyez plutôt veuf que marié; n'ayez pas d'état; annexez une campagne à votre logement, si vous aimez les animaux; réalisez enfin le plus possible et de votre mieux, ce type du Parisien de l'avenir...

— Quel type? Tenez, vous me faites, avec vos phrases, l'effet de rêver un Versailles à la place de

notre Paris; voulez-vous donc une ville de marbre pour des filles de marbre, une ville didactique pour des hommes de carton... ?

— Mes amis, vous faites du tapage et cela nous mènerait droit au poste. Je vous salue... (*A la cantonade* :) Brutes !

— Gandin !

E. — La situation respective du propriétaire et du locataire, peut se définir en deux mots : chien et chat. Ce qui faisait dire à un pessimiste de mes amis : « Les chiens et les chats ne sont plus tolérés dans les maisons, depuis que le propriétaire et les locataires suffisent à la mésintelligence domestique.

Cela ne peut durer, eût-on écrit jadis à ce propos ; malheureusement cela peut durer, mais cela devrait bien finir.

— Mais comment finir ?

— Vous m'en demandez bien long. L'homme qui appelle purement et simplement la diminution du prix des loyers ressemble à celui qui, fourvoyé dans la foule, accuse son voisin le plus direct de l'écraser. Eh ! mon cher, la pression vient du dernier individu

qui se met à la queue; elle augmente et se multiplie par la masse. Si le loyer est cher c'est que le reste n'est pas bon marché... (*A la cantonade* ;) Anes.

— Comparaison n'est pas raison ; il vous conviendrait d'embrouiller les choses ; mais nous ne sortirons pas de là : trop cher... (*A la cantonade*:) Accapareur !

E. — Ce n'est pas tout plaisir, ce n'est pas tout profit de loger les autres; on fait plus vite et plus agréablement fortune à les nourrir. Je veux que mon fils soit restaurateur, limonadier, qu'il soit de la partie de l'estomac enfin. C'est encore le moins ingrat de tous les organes : *Duval* l'a bien compris.

— Mon dîner, je le choisis, je le discute tous les jours; je fais gras ou maigre ; à la rigueur, je me contente d'un cure-dents, soutien de l'amour-propre. Si je dîne en ville, c'est un profit; mais j'ai beau rester huit jours dehors, découcher tout le trimestre : il faut payer le loyer, et l'on se trouve mal noté pardessus le marché. Le boucher fait crédit, le boulanger fait crédit, l'épicier aussi ; le propriétaire, jamais.

Entre le logement et la nourriture, l'impopularité ne sera jamais la même à cherté égale.

Mon dîner, je l'emporte avec moi, en sortant; il me donne la force, la bonne humeur ou la philosophie; il est de moi, il est moi; il devient la chair de ma chair et l'os de mes os.

Mon logement, je le quitte pour aller au travail, aux affaires, aux spectacles, à la promenade. Lorsque je le retrouve, et avant de le retrouver, je dois monter beaucoup d'étages qui le font maudire, sinon par moi, du moins par ma femme, par ma belle-mère.

Et puis ce logement, je le quitterai un jour ou l'autre pour une cause ou pour une autre.

— Vous changez bien d'habit qui vous quitte, lui, et de force, si vous ne le quittez pas à temps et de bonne volonté; cela n'empêche pas les tailleurs de jouir de votre estime.

— Mon habit me fait honneur au dehors; il augmente ma bonne mine. Je le retourne, je le vends, je le donne; je l'ai payé quelquefois à tempérament, ou je ne l'ai pas payé du tout. De là la possibilité de mon estime pour le tailleur : il consent à rester mon créancier et à m'attendre... sous l'orme. (*A la cantonade* :) Crétin.

— Et ceux qui payent honnêtement payeront en même temps pour vous.

— C'est de la solidarité, du moins.

— Quel malheur, en effet, que le premier étage ne soit pas exposé à répondre pour tous les autres. (*A la cantonade* :) Bohême !

MONOLOGUE DU PROPRIÉTAIRE.

E. — Il rentre du spectacle, et il demande pourquoi le gaz n'est pas éteint, et si tout le monde est rentré ou sorti dans la maison.

Le concierge répond qu'il y a une petite soirée au quatrième.

Il n'y a que les gens de cette hauteur pour s'amuser, réfléchit-il intérieurement; et il se propose, intérieurement aussi, de les augmenter.

Puis il se couche, prend d'une main un journal de la veille, éteint bientôt sa bougie de l'autre, et se met à penser pour s'endormir.

Sic :

Il n'y a de vraiment heureux que l'argent : il fait ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Seul il

jouit véritablement de Dieu et de la liberté; car il pratique la défiance ou la confiance selon les cultes, les constitutions, etc., etc.

Imaginez un peu jusqu'où va la prévention publique à son égard?

Si je m'avisais de refuser asile à mes locataires, parce qu'il pleut justement, parce qu'il fait froid, je serais un homme pendable, on me mettrait au ban de l'humanité.

Plus les temps sont difficiles, malheureux, au contraire, et plus l'argent est bienvenu à se refuser; on dit de lui : Il est sage, il est prudent, et on l'honore d'autant pour ses vertus.

Il est là, dans sa cave, crevant les sacs, et il répond, — quand il répond, — à ceux qui l'implorent : Je n'y suis pas; revenez quand vous n'aurez pas tant besoin de moi.

Le public trouve cela tout simple.

Un homme vient; il examine la convenance d'un logement, il en débat le prix. Je crois qu'il est seul ou à peu près. Le jour de l'emménagement arrive : cet homme, c'était la mère Gigogne, il remplit ma maison. Chaque être imprévu est un ennemi pour moi, un démolisseur, un briseur d'ornements et d'images.

Viens, expropriation pour cause d'utilité publique!

que je te presse dans mes bras; que je te serre sur mon cœur et dans ma poche!

RÉPONSE DE L'EXPROPRIATION POUR CAUSE D'UTILITÉ PUBLIQUE.

E. — On m'accuse de la cherté des loyers, et toi-même, toi qui m'implores, tu accrédites la calomnie.

Qu'ai-je fait, en réalité?

Les économistes étourdissaient la Providence à crier, — et vous savez s'ils ont la voix légère :

« Les propriétaires empruntent à sept et demi.

» Il se fait en France deux cent cinquante mille prêts hypothécaires de 300 francs et au-dessous, dont la plus longue durée est de deux ans.

» L'hypothèque est une ruine permanente, etc. »

D'un autre côté, les hygiénistes ne cessaient d'appeler « l'élargissement des rues, l'assainissement des maisons, » etc., etc.

J'ai voulu en finir, et pour cela j'ai commencé.

J'ai mené violemment un certain nombre de propriétaires à la délivrance.

J'ai fait rembourser avant l'heure des créanciers qui craignaient de n'être pas payés à jour fixe.

J'ai attribué à la propriété toute sa valeur primitive, augmentée de la plus value acquise, et je les ai converties en valeurs circulant et ayant cours.

J'ai montré combien il était facile de simplifier par la pratique tout le régime hypothécaire, si ardu, si rébarbatif sur le papier et dans les livres.

En effet, quel est le créancier, quel est le tiers, quel est le mineur, etc., etc., qui peut se plaindre de moi ?

Enfin, j'ai rempli les véritables conditions du crédit, si cette définition du crédit est vraie : « *Il ne tend pas à multiplier les capitaux, il a pour effet unique de rendre plus constant, plus général et plus rapide l'emploi des capitaux qui existent.* » (J. B. SAY.)

Vous m'appelez : tout Paris m'appelle, m'admire et me hait. Je me rends aux vœux d'un grand nombre ; mais personne ne reconnaît ma haute fonction économique. Je suis la délivrance, avec intérêts, arrérages, indemnité ; la délivrance du passé pour le débiteur et le créancier ; la liberté du lendemain pour le créancier et le débiteur.

Je ne refais pas Paris : je l'invente.

Si je pouvais faire pour le sol ce que j'ai fait pour

la propriété foncière, la question du crédit agricole serait bien avancée.

Tu m'appelles, propriétaire du vieux Paris; je viendrai le plus tôt possible.

Mais j'ai une peur...

RÉVEIL DU PROPRIÉTAIRE

Une peur! ne parlons pas de cela. C'est aujourd'hui jour de terme. J'irai moi-même toucher mes loyers: d'abord chez le professeur d'économie politique; il me dit toujours des choses qui ne sont pas dans son bail; il ne m'amuse pas, mais il a l'air de m'instruire...

Le professeur met ses lunettes, relit plusieurs fois le libellé de la quittance, jusqu'au nom et à l'adresse de l'imprimeur; il compte son argent et le remet au propriétaire avec un soupir.

— Auriez-vous quelque chagrin, maître?

— Je me sépare de mes chères économies, et je me demande pourquoi nous appelons économies l'argent gagné péniblement et qui passe naturellement dans la main des autres.

— Il ne faut pas être trop curieux; acceptez les expressions consacrées; n'êtes-vous pas professeur d'économie politique... en attendant que cette science soit quelque chose de positif.

— Sans doute.

— Eh bien! faites un livre sur les loyers à bon marché, cela vous consolera et il vous sera payé bien cher, car vous passez pour tout savoir...

— Mes compatriotes sont bien bons.

— Pas comme locataires.

— Alors, vendez votre immeuble.

— Si je trouvais une bonne occasion...

— Qu'appelez-vous une bonne occasion?

— Eh! parbleu, un imbécile!

— Je chercherai cela dans vos amis.

— N'oubliez pas vos connaissances.

Le propriétaire et le locataire : deux termes d'une proposition terrible.

Un propriétaire de *villa* imposait l'autre jour à son locataire de n'avoir pas d'oiseaux dans son jardin, parce que *cela* salit tout.

XX

ÉPICIER

E. — Mon épicier ayant compris à la nature, à la maigreur de mes achats, et aussi à l'indiscrétion de ma femme de ménage, que j'écrivais quelquefois dans les journaux (formule consacrée), s'est mis dans la tête de m'enrôler en faveur de son industrie vilipendée, traquée, dit-il. Bref, il a voulu me corrompre; le malheureux s'est trouvé puni de sa témérité : j'ai accepté ses présents se composant d'une demi-bouteille d'anisette. Rassurez-vous, j'y ai mis une condition : l'anisette sera de Bordeaux.

A cette exigence, mon épicier, fronçant sa lèvre inférieure avec ce dédain si beau chez les hommes sérieux de profession, m'a répondu :

« — Les voilà bien ces grands prôneurs de progrès que le progrès dépasse à leur nez, à leur barbe. Sachez que désormais la ville de province est un préjugé, et le produit exotique un mythe. Jadis Bordeaux

était pour l'anisette, Lyon était pour la Chartreuse, Tours était pour les pruneaux. Aujourd'hui, tout cela fut, *fuit*, prononcez *fuite*, et vous aurez le mot de l'énigme. Nos chemins de fer ont aboli les provenances diverses. Tout vient d'ici. Ici, c'est Paris, jadis la tête, aujourd'hui le bazar de l'Europe civilisée. Vous l'avez voulu... »

— Quoi?

« — Et maintenant vous regrettez les confitures de Bar, les haricots de Soissons, le sucre des Antilles, n'est-ce pas? car maintenant tout sort d'une chaudière à vapeur : les produits naturels sont dus à une machine de la force de tant ou de tant de chevaux. Vous l'avez voulu encore une fois, et vous en gémissez. Les croûtes et les perruques ont quitté le commerce, et se sont refugiés parmi les gens d'esprit. »

Comme on ne discute pas avec son épicier, même en France, surtout en France, j'ai accepté la demi-bouteille pour l'offrir incontinent à mon seigneur et maître le concierge de la maison. « Acceptez-la, lui dis-je et octroyez-moi la permission tacite de rentrer désormais mouillé quand il pleut, saupoudré quand il fait sec, de recevoir des gens, des lettres, quelques gens de lettres, et de ne pas coucher dehors passé minuit. » Mon concierge n'a rien refusé (toutes les corruptions se tiennent) à la condition expresse de ne

rien changer, ni à ses habitudes, ni à son caractère. Je compte sur lui, et je cherche toujours un logement.

Mais j'oubliais mon épicier.

— Monsieur, reprit-il, vous étiez libre d'offrir ce qui vous avait été offert. Mais vous ne l'êtes plus de ne point m'entendre. Écoutez donc :

« Depuis les feuilletons de lundi dernier, la question de l'épicerie est décidément devenue une question de littérature et d'art. Je pourrais en être fier, si la fierté n'appartenait pas qu'aux bêtes ; j'en suis donc fâché tout simplement pour la littérature, qui a bien d'autres chiens à fouetter, comme on dit, et pour le théâtre, qui ne se fait jamais ermite que quand il ne vaut plus le diable.

» Soyez de bonne foi : on nous reproche de voler un peu sur la quantité, sur la qualité, sur ceci et sur cela. Mais l'épicier qui met du gros papier jaune dans ses balances afin d'ajouter au poids du sucre, serait-il moins délicat que le journaliste qui en viendrait, par impossible, à fourrer d'immenses annonces payantes, monsieur, payantes, à la place de la littérature et de la politique payées, monsieur, payées par l'abonné ? »

— J'y réfléchirai, interrompis-je, mais votre observation est de telle nature, que je crains de ne trouver nulle part à la placer.

— Essayez toujours, et ajoutez :

« On nous reproche d'avoir des boutiques splendides; mais, monsieur, même en nous montrant splendides, nous avons bien de la peine encore à suivre le progrès. Le plus mince feuilletoniste, vous même, qui m'écoutez, vous ne voudriez point entrer dans une boutique borgne.

« Voulez-vous le fin mot ?

» On se plaint du luxe des boutiques quand on a mis vingt ans à préconiser, à exalter le confortable des magasins. — Changement de ritournelle. — Le goût des *taudis* voudrait-il revenir ? Indiquez-moi un taudis s'il vous plaît ?... Un taudis pour le marchand et un grenier pour le poëte !... je les loue, je passe un bail, je donne un pot-de-vin, je fais des folies, en un mot. Moi, *quoque*, j'ai été journaliste. »

» Les représailles ne nous seraient donc pas difficiles. Autrefois, quand je portais au bureau du journal le prix de mon abonnement, je montais par un escalier obscur à une chambre basse ; j'étais reçu poliment par de braves employés, qui me prenaient pour un coreligionnaire, car le journalisme était *un sacerdoce*. Aujourd'hui, je monte par des escaliers cirés à un bureau de palissandre, et je suis reçu comme un jobard dans l'antichambre. Eh bien ! est-ce que je dé-

clame contre ce progrès? L'écrivain marche parfois avec de vieilles bottes sur des tapis d'Aubusson; il écrit avec une barbe non faite devant de superbes glaces. Est-ce que je crois l'écrivain malhonnête ou corrompu pour cela? Est-ce que je regarde sa littérature comme frelatée et sa politique comme n'importe quoi? Non. Je me dis : Voilà une industrie qui prospère et à laquelle je suis heureux de concourir pour ma faible part. Puisse la situation de tous les commis être en harmonie avec les tentures, les tapisseries, les bordures, etc., de l'établissement.

» Je ne parlerai pas du théâtre, il a bien, lui aussi, ses petites ficelles et sa petite *réjouissance*. Il veut nous moraliser : c'est gentil de sa part, et c'est même honnête à certains égards, mais je ne puis m'empêcher de préférer le temps où il nous amusait. Si le bulletin dramatique prêche, si le théâtre prêche, que deviendra le sermon? Le nombre toujours croissant des bons apôtres me fait peur. »

— Épicier, dis-je, je ne saurais en entendre davantage pour une demi-bouteille d'anisette qui n'est point de Bordeaux. Sortez!

— Balzac[1] est mort, s'écria-t-il en sortant, bien

[1] Voir *l'Épicier* dans le livre *des Français, peints par eux-mêmes*, livre à recommencer.

mort est Balzac ! Celui-là comprenait l'épicier, les denrées coloniales, le poivre, le sel et le raisiné ; vous autres ne comprenez que la *tartine.*

Je me levai : il était trop tard. Le malheureux était parti, me laissant comme vengeance la note... acquittée d'une bouteille d'encre et d'un paquet de plumes d'oie. Mais une minute après il rouvrit ma porte et débita ce petit morceau :

« — Vous avez perdu le droit de mépriser l'épicier, vous, littérateurs du style usuel, romanciers de la vie usuelle, *cultivateurs* de l'art usuel... Bonsoir. »

E. — Il n'y a plus d'épicier ; nous avons le dépositaire des denrées coloniales.

Pourquoi se laisser humilier, au fait ?

Changez le nom, changez l'épithète, changez le mot, aggravez les choses, et le monde est satisfait.

XXI

FAIM

F.— Horreur! horreur! Un homme, une femme, des enfants qui ont faim... cela ne se croira plus bientôt, si le progrès n'est pas une infâme escroquerie.

XXII

FANTAISIE

F. — En parlant tout à l'heure d'art usuel, de roman usuel, etc., nous avons entendu faire une remarque et point une critique le moins du monde. Le

rôle de critique, avec un siècle si grand garçon, me paraît être un peu naïf ou quelque peu outrecuidant. Certains critiques ressemblent à ces bonnes mères qui affublent leurs petits garçons de seize ans de collerettes, de petites vestes, de pantalons courts et étroits du derrière, espérant conserver par ce costume l'innocence et l'ingénuité du cher enfant.

Le siècle, d'ailleurs, est d'une fatuité triomphale. Je plains ceux qui passent le temps à lui faire des remontrances... sans pouvoir lui promettre un peu d'argent, par testament au moins, comme fait un oncle, une tante.

Le siècle est vieux; il a la science du bien et du mal : il rit jaune quand il rit et il pleure en filou (proverbe) quand il pleure, fait sciemment tout ce qu'il fait... Quand il passe, et quoi qu'il fasse, je lui crie : Très-bien ! mon *bonhomme*. Je crois avoir suffisamment caractérisé par là et ma sympathie et sa candeur et sa maturité.

Le rôle d'oncle et de tante, vis-à-vis des contemporains, est ingrat et trompe les contemporains sur leur âge véritable.

F. — J'entends dire que cette prétendue indulgence n'est que de la misanthropie, au fond. — Non,

certes. Haïr tout le monde c'est, à notre avis, ne détester rien en définitive. C'est surtout ne pas détester la peste des pestes, son excellence la banalité. Je ne suis donc pas misanthrope.

Mais je connais le prix du temps, et je tâche de ne pas le perdre. Jamais époque ne fut éclairée par de plus longues, de plus libres, de plus lumineuses discussions philosophiques et littéraires; elle sait bien à quoi s'en tenir, la madrée; le genre d'esprit, le genre de talent, le genre de ceci, le genre de cela, qu'elle couronne aux jeux floraux, elle préfère, elle couronne tout cela de parti pris et délibère, car je ne la défie de rien, excepté d'être innocente en pareille matière il n'y a plus d'innocence involontaire depuis 1789.

F. — C'est la fantaisie qui remue les idées dont les charlatans font des systèmes.

Les systèmes !

Ils accourent en foule dès qu'il se fait dans le monde la moindre tentative de liberté philosophique ou littéraire. Ils sortent des cervelles comme de trous.

Ainsi, remuez la terre avec une baguette et les vers apparaissent, pullulants, humbles, puis relevant la tête, présentant le venin, comme tout ce qui commence par ramper.

Qui nous délivrera des systèmes?

La fantaisie.

F. — Elle est l'indépendance. Elle procède de la vérité et du désintéressement. — Le désintéressement, c'est-à-dire le doute aimable, discret, sur le prix des rémunérations mondaines ; eh bien ! un tel doute ne vous paraît-il pas former le commencement d'une foi nouvelle ?

Les systèmes, les écoles appartiennent, en général, aux calculs despotiques. La fantaisie n'est qu'une reine de la fève, ouvrière demain ; légitime tant qu'elle plaît, dépossédée quand on veut. Elle ne prétend, si prétention il y a, qu'à votre esprit. Elle vous laisse même le plus possible, pour l'aménagement et l'économie si difficile de vous-même.

F. — Notre époque exige impérieusement l'esprit usuel, l'imagination usuelle, l'art usuel, le théâtre usuel, le roman usuel.

Beau moment, allez-vous répondre, belle chance pour la fantaisie !

N'ai-je point dit déjà que la fantaisie est le désintéressement, une sorte d'ironie douce et aimable à l'endroit des rémunérations et de la faveur publique.

F. — A ce train-là, bonne fantaisie, si heureuse, les mains enfoncées dans les poches de son tablier de soie rose, le nez retroussé au vent, les yeux aux nuages, bonne et légère fantaisie, que deviendras-tu ?

— Moi ? je ne deviendrai pas, je resterai ; voilà.

F. — Oui, mais tout est prévu, et les hommes font aussi bien métier, système et profession de la fantaisie que de tout le reste.

Et, ne connaissez-vous rien de plus irritant, de plus coupable, de plus épais que la fantaisie systématique ?

— Sans doute, on abuse de tout. N'avons-nous pas vu, à une certaine époque, la mélancolie contrefaite par tout le royaume, qui se trouva ainsi infesté d'animaux lugubres ?

— Un fantaisiste écrivait il y a peu de jours :

« Je rêve un être aux *ailes éplorées* et à *queue de cerise*, en manière de Niam-Niam. »

Que voulez-vous faire contre cela ?

— Rien ; la signature suffit et de reste ; on ne peut raisonnablement légiférer contre la gaminerie. Et

puis, enfin, la nécessité des gamins est comme celle des insectes : un mystère de la civilisation... et de la nature.

XXIII

LA FOLIE ET L'IMAGINATION

F. — Je ne discute pas, ô mon cher lecteur, je cause, si vous voulez bien le permettre, à ce modeste coin du feu qui s'appelle le feuilleton; je cause et je dis qu'elle est profonde et charmante cette définition : *la folle du logis*, pour qualifier la faculté triste et célèbre qui fait les poëtes, les artistes et les novateurs. Il me semble qu'elle en dit plus long qu'elle n'est longue, et que l'on pourrait bien, sans déroger à la philosophie médicale, la méditer un petit peu.

Et d'abord, n'aimez-vous pas cette idée de comparer le corps à un simple logis? Le cerveau en devient la mansarde; oui, c'est bien là qu'habitent le travail,

le rêve et l'espérance... Mais n'abusons pas d'une image, même à propos de l'imagination, et revenons à la réalité.

Eh bien, dans le monde, les gens qui font loi font aussi de l'imagination la faculté la plus voisine de la folie. Un homme d'imagination n'inspire pas de confiance généralement : il représente aux yeux du plus grand nombre l'antipode de l'homme sérieux.

Pourquoi cela ?

Le préjugé n'a pas de pourquoi ; il est, jusqu'à ce qu'un préjugé contraire le remplace ; tant qu'il est, il ne rend de compte à personne. Cependant nous ne craignons pas de l'interroger.

Selon nous, le plus grand nombre se défie des hommes d'imagination 1° parce que l'imagination *embrasse plus chaudement et plus continuellement ce qu'elle va quérir que ce que nous touchons* ; 2° parce que le commun des mortels a besoin *de choses plus sensiblement intellectuelles, ou plus intellectuellement sensibles* que les choses dont les hommes d'imagination se contentent la plupart du temps. A ceux-ci, on abandonne le domaine des arts et de la littérature, et encore sur ce domaine doivent-ils sacrifier à la routine, à la convention, à la banalité publique s'ils veulent obtenir quelque crédit, s'ils rêvent un peu moins que la gloire, un peu plus que l'hôpital et l'obscurité.

Au point de vue pratique de la vie courante, l'imagination nous apparaît donc comme une faculté suspecte, téméraire en quelque sorte et dangereuse. Nous ne soutiendrons pas, — car nous causons simplement — qu'elle soit le commencement de la folie proprement dite; mais on nous accordera peut-être qu'elle mène à toutes les folies dans les religions et dans la vertu, dans les systèmes et dans le crime.

L'homme d'imagination est semblable à un aéronaute qui se tiendrait sur les limites de l'atmosphère terrestre, respirant un air déjà impossible, et prêt à passer dans un autre monde, si la déchirure de son ballon ne le précipite pas lourdement sur le pavé. Dans la sphère de la haute imagination, en effet, le cerveau humain ne ressent plus la pression grossière, mais utile des réalités; il croit tendre à monter encore; il ne tend qu'à se rompre, — il se rompt.

Ce résultat est surtout remarquable lorsque les efforts de l'imagination s'appliquent à la connaissance de soi-même, aux causes finales, à la nature de l'âme, de la raison, de Dieu, etc., etc. Pour nous — causeur bien entendu — l'homme qui veut se connaître à fond lui-même, tout lui-même, corps, intelligence et âme, ressemble au malheureux qui voudrait se soulever d'une main par les cheveux. C'est la même tentative diversement méritoire, diverse-

ment récompensée par les hommes sans doute; mais, finalement, c'est presque la même témérité, c'est presque la même folie.

Le cerveau qui se palpe sans cesse, qui se tâte pour ainsi dire, s'échauffe et perd cette fraîcheur indispensable à la découverte de toute vérité simple. L'instinct qui s'épie n'est plus l'instinct, car sa condition *sine quâ non* est la naïveté; l'intelligence qui veut se surprendre, en quelque sorte, et se comprendre à toute heure du jour, meurt à la peine.

D'un autre côté, l'imagination qui se fixe sur un objet devient vite une monomanie, une obsession. L'homme d'imagination ne se possède plus alors; il est possédé de ceci ou de cela... d'un ange ou du démon, mais il est possédé, encore une fois. Voyez Pascal, voyez Rousseau, et tant d'autres. De l'imagination à la mélancolie, d'ailleurs, l'analogie est comparable à celle des nuages avec la pluie; de l'une à l'autre, la pente est irrésistible, en effet. L'érudition de chacun de nos lecteurs en fournit à chacun d'eux mille preuves. Nous ne voulons citer qu'un fait récent et un grand exemple. Broussais, cet homme d'une imagination intrépide et fougueuse, écrivait : « *La disposition à la mélancolie a pris le dessus dans mon caractère.* » Le génie si doux et si tendre de Raphaël avait bien deviné la vérité que nous formulons ici, d'après

l'expérience. Voyez ses Loges, remarquez la *Poésie*, et dites-nous si, malgré sa couronne, ses ailes et ses étoiles, le sentiment de cette figure n'est pas avant tout mélancolique.

Après cela, ce n'est point dans un tout petit livre qu'il faudra établir la filiation de la mélancolie au suicide. Suivant Esquirol : « *Presque tous les aliénés suicides ne veulent pas se tuer pour le plaisir de mourir, mais pour se soustraire à des souffrances le plus souvent* IMAGINAIRES. »

Ainsi s'expliquent modestement par l'imagination bien des faits constatés ou contestés : 1° la guérison plus fréquente, par exemple, au printemps et à l'automne (Esquirol), pendant ces deux saisons, sujet de tant de poëmes, de romances et d'élégies ; 2° l'influence de la lune sur les aliénés. Quel homme, s'il n'est voué au culte exclusif des intérêts matériels et des spéculations positives, n'a observé lui-même la réelle modification que la clarté de la lune imprime aux sentiments et aux idées ? 3° Le nombre des aliénés plus considérable parmi les femmes que parmi les hommes. L'imagination n'est-elle pas, en effet, une des forces à l'aide desquelles la femme de tous les temps et de tous les pays a lutté et lutte encore contre l'absence d'éducation et de liberté suffisante ?

Vous allez me demander si le but de cette causerie

est de faire de la folie une maladie de l'imagination, c'est-à-dire une maladie toute spirituelle, au lieu d'une maladie cérébrale, c'est-à-dire toute matérialiste.

Non, Nous serions heureux seulement d'avoir retranché l'intervention de l'*âme* dans la question. L'âme est une chose de la foi, L'âme ne peut être malade, car ce qui peut être malade peut mourir, ce qui peut être amoindri peut être aboli. Or, la condition *sine quâ non* de l'âme c'est l'immortalité.

La médecine de l'âme, c'est exclusivement la prière, Laissons l'âme dans la religion.

En résumé, qu'est-ce que la folie?

Une chose essentiellement relative d'abord. La preuve en est que si la justice et la loi n'avaient pas imposé des enquêtes et des conditions, tel qui se promène libre avec l'épithète d'original, coucherait ce soir à Charenton, grâce à la sollicitude et aux idées exagérées, en sens contraire, de sa famille.

Les derviches sont au moins fous aux yeux des quakers.

Il y a des cas où la folie est absolue en ce monde, et n'est relative que devant Dieu. Nous n'avons pas besoin de les énumérer.

D'où vient le mal dans ce cas-là ? Ne dogmatisons pas, causons toujours.

On sait aujourd'hui que la digestion de tous les aliments ne s'accomplit pas tout entière dans l'estomac; cependant l'estomac restera toujours l'*éditeur responsable* de toutes les digestions qu'il n'aura point faites. Il est moins physiquement démontré que toutes les passions, tous les sentiments, toutes les impulsions morales ne viennent point du cerveau; que le caractère, enfin, d'un individu est souvent déterminé par l'état du foie, par exemple; mais le cerveau n'en reste pas moins l'*éditeur responsable* de tous les actes, de toutes les paroles résultant des passions, des sentiments, des idées et du caractère.

Ainsi le veulent l'usage et une certaine raison que les hommes ne peuvent abandonner, pour chercher mieux, sous peine de tomber dans une sorte d'anarchie intellectuelle et morale.

Toujours *éditeur responsable*, le cerveau n'est pas toujours l'auteur. Voilà le fait, selon nous, et l'on a tort de vouloir le prendre toujours en flagrant délit. L'anatomie est souvent forcée de proclamer son innocence.

Mais l'imagination, c'est-à-dire une faculté, peut-elle être malade primitivement à la maladie de l'organe qui lui sert d'instrument immédiat, habituel?

C'est une question intéressante... Mais voici le feu éteint, les bougies qui baissent; j'en ai déjà trop dit

pour une seule fois — je vais dormir, je vais *rêver*, je vais vivre pour quelques heures en dehors de toutes les lois divines et humaines, peut-être en dehors de toute raison, de toute vérité, de tout ce qui constitue la vraisemblance au réveil.

Toutes nos idées sont des images, d'après un grand philosophe, littérateur et poëte du même coup. En ma qualité très-précieuse de simple causeur, je dois rabattre de cette proposition et j'avance avec timidité que *presque* toutes nos idées sont des images. Quel rôle important joue donc encore l'imagination dans la vie des hommes qui affectent de n'estimer que le sens commun? Mais il ne faut pas trop leur ouvrir les yeux à cet endroit-là : ils n'auraient plus foi dans leurs propres calculs ; passons.

Une personne veut bien m'interrompre et me faire la petite observation suivante :

— Mais, monsieur, *il n'y a pas d'être particulier qui s'appelle l'imagination, la mémoire, le jugement. Nous imaginons, nous nous souvenons, nous jugeons.* Voilà tout.

— Oh ! répondrai-je, voilà tout, c'est beaucoup dire. Assurément personne ici ne songe à faire de

l'ontologie ; l'imagination n'est point un être ; elle n'est ni *quelqu'un* ni *quelqu'une*, mais c'est *quelque chose*; ce quelque chose a nom faculté aujourd'hui. Car les demi-dieux, les déesses de l'époque mythologique s'appellent présentement des facultés.

La vie n'est point davantage un être à part, que l'on rencontre dans la rue. Mais il y a quelque chose de connu, sous ce nom-là, par toute la terre. Ce quelque chose de général et d'absolu précède et rend possible ou nécessaire, comme on voudra, cette autre chose particulière, relative, que l'on nomme l'existence d'un individu.

C'est ainsi que l'imagination préexiste et fait les hommes d'imagination, de même que la musique préexiste et forme les musiciens avant que ceux-ci ne songent seulement à écrire une symphonie, à donner un concert.

Nos facultés, relatives et personnelles, procèdent de facultés absolues et générales : ce sont des facultés incarnées, et comme telles, désormais, soumises aux lois et aux vicissitudes de l'organisation humaine. En effet, nous les voyons croître, diminuer, s'exalter, finir en nous et avec nous. Mais leur incarnation est un mystère aujourd'hui.

Locke, au fond, n'a pas dit autre chose dans son fameux axiome : *toutes les idées nous viennent* PAR *les*

sens. Ce n'est point là du matérialisme, c'est de la physiologie. Et Voltaire a spirituellement complété Locke en ajoutant : « Nous *savons* très-bien que les idées nous viennent *par* les sens, mais nous ignorons toujours d'*où* elles partent. La source de ce *Nil* ne sera jamais découverte. » Un moraliste a écrit : Les grandes pensées viennent du cœur ; et cela est assurément plus croyable que susceptible de démonstration.

Cabanis, de son côté, avait quelque raison physiologique et expérimentale de prétendre « *qu'aux différences et aux modifications des organes correspondent constamment des différences et des modifications dans les idées et les passions.* Soutenir, en effet, que l'esprit, les facultés, le moral d'un individu ne subissent ni accroissement, ni défaillance, ne sont susceptibles ni de progrès, ni d'altération, par le fait de l'accroissement ou de la sénilité des organes, c'est nier d'emblée les âges, les tempéraments, les sexes ; c'est sacrifier l'évidence et l'observation scientifique à l'idée religieuse de l'âme, qui n'est pas en cause le moins du monde. Si l'esprit, le moral ne se trouvent jamais abolis par la prédominance d'une altération physique, pourquoi les médecins les plus spiritualistes reconnaissent-ils la folie ? pourquoi admettent-ils les monomanies, même la monomanie homicide,

c'est-à-dire l'absence de toute responsabilité devant les hommes?

Seulement, Cabanis eût bien fait peut-être de substituer les facultés aux sentiments et aux passions. Sa proposition eût ainsi mieux répondu à ce qui se passe tous les jours. Est-ce que le monde, est-ce que le jury, les juges vous tiennent compte de la différence et de la modification de vos sentiments et de vos passions, lorsqu'ils vous absolvent, dans un cas de folie et de délire? Non; ils ont égard à la modification profonde, déterminante, irrésistible de vos facultés. Le monde, le jury et les juges admettent, d'ailleurs, implicitement, que cette modification entraîne celle de vos sentiments et de vos passions; mais c'est le dérangement de vos facultés qu'ils acquittent, et un jury d'évêques rendra son verdict avec une tranquillité de conscience bien plus grande, après la simple déposition d'un anatomiste, ou d'un chirurgien ayant attesté une lésion du cerveau chez un inculpé.

Au surplus, les spiritualistes les plus décidés eux-mêmes, ne pensent pas autrement que Cabanis, en définitive et au fond. Le médecin, essentiellement spiritualiste, M. Récamier, « maintenait l'existence distincte de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, mais il trouvait une telle communauté d'ac-

tion et de réaction entre ces deux termes, une telle intimité de relations, qu'à son sens leur histoire ne pouvait être séparée. » *Action et réaction :* voilà le livre tout entier de Cabanis, sur les rapports du physique et du moral, résumé en deux mots. Je demande humblement si M. Récamier avait raison ensuite de parler de l'âme libre, indépendante. On n'est ni libre, ni indépendant quand on subit des réactions incessantes. L'âme est une vérité de sentiment et de foi. Quand on voudra en faire une vérité anatomique ou physiologique, on échouera honorablement et toujours. La psychologie, elle-même, meurt à la peine, et la religion seule donne la seule explication possible d'un mystère : elle le fait désirer, aimer et croire.

Ce qui entraîne peut-être bien des personnes dans l'impossible, c'est que l'on prend trop à la lettre cette maxime *homo duplex ;* l'homme en corps et âme, esprit et matière, physique et moral. Rien que cela. Eh! mon Dieu! comptez donc bien. Est-ce que le moral et l'intelligence de l'homme ne font pas déjà deux? Chez Mirabeau, par exemple, n'admirez-vous pas l'*intelligence ?* — Éprouvez-vous le même sentiment pour le *moral?* Je ne parle pas de son physique. Voilà *homo triplex* déjà, et je n'aurais pas fini. Tout bien considéré, l'homme est plutôt universel par ses éléments que double, triple, etc. Nous y mettons une

parcimonie gênante. L'homme est un composé merveilleux et mystérieux de facultés organiques, animales, intellectuelles, morales, etc. L'âme existe comme Dieu au milieu du monde, si la comparaison est permise et en prenant ce mot de *milieu* comme synonyme de partout.

Après cela ne me demandez pas, n'essayez guère, sans nécessité absolue, de définir une faculté, une essence. Ce serait nous exposer tous à substituer un assemblage de mots à un ensemble de faits. Exemple : consultez mille individus, après un concours, pour savoir si tel ou tel concurrent a ou non de la mémoire; vous n'attendrez pas longtemps la réponse, une réponse unanime, à moins que vous n'ayez choisi un lauréat exprès, sur la limite de la médiocrité. Mais cela fait, demandez une définition de la mémoire, et vous assisterez incontiment à la plus effroyable mêlée de phrases et d'antiphrases, d'adjectifs capricieux, etc. — Savez-vous pourquoi ces gens, prêts tout à l'heure à s'embrasser sur le fait, vont se quereller sur les termes ? C'est qu'en définitive on ne peut donner que ce qu'on a. Or personne ne peut donner *la* définition, pas plus que *la* vérité. Chacun donne *sa* définition, *sa* vérité.

Indè iræ.

Donc je ne définis pas et je raconte : Un homme s'imagine voir un fantôme la nuit. Il sait qu'il n'y a pas de fantômes en dehors des contes. Il appelle un de ses sens à son aide, il se lève et va pour *toucher* le fantôme : il doute s'il l'a vu.

Cet homme pense et dit : J'ai cru voir, je n'ai point vu. Mon imagination trompe ma vue.

Le phénomène se reproduit : l'homme, fatigué, troublé, n'essaye plus de toucher le fantôme ; il dit : *Je vois.*

Enfin, l'état s'aggrave et l'homme affirme : le fantôme existe.

Le pauvre diable est bien fou.

Pascal en reste au premier degré : « Il voyait sans cesse à ses côtés un profond précipice : pour n'en être pas troublé dans ses méditations, il était obligé de dérober cette *image* à ses regards, en interposant un corps opaque entre ses yeux et la place qu'elle occupait par rapport à lui. » *Il voit,* selon Cabanis, mais sa volonté intervient, il met non pas un corps opaque, mais un raisonnement entre l'image et ses yeux. Et le raisonnement le voici : puisque je cache le précipice, je ne dois plus le voir ; Pascal se sauvait de l'imagination par la logique. Le remède est rare et les médecins eux-mêmes ne l'ont pas toujours sous la main.

En causant de cette intervention de la volonté, si remarquable surtout chez quelques furieux de monomanie homicide qui vous préviennent de leur accès, je me demande s'il n'y aurait pas, par hasard, la folie animale, la folie organique et la folie humaine, comme il y a la vie animale, la vie organique et la vie humaine ; la première possible à étudier, à raisonner, à guérir ; la seconde mystérieuse, profonde, obscure et rebelle aux traitements, etc., etc.

Mais un pareil sujet s'élève de beaucoup au-dessus de mes forces, et je ne me croirais plus, en le traitant, protégé par ces paroles charmantes d'un conteur émérite : « Je m'imagine que je vous parle et tout passe dans la conversation. » Je suis même un peu confus de ce que j'ai osé dire en présence de savants, peut-être, car il y en a partout à présent et je m'esquive pour aller à l'Académie. Il est tard, mais je prendrai le plus long.

XXIV

FEMME — ENFANT

(Chapitre de roman.)

F. — Voyons : épouseriez-vous la femme pour laquelle vous professez tant de... goût.

— Assurément.

— Très-bien ; je ne vous en demanderai pas davantage. C'est que je ne suis pas dupe, voyez-vous, des belles phrases qui composent presque toute l'honnêteté, toute la morale, et, chemin faisant, la poésie des hommes à cet endroit si important de la vie. Je suis jeune, n'est-ce pas ? je suis vigoureux, n'est-ce pas ? Je pourrais bien donner à moi-même mille prétextes et au monde mille excuses légitimes pour avoir des maîtresses, au hasard de la journée, à la discrétion de mon tempérament. Eh bien, je le jure sur votre tête, je n'en ai eu qu'une : elle était pauvre et j'ai voulu qu'elle devînt ma femme. Mais mon oncle, un honnête homme, un honnête homme dans toute la

force du terme, trouva mon projet insensé, monstrueux. Il donna de l'argent à la famille de ma pauvre Henriette ; bref, il fit disparaître la chère enfant par des moyens légaux, moraux, très-beaux... Et il m'a jeté dans ce désœuvrement où je m'abîme, et que je trompe avec des convictions politiques... tout aussi ingrates.

— Comment, une amourette, une intrigue, une passion tiennent cette place dans votre destinée? C'est superbe !

— Le monde dit tout simplement que c'est de la bêtise ou de la paresse. Mais qu'est-ce que cela me fait, le monde? Je ne suis pas homme à m'amuser aux bagatelles de la porte et à prendre les sornettes, les banalités pour de l'argent comptant. J'ai une vertu : je n'ai pas de maîtresse; et j'attends, j'ai un principe : je sais ce que je dis. Avec cela, petit, quand on a du cœur pour sentir les offenses et de bons bras pour les corriger, on daigne souvent mépriser bien des choses. De là, mon cher, ma philosophie; elle me permet d'avoir une opinion très-nette, très-simple et très-arrêtée sur les femmes.

— Oh ! j'écoute.

— Quand je lis, ou quand j'entends dire : Ce sont des anges, des démons, des filles, des lorettes, des grisettes, des femmes comme il faut, etc., etc., je pense : Ta, ta, ta, ta, mon bel ami, allons au fait et

au prendre. Les femmes se divisent en deux catégories : celles qu'on épouserait bien, et celles qu'on n'épouserait pas bien. Toutes les autres divisions sont capricieuses puériles, brutales, etc., etc. Tout homme qui, dans son âme et conscience, s'avoue qu'à vingt ans il n'eût jamais fait la folie d'épouser la fille la plus belle et la plus vertueuse du monde, mais sans dot, perd le droit de juger les femmes pendant tout le reste de sa vie... S'il le fait, je vous le répète, ce n'est qu'un brutal, et son jugement n'est que celui de la force.

— A votre compte, mon cher ami, peu d'hommes auraient le droit de formuler une sentence.

— Le beau malheur! moins de gens qui jugent le mal selon leur code de fantaisie, et plus de gens qui pratiquent le bien selon la bonne et grosse équité. Je lisais, pas plus tard qu'hier, une histoire bien tristement édifiante sur un des trente-six mille priviléges que les hommes se sont attribués sans façon, voici la chose :

Une jeune fille est débauchée, au sein même de sa famille pauvre, par un jeune homme. Le charmant garçon se donne deux fois les trop faciles honneurs de la paternité, et, cela fait, il laisse les deux enfants à la charge quotidienne de la *misérable* fille. — C'est ainsi qu'il faut l'appeler désormais. — Elle travaille

d'une main, elle habille, elle soigne de l'autre les petites créatures. Elle gagne douze ou quinze sous par jour ! Elle tombe malade, les deux enfants s'étiolent, se flétrissent, se dessèchent et meurent ; on l'accuse de leur mort. Elle va à l'hôpital, la misérable fille, et le charmant garçon se marie. — Il se marie le meurtrier ! c'est son droit, et le *régie* de sa noce accrocherait le corbillard de ses enfants et de leur mère, si le commissaire des morts n'était pas là pour faire ranger les bons vivants.

Mais je deviens lugubre, n'est-ce pas? et je vous *embête*.

— Je vous écoute avec étonnement ; de telles pensées ne préoccupent pas nos camarades, en général, et le monde me paraît vivre, à cet endroit-là, sur une tolérance aussi vieille que parfaite.

— Sans doute. Nos camarades apprennent un tas de choses dans toutes nos écoles et facultés ; eh bien, il y a un enseignement essentiel qui leur manque, un enseignement qui supprimerait bien des radotages, bien des iniquités, et cet enseignement, le voici en deux mots : Dans toute femme, à laquelle il se *propose de faire la cour*, (une jolie expression celle-là) l'homme doit voir la mère de son premier ou de son nouvel enfant — et régler là-dessus son langage et sa conduite envers elle.

Car ce qu'il y a de plus sérieux, de plus grave au monde, c'est de jeter un nouvel être dans la vie.

En duel, quand vous tuez un homme, cet homme a déjà vécu vingt ans au moins ; vous savez ce que vous supprimez.

Mais... vous êtes trop jeune pour entendre le reste.

XXV

L'enfant que vous mettez au monde peut y rester quatre-vingt-dix ans et plus ; qu'y fera-t-il? Cela dépend des soins que vous aurez donnés à son enfance.

Quels soins une pauvre mère abandonnée peut-elle donner à son enfant?

— Avec ces idées-là, que je suis loin de contester ou de combattre, mon cher ami, vous devez tout de même avoir un drôle d'air au milieu des... femmes de vos camarades.

— Je leur donne raison à toutes, et quoi qu'elles fassent, contre mes camarades.

— Elles vous aiment donc bien, alors?

— Les malheureuses!... la plupart ne me comprennent pas plus que les nègres ne comprennent la liberté, et elles se contentent de me trouver drôle, comme vous disiez tout à l'heure... je suis drôle.

— Et un drôle pour le public.

XXVI

FLEURS

F. — Oh! les fleurs, quel rôle elles jouent dans une noble et tendre vie! que de joies secrètes, que d'espérances intimes elles couronnent ouvertement sans les trahir.

Avec une fleur qui tombe par mégarde et que nous y abandonnons exprès, nous illustrons tout endroit de la terre où il est arrivé à notre cœur de tressaillir. L'amour a élevé des autels mystérieux, invisibles là où le commun des hommes n'aperçoit que de la poussière. Tout le globe serait déjà maudit, si Dieu lui-

même, dans son amour immense, ne daignait avoir pitié de tous ces autels, de tous ces temples qui, dans leur sublimité, ne dépassent point le niveau de l'herbe.

Aimer les fleurs et les enfants, c'est écrémer la vie.

XXVII

LA FOULE

F. — La foule est à la fois la surface la plus plate et l'abîme le plus insondable.

Chez les animaux, la foule, le troupeau représente et reproduit les défauts et les qualités de l'individu, ni plus, ni moins. Une bande de loups n'est ni plus ni moins cruelle, ni plus ni moins lâche qu'un loup; elle est plus dangereuse à cause du grand nombre, mais voilà tout...

Chez les hommes, la foule représente et reproduit énergiquement ou d'une façon sauvage les défauts et

les qualités que chacun isolément réprouve ou ne possède qu'à un certain degré.

Chez les animaux sociables, le troupeau, la foule suit un chef. *L'instinct* n'en désigne jamais deux ; pas plus que l'instinct ne pousse un castor à construire une cabane ronde, tandis qu'un autre castor construit une cabane ovale : le propre de l'instinct, c'est l'infaillibilité dans l'ordre entier des choses où il s'exerce ; c'est l'infaillibilité fatale, sans le libre arbitre.

Chez les hommes, la foule obéit surtout à des impulsions ; elle est femme.

La foule va voir guillotiner, et lorsqu'on vend le bois d'une guillotine aux enchères, elle jette des pierres à l'acquéreur.

La foule aime bien qui châtie bien. — Il ne faut jamais la manquer.

La foule de Paris est blasée, sceptique, et, comme tous les sceptiques, elle est rongée de superstitions et dévorée par les idoles.

XXVIII

GRINGALET ET LES AUTRES THÉATRES.

G. — Il n'y a plus d'enfants ; nous avons en échange les soirées d'enfants, les bals d'enfants, etc.

Mais j'ai juré de n'être point pessimiste.

Causons d'un théâtre d'enfants.

G. — La salle de Gringalet, en plein air, aux Champs-Élysées, est bien une des plus jolies que je connaisse. Une corde en fait tous les frais : elle en forme les murs ; quelques vieux arbres, le ciel du bon Dieu : voilà les décorations. Malheureusement,

il fait presque toujours trop froid ou trop chaud, trop humide ou trop sec dans notre beau pays de France, aussi, le théâtre de Gringalet a des inconvénients : il leur doit peut-être sa vogue. Respect aux inconvénients ! Le jour où Gringalet bâtira, je vois arriver les buralistes, les placeurs, les ouvreuses, etc., etc., et je me sauve encore.

Chez Gringalet, on est franchement assis sur un banc de bois : cela n'est pas plus dur qu'une banquette ordinaire, et cela est moins étroit. Avouez-le : pour bien se tenir à certains parterres, et même à certains orchestres, il faudrait avoir la partie sur laquelle on s'assied munie d'un muscle *pronateur* comme la patte des oiseaux. On le sait : le poids seul du corps de l'oiseau fait fermer cette patte et serrer la branche où le volatile est posé. Plus il dort et plus il est solide. L'homme n'a pas cette organisation, et il souffre : il tient mal et il ne tient pas sur les banquettes.

Chez Gringalet, il n'y a pas de fauteuil, mais on y trouve des chaises. N'aimez-vous pas mieux la paille que cette filasse chaude et fiévreuse qui remplit tant de siéges soi-disant confortables ?

Chez Gringalet enfin, nos jambes ne sont pas de trop ; le spectateur ne regrette pas, pendant toute la durée de la représentation, de n'avoir pu les déposer

au vestiaire de préférence à sa canne et à son parapluie, si long à reprendre.

Qu'une remarque me soit permise à ce sujet : on oublie sa canne et son parapluie, tous les jours, dans tous les lieux où il n'y a qu'à étendre la main pour les reprendre ; on ne les oublie jamais au vestiaire, où il en coûte un chapeau défoncé, un habit déchiré pour les ravoir. O esprit humain !

Quand je voulus entrer chez Gringalet, je sentis je ne sais quoi me filer entre les jambes, cela ne finissait pas. C'étaient de petits enfants échappés de leur bonne, de leur nourrice et qui voulaient se placer avant moi. Je me fis l'effet de Gulliver : j'élargis un peu la porte, et tout l'avenir de notre patrie passa sous moi.

— Madame, demandai-je à la directrice de l'établissement, je suis une grande personne, je payerai sans doute demi-place à votre spectacle d'enfants.

— C'est deux sous, me répondit-elle, deux sous sur les bancs et sur les chaises, à votre choix.

Je me mis sur un banc : j'avais pour voisin de droite un petit garçon qui suçait du sucre d'orge, et pour voisin de gauche, un ou une qui tetait encore. A l'entrée de Polichinelle, il ou elle quitta le sein de sa nourrice, étendit sa petite main vers le héros en

faisant une petite mine, comprise seulement des anges, puis il ou elle retourna plus avide... à la nature.

Mais l'art seul doit nous occuper.

Le théâtre représente l'intérieur du ménage de Gringalet, intérieur modeste, mais qui ne manque pas des ustensiles les plus nécessaires. Mon voisin,— celui qui ne tetait plus, — me dit :

— Monsieur, regardez donc *sous le lit.*

— C'est pour vous enseigner la propreté, lui répondis-je, vous *le* voyez, ainsi vous êtes inexcusable quand *cela* vous arrive.

— C'est parce que cela ne m'est pas arrivé depuis deux jours que l'on m'a conduit à Gringalet, mais on n'a pas amené ma sœur.

Voilà déjà l'homme, pensai-je. Il se fait la part belle et bonne et il sacrifie la femme.

Tout à coup s'élança sur la scène une espèce de sorcière vêtue de blanc, le visage couvert de blanc comme le visage d'une femme à la mode. Elle s'approche du berceau, et emporte l'enfant qui s'y trouvait. Un pierrot de création nouvelle ouvrant — il faut appeler les choses par leur nom — une gueule immense, vient, s'approche du berceau, et, le trouvant vide, pousse un cri effrayant ; par trois fois ce cri est répété Pierrot, toujours si gai, si ma-

lin, si jovial, même lorsqu'il reçoit un coup de pied n'importe où, Pierrot jette l'alarme; c'est là une idée retournée comme la plupart des idées neuves, et les enfants l'ont trouvée terrible. Un grand garçon qui apprend l'anglais m'a assuré que ce dialogue de Gringalet valait Schakspeare.

— Gringalet est supérieur, car il est plus facile à épeler.

Attention ! la pièce est commencée : Gringalet pleure; le motif de sa douleur est touchant, le malheureux a battu la meilleure moitié de lui-même, sa femme; et celle-ci, plus dégourdie que résignée, a fui le domicile conjugal, emportant le premier et le dernier né des Gringalet.

Le monologue du mari repentant n'est point écouté, parce qu'il est fort beau et fort moral. S'il s'agissait d'un petit garçon ou d'une petite fille ayant battu sa bonne, oh ! on voudrait voir et savoir; mais un mari?... est-ce que papa bat jamais maman... devant moi ?

Survient une matrone, la mère Trinquefort, excellente figure de bois; à la manière des confidentes de tous les temps, elle excelle à tirer, comme on dit, les vers du nez. Elle fait causer Gringalet, qui avoue et pleurniche encore son crime. L'indignation de la

matrone fait honneur à la corporation des commères; c'est bien là le miel empoisonné que toutes les entremetteuses ont l'art de répandre sur les plaies. La mère Trinquefort a une âme et une langue de feu... dangereuse qualité pour un artiste de sapin.

Touchée du repentir de Gringalet, la confidente lui indique le moyen de retrouver sa femme et son enfant : Allez, lui dit-elle, chez un tireur de cartes qui demeure au coin de la rue, au premier étage, chez le *marchand de vin*, et le premier acte finit sur cette indication rafraîchissante.

Le susdit marchand de vin habitait probablement rue de Rivoli, où les plus simples appartements sont des palais ; car nous nous trouvons au milieu de colonnes, de festons et d'astragales. Le tireur de cartes est un magicien velours et or. La scène entre lui et Gringalet n'est pas longue :

— Je vous ferai retrouver votre femme et votre enfant dans une malle ! dit Rotomago.

— Va pour une malle, répond Gringalet, pourvu que ce soit une malle-poste et que les choses aillent vite.

Une malle apparaît : le magicien fait dessus quelques passes et Gringalet retrouve sa femme et son enfant dans un tiroir.

O sublime observation ! Gringalet tire d'abord son fils du compartiment ; il l'embrasse à chaudes larmes, — car cet artiste est essentiellement hydraulique, et il doit avoir un réservoir à la place du cerveau dans la tête. — Puis il prend sa femme évanouie et va la ranimer dans la coulisse. — Par une délicatesse charmante, le magicien a voulu laisser quelque chose à faire à Gringalet.

Nous ne sommes pas à bout de surprises.

Lorsque le mari veut indemniser Rotomago, celui-ci refuse toute récompense.

— J'ai rendu un mortel heureux, dit-il, cela me suffit.

Heureux magicien, qui peut avec cela payer le terme de son palais.

— Homme généreux, s'écrie Gringalet.

Et le second acte finit sur ce mot de la reconnaissance.

Au troisième acte, nous assistons à l'entrevue de Mme Gringalet ressuscitée, avec son mari. Presque tout cet acte est en pantomime ; presque toute cette pantomime est en gestes d'attendrissements, ce qui fait rire tous ces enfants à gorge déployée. Pleurez donc devant ces petits êtres ! — On dirait qu'ils ont déjà lu M. de Balzac, et qu'ils n'admettent ni toute

cette tendresse, ni toute cette sentimentalité dans le mariage.

En résumé, ils ont ri et ils n'ont dépensé que deux sous. Il y a des millionnaires qui donneraient... oh ! oui, plus de deux sous pour en faire autant.

A la fin de la représentation de *la Mère Trinquefort*, j'ai entendu un éloge, un mot que nos auteurs payeraient bien cher. La toile était baissée. Un enfant ne bougeait pas, et, les yeux fixés sur la baraque, il répétait :

— Encore !

Le cher petit en voulait trop, selon l'usage, et l'invalide de service lui fit entendre raison, la raison armée, la raison de Croquemitaine.

J'y reviens, en terminant : la salle de Gringalet est une des plus jolies que je connaisse. Son poulailler se compose des arbres voisins, où se perchent gratis des gamins intrépides. Et puis, que de pauvres petits diables arrivent, en tenant la corde, à jouir pour rien du plaisir des riches et à rire par-dessus le marché. J'ai surpris un trait d'orgueil maternel bien triste et bien touchant, à mon avis. Une petite fille, restée en dehors de l'enceinte, essayait de pleurer tout en poussant les murs (la corde) pour se rapprocher des spectateurs payants et autorisés.

— Allons, lui dit sa mère, ce serait bien la peine d'entrer, tu as déjà vu cela cent fois.

— Oui, répondit la pauvre enfant, mais toujours à la porte.

Un monsieur osa lui glisser deux sous dans la poche de son tablier. La mère fit semblant de ne pas voir, et une petite larme de reconnaissance eut pour unique confident un mouchoir de poche... et moi.

G. — On pourrait après cela représenter chacune de nos pièces en vogue devant un parterre de néo-bambins.

Ils comprendraient certainement à leur manière. Nous avons une population enfantine du demi-monde.

J'ai vu habiller des petits garçons en artilleurs.

J'ai vu des petites filles en saltimbanques.

Mais ce que personne ne voit plus guère, le voici : de petits garçons et de petites filles *pour de vrai.*

XXIX

HABITUDE

H. — Toute habitude équivaut presque à une infirmité. On meurt, en effet, d'une habitude rentrée.

La règle est chose d'ordre moral;

L'habitude est chose de l'ordre physique.

On a la règle du devoir;

On a l'habitude du tabac.

Les farceurs, — ce solde de la population parisienne,— ne manqueront pas d'objecter qu'il y a aussi la règle du jeu de billard.

XXX.

HUMEUR

H. — Dans un bourg de maigre apparence était posée sur un talus la maisonnette du docteur, entre un atelier de charron et l'inévitable cabaret, non loin de l'église. Le maire du lieu ne voyait pas le curé pour cause d'opinion politique; le curé ne regardait pas le médecin pour présomption d'indifférence en matière de culte; c'était enfin un petit désert dans un désert. A l'image de leurs chefs, les habitants étaient devenus de petits loups. Le pauvre docteur avait pourtant fait ses études à Paris! Les hommes n'imaginent pas ce genre de supplice. Le docteur en vivait douloureusement, puisqu'on est censé vivre tant que la respiration continue.

Un jour que Dieu fit, le maire (qui était notaire), le curé et le médecin se rencontrèrent forcément au

lit d'un malade, propriétaire rabelaisien d'un petit château et d'une belle fortune, à quelques lieues du bourg, ce qui ne l'empêchait pas de souffrir parfois de la goutte; au contraire, car il vivait grassement.

— Mes amis, dit alors le malade, en s'adressant à tous les trois, je veux faire mon salut, mon testament et ma guérison. Vous voilà réunis pour me donner votre avis sur ces trois points; mais je veux votre unanimité; sinon, je vous rends responsables de tout ce qui pourra m'arriver dans ce monde et dans l'autre; arrangez-vous.

Je vous laisse à penser — la peine ne sera pas grande — si les trois messieurs se regardèrent avec étonnement. Mais l'humeur joviale du client était connue: le notaire nettoya ses lunettes, le curé fit un pli à la page de son bréviaire, le médecin osa sourire.

Mais personne ne prenant la parole, le malade se mit sur son séant, et désignant le docteur :

— Au dernier les bons; par déférence pour les autorités civiles et religieuses, monsieur, commencez donc.

— Ma foi, j'obéis, et puisque vous n'avez pas de famille, monsieur, voici mon ordonnance quant à votre testament d'abord : recherchez bien si dans votre jeunesse, vous n'avez pas abusé de l'anonyme pour mettre au monde quelque pauvre diable. N'ergotez pas sur le plus ou moins de probabilité, n'y regardez pas de si près : donnez ; donnez pour les malades, pour les pauvres, pour les orphelins, pour les déshérités ; donnez, donnez, donnez.

— Et vous, monsieur le notaire ?

— Eh ! eh ! la maison commune aurait besoin de quelque petite chose ; mais je partage l'avis du docteur ; j'y ajoute : cherchez bien si, par hasard, grâce à votre fortune et à votre humeur, vous n'avez point gagné quelque procès douteux sur un pauvre diable toujours en retard pour les frais d'acte, toujours en colère contre les juges. Si oui, restituez, restituez toujours.

— Et vous, monsieur le curé ?

— Je ne puis dissimuler que notre église manque des ornements principaux, et que le culte y est indigne du patron de notre village ; mais il faudrait si peu de chose ! J'approuve donc le projet de testament rédigé par ces messieurs, j'y ajouterai seulement les prisonniers du chef-lieu, car la prison est malsaine.

— Personne n'a oublié personne; je vous remercie, messieurs; les bonnes paroles font au cœur ce que le vin généreux produit à l'estomac; je me sens bien; je crois que le salut commence et la guérison aussi.

Toutefois, mon testament seul est fait; monsieur le notaire, vous le rédigerez dans le sens convenu; j'ajouterai les chiffres. Passons au sujet plus délicat de mon salut; à vous, docteur.

Le médecin ne perdit nullement la tête, malgré l'étrangeté de la situation; ayant résolu de s'en tirer en homme d'esprit, autant que faire se pourrait, il s'exprima en ces termes :

— A vous parler franchement, cher malade, vous n'êtes guère en danger de mort et de salut; vous ressemblez plutôt à ces philosophes de l'antiquité qui s'environnaient de convives, de disciples, d'amis, et devisaient de la vie et de la mort.

Quel est votre maître en philosophie?

Les maîtres chinois enseignent que : « *La matière, l'émanation et la métempsycose sont le ressort et l'âme de l'univers.* »

Êtes-vous Chinois?

Pour les Hindous, « *les âmes, en se séparant de leurs enveloppes, retournent à l'âme universelle, en vertu d'une perpétuelle métempsycose.* »

Êtes-vous Hindou?

Pensez-vous comme les stoïciens que les âmes survivent à la dissolution des organes corporels, mais qu'elles ne sont pas immortelles, dans le sens propre, puisqu'aucune d'elles ne survit individuellement et indistinctement; qu'elles vont animer d'autres corps, pour retourner, après une conflagration générale, à leur corps primitif?

Pensez-vous enfin comme on pensait en Égypte, chez les Carthaginois, chez les Celtes, chez les Druides?

Si vous êtes philosophe à la manière des anciens, voulez-vous finir à la manière de la plupart des anciens philosophes, par le suicide?

Si, comme j'aime à le croire, vous êtes simplement chrétien, mourez en chrétien, — c'est chose bien simple comme toutes les grandes choses.

Alors le curé se leva pour lui tendre la main.

Le notaire répéta comme s'il écrivait sous la dictée d'un client le paragraphe final d'un acte important : « Si vous êtes simplement chrétien, mourez en chrétien; c'est chose bien simple, comme toutes les grandes choses. »

Le malade, ouvertement entré en convalescence, et tout plein de son humeur gauloise, répondit :

— Vous êtes tous les trois d'accord sur la meilleure manière de disposer de ses biens et de son âme, et réunis sur ces deux points, vous formiez trois partis

dans ce pauvre village, dont je réunissais, au temps de ma jeunesse, tous les habitants à l'abri de mon bon sens et de ma joyeuse équité! — Je n'aurais pas voulu mourir en laissant ces pauvres amis à votre discrétion, et je vous ai fait venir afin de vous entendre; je vous ai entendus, me voilà tranquille. Seulement, docteur, je vous demande une ordonnance pour plus de sûreté encore.

— L'ordonnance la plus simple et la plus appropriée à votre caractère est celle-ci : *Portez-vous bien.* Exécutez-la, monsieur, vos moyens vous le permettent.

— Et combien cela coûte-t-il?

— A vous, monsieur, cela coûte vingt-cinq mille livres de rente, dit-on; mais à d'autres, cela ne coûte rien.

— Je ne suis donc pas favorisé, mais peu importe, je suis content de vous avoir réunis et de vous avoir prouvé par vous-mêmes à vous-mêmes, que la plupart des hommes sont amis et condisciples sans le savoir; que deux onces de bonne humeur valent mieux pour l'arrangement des choses humaines que l'éloquence des lycanthropes ou la malice des politiques.

Le soir, nous dînâmes au château; la nouvelle de notre alliance se répandit bientôt à dix lieues à la

ronde ; les habitants cessèrent de se défier les uns des autres et de se haïr. Tout va bien.

Malheureusement, si le maire et le médecin se marient, tout pourra changer, et le curé aura beau jeu.

XXXI

H. — L'humeur est au caractère ce que la caricature est au portrait.

XXXII

HOPITAL

H.—Tel riche sortirait guéri de l'hôpital et par l'hôpital, qui meurt dans son hôtel et de son hôtel. Tel pauvre meurt à son domicile, que l'hôpital aurait rendu

à la maison de convalescence, et la maison de convalescence à la santé parfaite. — La maladie, en effet, veut des soins bien donnés, bien reçus : rien en deçà, rien au delà. Des malades et des soldats sans discipline... c'est la défaite assurée. Sans doute, il y a en médecine comme ailleurs des infidélités heureuses; mais toutes les espiégleries des commères qui aiment tant à jouer des tours au médecin, mais les perfidies quotidiennes de la routine et de la bêtise envers la science, ne changent rien au fond des choses. Car, encore une fois, la maladie n'est pas une petite maîtresse. Il ne faut la ménager qu'en lui ôtant ses aises; il ne faut la caresser qu'en la chassant, et ne la choyer qu'en la battant sur toute la ligne.

Au point de vue général, l'hôpital, comme lieu où règnent l'obéissance et le régime au sein d'une propreté irréprochable, l'hôpital est donc une institution qui honore l'intelligence et l'humanité. Au point de vue particulier, il humilie l'amour-propre parce qu'il est synonyme de misère; il humilie non-seulement l'individu mais la famille.

Que faire à cela ? Il faut demander aux mœurs de se réformer. Quand un convoi passe, tout le monde se découvre; personne ne va supposer que celui qui passe est mort de mauvaise maladie ou d'inconduite.

Que les mœurs soient aussi sages et aussi prudentes à l'endroit de la pauvreté. Un pauvre mérite, *à priori*, les sympathies et les respects du public ; il est pauvre malgré son travail et peut-être à cause de sa probité. Tant que la probité restera une tache par elle-même vous aurez beau supprimer l'hôpital, la portière saura bien, en parlant d'un malade soigné à domicile, dire : C'est un malade *gratis;* voilà la fille en chapeau, en crinoline, du malade *gratis*, et semer l'humiliation dans le quartier à chaque instant. Que sera-ce, mon Dieu ! s'il faut tirer le cordon, la nuit, pour le malade *gratis?* On le voit, nous nous plaçons dans le vif de l'existence actuelle, et nous ne nous payons pas de raisons philosophiques. C'est pour cela que nous ne proposons pas à nos contemporains d'honorer, d'aimer la misère, à propos de l'hôpital. Nous leur disons simplement : Ne pensez pas trop mal de la pauvreté, jusqu'au jour où vous aurez pu la supprimer ; car votre mauvaise opinion ne fait qu'aggraver les choses.

L'hôpital attriste, et il ne s'agit pas de le faire aimer, encore une fois; mais l'hôpital est aujourd'hui indispensable, et quand tout s'embellit jusqu'à la magnificence, le progrès ira sans doute visiter un peu nos hospices ; il y a envoyé assez de pauvres diables assurément.

Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas la société, c'est la nature, la bonne nature qui afflige certains individus de maladies si graves, si extraordinaires qu'elles doivent fixer l'attention des médecins et servir à l'instruction publique, dans l'intérêt du genre humain.

On comprend donc l'existence d'une Académie de médecine, avec des jardins de plaisance et de botanique ; les professeurs représentent les princes de la science et les hérauts de l'enseignement. Les malades reçus ou appelés à ce foyer de l'enseignement supérieur sont consolés de leur infortune exceptionnelle, par une installation à part. Leur malheur instruit ; il faut que notre instruction leur profite. Il ne s'agit pas de dorer les corniches ni de placer des lustres au plafond, mais on imagine des loges, des chambres, une sorte de *domicile.*

Puisqu'il y a des lavoirs, des squares dans tous les quartiers, est-il défendu de rêver des infirmeries dans tous les quartiers?

Paris oblige.

L'hôpital ne peut donc manquer de faire comme toute chose et de se transformer, car beaucoup de privations, de misères, qui semblaient autrefois toutes simples pour les autres, toutes naturelles pour nos semblables, sont aujourd'hui considérées comme

insupportables : la conscience y répugne et les proscrit.

En attendant que le traitement à domicile puisse être et soit devenu général, l'hôpital refait et autrement aménagé portera au fronton de son entrée principale ce mot de la Gaule :

Espoir y gît.

XXXII

IDÉES

I. — Il y a des idées qui, parties du ciel depuis plusieurs millions d'années, avec la lumière de certaines étoiles, ne sont pas encore arrivées jusqu'à nous ; car l'idée ne va pas plus vite que la lumière, sa sœur. Quand ces idées auront touché notre globe terrestre, elles mettront encore des milliers d'années à pénétrer certains esprits : est-ce que nous devons après cela nous permettre de diviser les choses en vraisemblables et en invraisemblables ?

Devant toute prétendue invraisemblance quo l'in-

térêt nous oppose, recueillons-nous donc, car les rêves de la poésie deviendront un jour des choses positives.

Ce mot si profond de notre ignorance, *qui sait?* ce mot doit en même temps affermir notre foi. *L'Amérique était un monde fantastique avant Christophe Colomb.*

I. — Il faut en convenir, le monde ne se montre guère indulgent envers les hommes à idées. Le sentiment le moins hostile qu'il puisse leur témoigner, c'est celui de l'incrédulité. — Un bohème réaliste disait dans *un divan* : les idées, ce sont les puces de l'humanité. Elles la tourmentent et l'empêchent de dormir ; elles nuisent à son maintien, en la forçant à se frotter contre une sottise existante.

Cette comparaison triviale présente un côté vrai. Les idées agitent, inquiètent, et leur utilité est fort contestable entre la poire et le fromage.

Idée, idéal, idéaliste, idéologue, mettons tout cela dans la fosse commune, et plantons dessus la fourche caudine du positivisme.

XXXIII

INFINI

I. — Si vous aviez le malheur de creuser ce mot-là, vous tomberiez bientôt dans un gouffre, la tête, c'est-à-dire la raison la première. L'homme est donc condamné à exprimer beaucoup d'idées qu'il ne comprend pas : le mot a cours et chacun met dessous ce qu'il peut selon sa force et sa capacité intellectuelle.

Que devient la contemplation de l'Océan lui-même se confondant avec les cieux, en présence de cette chose que l'on ne voit pas, que l'on ne touche pas, que l'on ne comprend pas et qui *est* pourtant : L'infini ?

De ce globe, tout n'est rien à côté de l'infini, et l'infini paraît infime devant Dieu.

XXXIV

PAGE TIRÉE DES MÉMOIRES D'UN INFIRMIER

I. — Que j'en ai vu ! Sans doute, ce cri est vague, mais il répond seul à l'effroyable variété de mes souvenirs. J'en ai tant vu !

Cela m'a-t-il rendu plus savant, par hasard ? Plus savant, non ; mais plus curieux, oui. Le *numéro trois*, qui est homme de lettres par-dessus le marché, dit que ma curiosité est très-intéressante, et qu'il est permis, dans ma situation, de s'adresser au public. Je corrigerai les épreuves, a-t-il ajouté ; cela signifie qu'il effacera mes sottises et celles des autres. Que restera-t-il donc ? Enfin, j'ai consenti ; il laissera seulement quelques fautes d'orthographe, afin que tout ne soit pas de lui dans l'ouvrage.

Il s'agit de commencer : ce serait là une grosse affaire si je devais croire tout ce que l'on veut m'insinuer à ce sujet. Il me semble que le commence-

ment résultera de ce que j'écrirai sur la première page : je n'en connais pas de plus simple. Le *numéro trois* prétend, il est vrai, qu'il faut de l'ordre, de la logique, etc., dans un livre. Entre nous, le *numéro trois* est jaloux déjà, et il travaille à me décourager. Je suivrai donc ses conseils, mais comme s'il ne m'en donnait pas du tout. Cela sera plus sage : on prétend même que cela se fait toujours ainsi.

Alors, c'était le matin, au mois de mai. Le jour essayait de souffler sur nos lampes, mais il les faisait seulement pâlir, et répandait tout le long des salles le sentiment du réveil. Un malade me fit signe de venir à lui.

— Jean, me dit-il de sa voix la plus forte et qui expirait sur une syllabe dans chaque mot, Jean, je vais te confier quelque chose...

Je tendis tout naturellement la main... Il continua de parler, après avoir fait un vif effort sur son coude pour se rapprocher de mon oreille :

— Un secret... continua-t-il.

Je lui serrai la main, ce qui signifiait, merci et je m'éloignai. Je vous ai annoncé pourtant que j'étais curieux ; mais le malade en question m'avait toujours fait peur. D'après sa pancarte, cet homme avait quatre-vingts ans ; il était puisatier de son état. Le bruit courait qu'il avait eu une jeunesse brillante ;

qu'il était tombé, après une faute cruellement expiée, dans la misère noire et bizarre; que deux ou trois fois il était resté enseveli pendant quelques jours.

— Jean! cria-t-il après moi, d'une voix imposante; m'étant retourné, je me trouvai sous la domination d'un regard et d'un geste tout-puissants.

— Écoute, reprit-il : j'ai vécu dessus et dessous, et je vais monter là-haut tout à l'heure. Je veux t'instruire d'un fait capable d'attirer sur toi l'attention des hommes.

— Grâces de cela, mon ami. Il faut être fort pour supporter ce que vous dites. Au moment de la visite, vous choisirez quelque étudiant jeune, plein de bonne volonté et d'avenir.

— Je te tiens (et il enfonçait jusqu'à mes muscles grêlés ses longs doigts dans le molleton de mon uniforme); je ne t'ai pas choisi; je te trouve au moment où la mort me dit de parler : écoute donc.

— Je fis un vain effort pour me dégager des étreintes sèches de cet homme; je me sentais comme enlacé de fils de fer.

Il reprit :

Trois fois, je suis resté enseveli trois jours sous des masses énormes; pendant ce temps, la terre m'a véritablement parlé; car tout a une voix pour qui sait entendre. Je connais le secret de ses entrailles,

je te le donne et rien ne pourra t'empêcher de le faire connaître. Une force semblable à celle qui agit en moi en ce moment te fera restituer au public ce que je vais dire à ton oreille. Jean, les hommes se trompent en confiant leurs morts à la terre, avec ces paroles : Reposez en paix... — car la terre est un tourment.

— Bien, bien, interrompis-je, un peu effrayé : soyez tranquille, j'en ferai part à mes amis et connaissances.

Mais il me tenait toujours.

— La terre est un tourment, une oppression. Elle a l'air inerte, bon même ; elle paraît vous recevoir, mais en réalité, elle vous désire, elle vous attend. Si vous saviez avec quelle lâche perfidie, elle s'éboule quand elle vous voit pris : l'araignée n'est pas plus ardente à s'élancer sur sa proie. Quand on essaye d'arracher un homme à la terre qui le recouvre, elle devient mille fois plus ingénieuse que la chatte, maîtresse d'une souris, pour le garder. En un mot, la terre aime le corps humain, comme l'incube aime sa victime, comme la sangsue aime la partie enflammée.

— Assez, m'écriai-je, je ne comprends pas et je ne veux pas en entendre davantage.

— Écoute : l'heure est solennelle; je parle comme

je n'ai jamais parlé, et tu dois comprendre comme je parle. La terre, Jean, la terre se venge de nous supporter, de nous substanter, de fournir à tous nos besoins, et sa vengeance est aussi lente, aussi lourde que cruelle; avertis tes semblables, afin qu'ils se défient de la terre, et qu'ils cessent de l'appeler: *le champ du repos.*

Et cet homme retomba accablé sur son lit; mais ses doigts demeurèrent enfoncés dans mes muscles; il me tenait, et malgré mes efforts en sens contraire, je tenais à lui.

De ce qu'il m'avait dit, je n'avais pas l'intelligence bien nette, et chose assez étonnante, je me souvenais d'autant plus que je comprenais d'autant moins.

Bientôt le malade se réveilla, et il reprit:

—L'état naturel de l'homme, après son dernier soupir, c'est celui de poussière. La religion elle-même le proclame:.... *in pulverem reverteris*, le jour des Cendres. Alors l'esprit ne doit plus rien à la matière, alors il en est complétement libre, mais seulement alors. Pensez-y bien, car l'esprit aime sa chair, la chair dans laquelle il doit ressusciter un jour: s'il a voulu la dompter pendant la vie, il souffre, après la mort, de toutes les humiliations inutiles qu'on lui fait subir. Les *âmes sont en peine*, les *esprits errent agités.* La

société du dessus, malgré son luxe hors de terre, reste dans un vague tourment.

— Allons, essayai-je de répondre au malade en m'éloignant de lui, vous demandez que l'on vous brûle après votre mort.

— Le bois manque, n'est-ce pas? et les procédés sont trop coûteux. La terre compte bien là-dessus, et elle s'en est franchement ouverte à moi. Ta réponse, Jean, est effroyable parce qu'elle indique bien le parti pris de l'humanité à cet égard, et qu'elle présage de longs malheurs. Tu n'en raconteras pas moins ce que tu viens d'entendre de ma bouche ; tu braveras l'opinion parce que tu portes une vérité ; ton ignorance ne donnera que plus de force à ton témoignage. Crois-le bien, ce n'est pas pour colporter des tisanes et des cataplasmes que la destinée t'a mis ici, mais pour recevoir ma confidence, et afin que ton humble mais terrible position même donne un caractère de plus à la nouvelle, car tu es comme tout couvert et imprégné de derniers soupirs.

— Je ne veux pas vous tromper : je ne dirai rien.

— Tu parleras, car je te rafraîchirai la mémoire, en rêve, de temps en temps. Tiens, aujourd'hui même, on dira devant toi, à propos d'un mort : « que la terre lui soit légère, » et tu éclateras de rire malgré toi. Les murmures s'élèveront, il s'agira de te faire

un mauvais parti, mais inspiré par moi, tu leur répondras :

« Amis, la terre est lourde ; en lui abandonnant nos corps comme une proie, vous la rendez grasse et non légère. Si vos moyens ne vous permettent pas, à vous, civilisés du dix-neuvième siècle, qui pouvez tout, d'accomplir cette promesse de notre religion : « tu retourneras en poussière ; » ne prenez pas du moins la première terre venue pour enterrer vos morts. Sur le penchant de quelque montagne, de l'autre côté des villes, préparez un sol véritablement léger, pur de larves, et dans lequel une substance quelconque remplace l'action du ver hideux. L'homme est l'image de Dieu, après tout. Vous n'oseriez pas laisser manger le portrait de votre père par des rats ; par qui laissez-vous manger son corps ?

» Au bas du nouveau cimetière, un lac recevant les eaux de la montagne ; un lac sacré où le soleil seul boira avec les racines des arbres et des plantes. »

Et quand tu auras répondu ainsi, ceux qui murmuraient, murmureront encore, mais pour dire : « c'est un fou ! »

Sois fier, alors ; quand le monde accepte déjà une idée comme une folie, tout va bien.

XXXV

INSTINCT

I. — L'instinct ne trompe jamais, parce qu'il n'est pas libre. C'est une infaillibité sans mérite, car l'erreur constitue la plaie terrible, mais glorieuse, de la liberté.

L'instinct réside *dans la conformité secrète de nos organes avec les objets.*

On a tort de dire : tel homme a de mauvais instincts. L'instinct est toujours bon et sûr, il est infaillible encore une fois.

Mais un homme peut avoir des goûts dépravés et des passions dangereuses.

Le premier instinct, c'est celui de la vie.

XXXVI

JALOUSIE

J. — Le mari et la femme causaient, la seconde en travaillant, le premier en ne faisant rien qu'égrener la passementerie du velours bleu qui recouvrait la cheminée.

— Julie, disait-il, notre tranquillité ne fait envie à personne ; nous avons, nous, le bon esprit d'en jouir comme du bonheur, cherché si loin à tant de frais par les autres. Si je regrettais quelque chose... oh ! par impossible, nous ne sommes pas parfaits... ce serait de ne vous avoir jamais trouvée jalouse un seul

instant... J'ai donc été bien vertueux, bien irréprochable à vos yeux... toujours..?

— Ne parlons pas de cela, mon ami.

— Pourquoi?

— Parce que les hommes ont leur vanité, et n'aiment pas à reconnaître qu'ils n'ont pas tout vu.

— Mais parlons, au contraire; c'est très-aimable à toi de m'intriguer après quatre ans de ménage, uni comme la surface de notre petit lac. Je n'ai pas tout vu?

« — Je n'ai jamais entendu un homme exprimer une idée vraie sur la jalousie : tous la confondent avec le soupçon. »

« La jalousie, la voici, puisque vous voulez tout savoir : — Un jour mon mari, dont vous avez entendu parler comme d'un galant homme (le mari s'inclina), se promenait avec ma belle-sœur, au Jardin. Il n'y a rien que de fort innocent, n'est-ce pas? Mais la matinée était superbe, et la faute commence là. *Il* lui cueillit une fleur, la plus belle. *Elle* ne se cacha pas de la porter à sa ceinture, et de monter dans sa chambre à coucher, le soir, toujours parée. Rien ne s'était passé mystérieusement, parce que les premiers sentiments ont toujours l'audace de leur innocence. Quelques jours plus tard, à une fête que je donnais avec une certaine tristesse, mon mari et ma belle-

sœur dansaient ensemble. Elle lui parla, ses yeux fixés sur moi. Je n'entendis rien, et cependant le mouvement, la forme des lèvres traça devant mes yeux le mot amour. Lorsque leurs mains se touchaient, selon la règle de la contredanse, je ne voyais rien et je sentais mon cœur broyé dans leur étreinte. »

« Quand le bal fut fini, j'essayai de dire à mon mari que j'étais souffrante. POURQUOI? répondit-il sans m'embrasser. »

« Dès ce moment, la jalousie, ce sentiment délicat et fier, cessa. Je me défendis toujours du soupçon. Je fus peut-être malheureuse! Mais vous aviez raison de le dire il n'y a qu'un instant : nous sommes tranquilles... »

—Le mari après avoir écouté ce paragraphe d'histoire déjà ancienne, avec beaucoup d'indifférence, se sentit blessé à la fin de cette réflexion : *Nous sommes tranquilles.*

Toute faute aperçue, rappelée et censément pardonnée par une femme, n'est qu'une pierre d'attente, pensa-t-il.

Et il sortit de mauvaise humeur.

— Allons, murmura Julie, la parole est d'argent, le silence est d'or. J'ai soufflé d'un mot sur notre calme intérieur et j'ai créé l'agitation. Mon mari

voudra me pardonner quelque chose à son tour : il sera jaloux, sinon avare ; je me suis perdue.

J. — La jalousie qui s'appuie sur un fait n'est plus de la jalousie, c'est du malheur.

J. — Au point de vue des gens qui regardent les choses en amateurs, en critiques, on peut dire : La jalousie ne commence jamais trop tôt, mais la défiance arrive toujours trop tard.

J. — Eh bien ! le plus sage dans tout cela ?... Le plus sage n'existe pas.

XXXVII

KALÉIDOSCOPE

K. — Cela se faisait avec un rouleau de carton, des verres dépolis, des brins de paille, des feuilles sèches, des grains, des graines, avec rien. — On tournait et l'on obtenait, en regardant par un petit trou, des dessins sublimes d'originalité et de variété.

Et la misère, la jeunesse faisaient jadis comme le Kaléidoscope, elles vous montraient l'une supportant l'autre, les bonheurs les plus simples et les plus fantastiques.

Le positivisme a eu raison de tout cela : au kaléidoscope a succédé le stéréoscope : celui-ci exige que vous posiez d'abord dans toute la sincérité de votre nature, et vous fait voir ensuite ce que vous lui avez découvert au préalable.

De rien quelque chose, voilà l'imagination, la jeunesse et le passé.

De quelqu'un quelque chose, voilà le réalisme, la maturité, le présent.

XXXVIII

LE LENDEMAIN

I. — En tout, c'est quelque chose de bien décisif qu'un lendemain. Le sentiment du lendemain s'élève et croît souvent sur les débris des opinions de la veille comme les saules et les cyprès sur les tombes.

Le lendemain, c'est le réveil, c'est le deuil, c'est la vérité toujours triste, c'est la réalité toujours décevante.

Il n'y a qu'un beau lendemain, et il n'est pas sur la terre; c'est le lendemain de la mort : le corps est refroidi, l'âme est aux cieux.

—

L. — La première question du lendemain, en amour, est celle-ci : Que pensez-vous de moi?

C'est à l'heure où l'homme se trouve incapable de penser, que la question se pose mollement des lèvres sur les lèvres. — Au fond, cela revient à dire : Comment me trouves-tu? Suis-je assez belle pour expliquer notre amour? Aussi, pas un homme n'entreprend de répondre à ces choses-là par des paroles... ou c'est un sot ; et je sais bien ce que la femme pense de lui à l'instant même.

L. — En amour, les premières ne sont jamais les dernières ; — le dernier, si l'on veut vous croire, ô nos amies, — est toujours le premier au contraire. Vous le dites, du moins, et l'on est heureux de le supposer.

Et puis, le fond de la crédulité humaine est réellement inépuisable.

XXXIX

LARMES

L. — Marie, Louise et Léon s'amusaient à *se disputer*, comme cela arrive quelquefois aux enfants les mieux élevés.

— Toi, disait Léon à Marie, tu pleures toujours.

— Et moi? demanda Louise.

— Toi, tu ris jusqu'à temps que tu pleures.

— Oui, répliquait Louise, mais en attendant, mes larmes sont les plus bonnes, j'en suis sûre.

— Comme si ça se voyait, murmurait Marie avec un léger mouvement de tête et d'épaules, suivi d'une pirouette de mécontentement sur elle-même.

— Eh bien, je le verrais si je voulais, affirmait crânement Léon; car j'étudierai la chimie au collége, et la chimie fait voir ces choses-là.

Marie et Louise furent heureuses de se moquer ensemble de Léon.

— Eh bien, reprit-il, la première fois que vous pleurerez toutes les deux, donnez-moi une larme dans ces petites coquilles qui sont là dans ma boîte à couleurs... et vous verrez.

— Moi, je ne pleurerai pas de sitôt.

— Ni moi non plus.

— Ah ! bien, oui, pas de sitôt !

Et les choses s'animèrent bientôt à ce point sur cette question-là, que Louise et Marie pleuraient, celle-ci de dépit, celle-là de malice, au bout d'un quart d'heure.

Léon, — qui annonçait un grand caractère, — le fit comme il l'avait dit : il se fit verser une larme par chacune de ses sœurs, dans une de ces petites coquilles roses, que les enfants ramassent avec tant de soin au bord de la mer.

— Après? demanda Louise.

— Après? répondit Léon; je vais mettre les coquilles sur la fenêtre; celle qui sera sèche la première...

— Eh bien? firent ensemble les deux sœurs.

— Eh bien?

— Oui.

Léon n'était pas sûr du tout de ce qu'il allait ajouter :

— Celle qui sera sèche la première... sera la plus bonne.

— D'abord, c'est la meilleure qu'il faut dire, objecta Marie.

— Pas de tricherie surtout, n'est-ce pas, Léon? n'est-ce pas, Louise?

— Oh non!

Les coquilles ayant été déposées sur l'appui de la fenêtre, tous les trois quittèrent l'appartement et descendirent au jardin.

Marie remonta la première :

— Mère, dit-elle en s'adressant à une femme encore jeune et toujours charmante, mère, tu ne sais pas? Léon prétend que je pleure toujours et que mes larmes ne sont pas bonnes; il en a mis une sur la fenêtre, pour voir avec la chimie...

— Tu as donc pleuré, ma fille?

— Exprès, maman.

— Alors, tes larmes ne peuvent pas être bonnes; il n'y a que les vraies qui comptent devant le bon Dieu.

Louise arriva à son tour :

— Sais-tu, mère, Léon m'a fait pleurer; il veut voir avec la chimie, qu'il apprendra au collége, si mes larmes sont bonnes. Est-ce que ça peut se voir, ça, mère?

— Pourquoi pleurais-tu, d'abord?

— Marie était si fâchée contre Léon que j'en ai ri à pleurer.

— Mon enfant, ce n'étaient pas de bonnes larmes. Ris, puisque tu as l'humeur heureuse; mais ne t'amuse pas des autres, si ridicules qu'ils puissent être.

Léon entra :

— Maman, j'ai fait une expérience et tu vas voir si j'aurai un jour des prix et des accessits en chimie.

Et Léon conta l'affaire.

— Viens, maman, viens voir l'épreuve et tu verras.

La mère et les trois enfants se dirigèrent vers la fenêtre...

Hélas ! le vent avait soufflé sur les frêles coquillages et tout avait péri, corps et biens : plus de coquilles, plus de larmes.

— Tu vas voir, tu vas voir, s'écrièrent à la fois Louise et Marie triomphantes : le beau savant, ma foi.

— Oui, mais je ne pleure pas, moi, toujours, répondit Léon très-fièrement.

— Eh bien, mes enfants, voilà la morale de votre petite aventure toute trouvée : il ne faut pleurer ni toujours, ni pour rien, ni pour une adversité qui ne touche qu'à nos prétentions. — Vous n'aviez pas été

gentils ce matin : vous en êtes punis tous les trois, par une petite leçon bien douce. Aimez-vous, car la vie vous en donnera de plus sévères, si vous ne vous aimez pas jusqu'à voir seulement vos propres défauts en regardant vos amis ; mais c'est assez pour si peu de chose : embrassez-vous, et riez ensemble de vos larmes renversées.

— Mais j'apprendrai tout de même la chimie?

— Tout de même, mon fils; mais tu as vu qu'elle ne montrait pas tout.

— Louise et Marie, na!

Et les petites filles eurent le dernier mot.

XL

LOISIR

L. — Avoir du loisir, c'est mettre la voile au vent. Le vent souffle, la vie glisse et vous arrivez à travers les événements que le sort a préparés pour

vous au port qui vous a été assigné par la Providence.

Manquer de loisir, c'est partir à marée basse, se baigner au reflux.

Manquer de loisir, c'est manquer d'à-propos.

C'est enfin manquer l'occasion.

XLI

MAITRE

M. — *On ne peut rien pour le bonheur des individus, sans la soumission des individus.* D'où il suit, qu'il faut un maître. Voilà du moins, ce qu'on entend répéter de ci, de là, partout.

L'écho répond : va pour un maître ! et l'on va.

La quantité de larmes que contient l'œil d'un roi, n'est rien à côté de la masse de bonne volonté qui gît dans les dispositions d'un peuple.

Le premier qui fut roi, savait cela. — Le génie politique dépend du plus ou moins d'art que

l'on met à dramatiser ces dispositions-là, car tout peuple aime à jouer un rôle.

Quand la toile baisse, il s'ennuie, à moins de manger des oranges.

II. — Les rapports du maître à l'ouvrier ressemblent beaucoup aux relations de propriétaires à locataires : — Les uns se plaignent des autres, et, des deux côtés, les griefs semblent être si légitimes, que personne n'ayant tort, tout le monde a raison, — je me reprends — que tout le monde ayant raison, personne n'a tort.

Une des plaintes les plus sagement formulées que j'aie entendu formuler par un maître, est celle-ci : « *Lorsque nous mettons la main à la pâte*, lorsque nous posons habit bas, lorsque nous travaillons enfin, les ouvriers nous accusent de serrer leur salaire dans notre poche et de manger leur pain.

» Quand, au contraire, nous nous bornons à voir la clientèle, à faire ce qu'on appelle le dehors, les ouvriers s'écrient : « Le maître flâne, il fait les beaux bras, tandis que nous crevons à la peine. Il nous

exploite, et après s'être amusé à Paris, il ira se retirer à la campagne, *avec nos rentes.* »

XLII

MALADIE

M. — Un des plus grands médecins de l'Allemagne a défini la maladie : « Une réaction accidentelle de l'organisme contre une cause morbide. »

Si la maladie est une réaction, il semble naturel d'aider la maladie contre la cause morbide, et l'homéopathie aurait raison.

Le commencement de la maladie marquerait donc le passage du mal latent au mal déclaré.

A ce compte-là, l'homme en maladie ouverte serait plus sûr de son fait que l'homme qui court à ses affaires. Il me souvient qu'étant jeune, j'ai soutenu cette thèse: « *L'état le plus désirable est celui*

d'une demi-santé. » Je ne croyais toucher de si près avec la philosophie allemande, à une vérité de premier ordre. En effet, la pleine santé peut être un leurre, une sorte de bain qui chauffe, pour nous servir de l'expression vulgaire, tandis que la demi-santé est comme un avertissement sans frais, de prendre garde à nous et de pousser tout doucement à la réaction de l'organisme.

A ce point de vue encore, la maladie ne serait que le redoublement accidentel, fiévreux, de ce mouvement qui emporte à toute minute de notre existence un peu de nous, en dehors de nous, et prépare le renouvellement successif, mais intégral, de l'être matériel et humain. La maladie est une accélération de la vie par la souffrance, en vue d'un plus prompt débarras et d'une appropriation nouvelle.

J'ai lu quelque part :

Toute maladie est le combat de la nature contre une cause morbifique; elle est le résultat de deux actions distinctes, savoir : d'une ACTION morbide, produite par une cause morbifique et constituant une affection; d'une action médicatrice organisée par la force vitale médicatrice et formant une RÉACTION.

Je l'avoue, j'accordais volontiers le mot de réaction appliqué à l'organisme contre la cause morbide; mais celui de combat emporte des idées de

volonté, de dévouement qu'il m'est plus difficile d'attribuer à *la bonne nature*. En effet, on a vu, on voit la bonne nature s'accommoder de tant d'infirmités, se complaire dans des anomalies si monstrueuses ! On l'a vue, on la voit frapper tant de jeunes et de vigoureux, faucher tant de fleurs, qu'il répugne de lui supposer des intentions si vaillantes à l'endroit de notre conversation.

Un épicurien du nom d'Atticus osa dire son fait à la maladie. « Saisi par la fièvre à l'âge de soixante dix-sept ans, il prit d'abord patience; mais, enfin, il réunit un jour ses amis et s'exprima en ces termes : vous savez quels soins et quelle attention j'ai apporté au rétablissement de ma santé. Je me flatte d'avoir satisfait à mon devoir ; il ne me reste qu'à me satisfaire moi-même. Je n'ai pas voulu vous laisser ignorer ma résolution. *Je suis décidé à ne plus nourrir mon mal.* Tous les aliments que j'ai pris les jours derniers n'ont prolongé ma vie que pour augmenter mes douleurs. Je vous prie donc d'approuver mon dessein etc. Après avoir passé deux jours sans prendre de nourriture, sa fièvre le quitta; mais il n'en persista pas moins dans sa résolution. Il y persévéra encore trois jours et mourut. »

Quel éloge de la diète et quelle condamnation de la philosophie païenne ! L'épicurien mange et ne

veut pas que son parasite, la fièvre, en profite. — Il ne mange plus, la fièvre s'en va, et le philosophe aussi.

XLIII

LA MER

M. — Elle essaie tous les jours d'envahir le globe terrestre et de reprendre ses vieilles possessions de droit divin : c'est le flux. Vaincue dans cet effort gigantesque, elle tente de remonter vers les cieux : c'est le reflux.

Mais une voix lui crie: tu n'iras pas plus haut; tu n'iras pas plus loin, et l'Océan murmure comme un Titan dompté. Il ronge son frein et tout ce qu'il peut du rivage.

On a dit à propos du flux et du reflux: l'océan respire. Ce grand souffle vivifie la nature entière.

La vapeur appliquée à la navigation est comme

une insulte aux caprices de l'océan ; elle lui a fait du tort dans l'imagination des peuples civilisés.

Les bains qui s'installent incessamment et qui pullulent déjà sur les côtes porteront un nouveau préjudice moral à la mer. — Ramenée à l'état de piscine et de voie navigable par tous les vents, elle ne fera plus rêver nos enfants.

Si le progrès industriel continue on parlera de mettre un fond de bois à l'Océan.

Quand l'homme aura fini de ramener toute chose au point de vue de l'utilité, l'ennui envahira le terre; les peuples ressembleront à ces rentiers qui n'ont pas chez eux un seul petit meuble qui ne soit pour l'usage domestique. Ils auront fini et ils seront finis.

CATHERINE

M. — Il faisait beau, la marée était basse et le sable de la grève invitait à marcher. Parti le matin du rocher de Granville, j'allai, j'allai plus d'une heure durant,

et sans autre préoccupation que celle de laisser l'empreinte bien marquée de mes pas sur la grève. Cela était puéril, mais cela m'amusait. Presque tous nos plaisirs sont faits de puérilités.

En gagnant toujours vers Coutances, je vis la plage prendre insensiblement un aspect désolé. Des restes de fondation écorchant le sable, des têtes de pieux perçant la grève, des pierres à bâtir jonchant le sol, tout me disait avec l'éloquence des ruines:

Là fut un village!

Là, en effet, avait existé un village: celui des Salines. Mais la mer étant venue exproprier les habitants, pour cause d'envahissement public, les habitants avaient essayé de s'indemniser eux-mêmes en établissant leurs tentes un peu plus loin.

Imaginez une cinquantaine de masures, ayant peur de leur misère réciproque et n'osant pas se toucher les unes les autres, ayant toutes une flaque d'eau pour bain de pied, en quelque sorte : voilà le bourg.

Quand on aura recommencé Paris deux ou trois fois, on fera bien de songer à reconstruire quelques villages.

Je me présentai aux portes des premières cabanes; elles étaient fermées. Je regardai aux étroites fenêtres, garnies d'un épais verre à bouteilles, je n'aperçus rien à l'intérieur. Je levai les yeux : aucune

ombre de fumée ne trahissait le plus petit coin du feu à demi éveillé.

Lorsque le fermier veuf et sans enfants est aux champs, il y a toujours dans l'étable quelque bruit, quelque mouvement qui rappelle le maître et sa propriété, et ses soins et ses affections. Ici, rien. — L'idée me vint que tout cela était abandonné : il faut être étrangement distrait pour imaginer que les hommes abandonnent jamais deux planches et deux pierres ayant forme de propriété !

Un être se montra enfin, mais sur un toit. Il descendit d'un pas assuré le long du chaume, et sauta lestement dans la rue. C'était un chat maigre et noir, aux yeux ardents. Il s'arrêta un moment pour me regarder, et reprit son itinéraire avec une tranquillité indolente.

Je résolus de le suivre, les toits exceptés. Mais où peut mener un chat noir ? J'étais dans un jour de mélancolie, et la couleur de l'étrange animal ne lui faisait aucun tort dans mon esprit.

Mon guide habitait les faubourgs ; il s'arrêta devant la dernière masure, et se mit en sentinelle sur le seuil de la porte. Lorsqu'il vit que j'avançais et qu'il soupçonna mon intention, il se tourna vers l'intérieur de la cabane, y fit quelques pas et donna sûrement l'alarme. A peine avais-je avancé la tête,

qu'il avait fallu baisser pour entrer dans la salle, que des cris aigus et une agitation excessive s'élevèrent contre mon indiscrétion. C'était un geai maigre et déplumé qui se démenait dans sa cage, comme un concierge scrupuleux auquel on a oublié de parler.

Par une ironie toute machinale, j'ôtai mon chapeau, et ne manifestai que les intentions les plus honnêtes.

Du fond de la salle, une voix douce et bienveillante murmura *que c'est-il, ami?*

La réponse de l'oiseau ne me fut pas favorable.

Alors, derrière le large dossier d'un meuble imitant un fauteuil, je vis apparaître une aimable physionomie.

Vous attendez une jeune fille, une jeune femme...

Eh bien, votre attente sera trompée... ce fut une bonne vieille qui m'apparut. Mais il y a des créatures faites, ce semble, pour l'honneur et pour la dignité de la vieillesse; le grand âge leur sied comme l'autorité ou le commmandement à d'autres; elles ont moins vieilli que vécu, pour ainsi dire, et l'on voit en elles plutôt ce qu'elles ont été autrefois que ce qu'elles sont aujourd'hui; ces créatures privilégiées inspirent toujours un intérêt, une sympathie mélancolique lorsqu'elles ont de la bonté. Ailleurs on rencontre les joies de l'esprit, les contentements du cœur;

on ne trouve jamais que chez elles le contentement et la joie de l'âme.

La pauvre femme se leva, et tenta de faire un pas à ma rencontre.

Je la suppliai de rester assise.

— Laissez-moi profiter de cette grâce du bon Dieu, dit-elle ; vous êtes le bienvenu, monsieur ; il y a eu deux années, à la Saint-Jean dernière, que je n'ai remué pendant le jour.

Celle qui parlait ainsi de son immobilité était tout habillée d'un cotillon à mille raies bleues et noires, d'un casaquin noir-bleu, d'un fichu blanc à bouquets rouges ; elle tenait un long bâton à la main.

— Votre bras pour m'appuyer, mon bon monsieur ; et Catherine (j'appris bientôt que c'était le nom de la digne créature) s'appuyant d'un côté sur moi, de l'autre sur son bâton, s'efforçait d'avancer, et souriait à la moindre réussite. Tout son corps penché en avant, ses mains frémissantes, trahissaient d'ailleurs l'importance et la passion qu'elle y mettait.

Nous passions devant la cage de l'oiseau. Catherine fit une pause, caressa du regard et d'un petit bruit des lèvres son incorruptible gardien, et son ami le geai répondit à sa maîtresse par une turbulence d'enfant jaloux et charmant.

— Ne sois pas inquiet pour ta maîtresse, lui dit la bonne femme.

En s'adressant à moi :

— Pardonnez-lui, il n'a jamais vu de *monsieur*, le pauvre ami.

La présentation était faite ; le geai se calma sensiblement. J'admirai cette association, cette entente, et l'oiseau déplumé se parait à mes yeux d'un mérite plus solide décidément que la beauté.

Parvenu au banc de galets, Catherine dégagea son bras doucement, me saisit la main et me regarda dans les yeux. Je sentis bien ce qu'elle y cherchait : elle voulait, selon l'usage des vieillards, des femmes surtout, interpréter ma physionomie et me prédire quelque bonheur... J'attendis qu'elle parlât... mais elle ne voulut pas mentir sans doute, et je n'obtins d'elle, tout examen fait, qu'un remercîment affectueux.

Elle avait quelque chose d'historique, pour ainsi dire, et de grand, cette femme, posée comme elle l'était en ce moment-là. La mer dans un lointain voisin des cieux, un ciel immense, quelques oiseaux jetés dans l'espace, formaient comme le fond de ce portrait en pied dans un tableau peint tout entier de la main du Créateur.

— N'allez pas penser, mon cher monsieur, reprit

la vieille, que le *cher bonhomme* n'ait pas souci de moi; mais il a déjà si grand'peine à me lever chaque matin, et puis il faut qu'il cultive le petit champ, soigne la vache toute la journée.

Ainsi, je devais savoir que le cher bonhomme existait, qu'il était son mari; elle partait de là comme de l'existence de Dieu : la sainte affection part de si haut!

Je répondis :

— Vous avez des voisins, des amis?

— Non.

— Vous êtes donc seule, et vos voisins sont morts?

— Morts pour moi, vous l'avez dit.

Alors je pensai que j'avais affaire à une pauvre folle, et je regardai cette femme autrement...

— Vous vous trompez, me dit-elle; je vois que vous me jugez mal parce que j'ai mal parlé de nos voisins. Ils sont à notre égard comme morts, puisqu'ils nous refusent tout ce qui est la vie des chrétiens entre eux : l'indulgence, le pardon, la charité.

— Bonne et digne femme! Ils ne craignent donc ni la justice ni la colère de Dieu, ceux qui se conduisent ainsi envers vous?

— Ils obéissent à la tradition du pays; ils sont fidèles à la recommandation de leur père. La tradition, je dirai même la religion du pays, est que tout habi-

tant du bourg épouse une fille du bourg. Quiconque se marie au dehors blesse ses parents, ses amis, ses voisins, et sa femme est maudite parmi eux à tout jamais.

— Vous le saviez?

— Je le savais, *et je l'ai voulu.*

Je l'ai voulu!

Toute la jeunesse de cette femme de soixante-quinze ans se trouvait dans ces derniers mots: Je l'ai voulu! — Doux et triste rappel d'une désobéissance d'un jour; incrédulité de son propre cœur envers les conseils de l'esprit des autres. Je l'ai voulu! douloureuse volupté d'une indépendance qui se souvient d'elle-même et qui est forte de tout ce qu'elle a coûté. Je l'ai voulu! mots de la puissance qui n'est plus, et que toutes les infortunes n'ont pas même la consolation de prononcer.

— Vous êtes bonne et indulgente, lui dis-je.

Elle m'interrompit en riant, comme une femme à laquelle on a dressé un compliment exagéré, et fut tout à fait aimable en répondant :

— Je suis bonne, à vous entendre, et je gronde le brave homme presque tous les jours; indulgente!... et lorsqu'il fait un beau soleil que je ne puis voir comme autrefois, je pense à maudir tout le monde. Je n'en fais rien, mais il s'en faut de si peu! Ah!

mon cher monsieur, il est bien difficile de valoir mieux que les autres. J'ai ma croix, ils ont leurs peines; chacun a les siennes en ce monde; heureusement on n'est pas pour y toujours rester.

Elle ajouta : Mais vous avez eu de la complaisance et de la charité envers moi, et je ne voudrais pas vous faire de la peine. On ne vient pas dans le bourg sans raison; que voulez-vous donc savoir?

— Réussirai-je à vous l'exprimer avec la simplicité et le respect convenables? Je suis venu dans ce bourg sans me douter que j'y venais. Ce n'est pas par hasard, sans doute, puisque j'ai pu vous rendre un léger service, et qu'en échange vous ne refuserez pas de m'apprendre comment tout ce que je vois, tout ce que j'entends est possible.

Enfin, comment êtes-vous venue parmi ces hommes qui vous méconnaissent? comment y êtes-vous demeurée cinquante ans? Tenez, voici l'impression que vous avez à détruire si vous le jugez nécessaire : je vois en vous comme un saint missionnaire oublié chez les sauvages.

— Monsieur, monsieur, répondit-elle, vous dites de bien grandes choses que je ne mérite pas, et vous iriez peut-être les répéter ailleurs, au loin. Il ne le faut pas, je dois l'empêcher autant qu'il est en moi.

La vérité ne sera pas longue ; je vous la dois ; puisque je vous ai induit en erreur, écoutez-la.

Je suis native de Vire, assez près d'ici. Ma famille y tenait un menu commerce qui prospérait, lorsque la mort nous visita et choisit ma mère. J'avais quinze ans ; c'était bien de la jeunesse. Mon père vendait sans savoir au juste combien l'on gagne. Bref, de plus habiles nous enlevèrent la chance ; nous avions de la peine à vivre.

Mes anciennes compagnes me délaissaient une à une ; plusieurs m'humiliaient même le dimanche, et je pleurais. Mon père me dit alors : « Pleurer, maigrir, ma fille, c'est travailler pour ceux qui nous jalousent. Catherine, tu as tort. Celles qui t'abandonnent maintenant attendaient de longue main l'occasion de te tourner le dos. L'occasion leur en est venue, mais tu n'en es pas moins restée la plus belle fille du pays. »

Une jeune fille entend cela, vous comprenez bien. Comme je pleurais encore quelquefois, mon père, ayant remarqué que son moyen de me consoler n'était pas mauvais, y revenait aussi. Il m'aimait tant depuis ses chagrins !

Je vous parle du temps jadis, mon cher monsieur ; aussi cette idée que mes compagnes étaient jalouses et n'avaient pas tort de l'être, entra dans ma tête, et

y causa, je vous assure, de grands dommages. Je devins fière... mais oui... Eh bien! voyez; de jeunes garcons, que notre honnêteté n'aurait pas fait venir, accoururent dès qu'il fut bien dit que nous étions difficiles.

Je refusai le premier, je refusai le second. J'avais le temps, et le cœur ne me disait rien; j'en refusai encore deux ou trois. Les autres filles, qui ne riaient pas d'abord, je les vis rire: elles me répétaient que je ne me marierais plus, que les garçons leur avaient fait des confidences...

Mais tout cela est peu de chose, mon cher monsieur, et, en vérité, j'en rougis...

Pourtant, un dimanche, mon père avait voulu me conduire à une petite église située à deux lieues de la ville, et très-renommée dans le pays. L'église, qui a trois nefs pourtant, était ce jour-là remplie de monde; on se pressait du côté de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Délivrance. — Qu'y a-t-il donc? demanda mon père à un voisin. — Rien... D'où êtes-vous, si vous ne savez pas que Jean-Marie accomplit aujourd'hui le vœu qu'il a fait à la bonne Vierge? Le voisin, qui aperçut ma curiosité, montra de la complaisance, et ajouta: — Il y a trois semaines, le beau chasse-marée *le Saint-Nicolas* a fait naufrage la côte. Tout espoir de sauver le navire et l'équi-

page était perdu. Jean-Marie pensa qu'il y avait encore un recours, puisque la bonne Vierge existait. Il s'adressa à elle, et promit de faire, pieds nus, le voyage qu'il achève en ce moment. Le bâtiment sombra corps et biens. Pendant quelques minutes nous ne vîmes plus rien. Puis, tout d'un coup, au sommet d'un flot, qu'est-ce? Jean-Marie! La mer le porte, et il est bercé comme par la bonne Vierge elle-même et déposé sur la grève, — mourant, mais pas mort. Au total, il n'avait perdu que ses forces, à cause de son dévouement pendant le danger.

Il y a plus de cinquante ans de cela, mon cher monsieur. Je vois encore Jean-Marie... Son air attendri et reconnaissant envers celle qui l'avait sauvé; c'était bien l'homme brave qui ne croit pas que la force est tout, et j'aurais répondu de sa douceur.

Lorsque mon père me proposa de quitter l'église, parce que, disait-il, nous avions assez vu, je lui demandai une minute pour faire une prière à la bonne Vierge. — Que veux-tu lui demander?... Le fait est que je n'en savais rien, et que je me sentis bien rouge, et je n'osais prier.

Jean-Marie passa devant nous; il me regarda, que Dieu me pardonne ce souvenir de son église, je fis des vœux dans mon cœur pour celui qui mettait tant de zèle et de piété à accomplir les siens.

Le lendemain j'évitai de parler de la veille, mais la conversation étant revenue, de mon fait peut-être, sur les garçons que j'avais refusés, je déclarai que j'avais eu des torts, sans doute, et que je ne refuserais plus un marin.

— Un marin, reprit mon père; c'est bon, ma fille, et à bon entendeur salut : c'est Jean-Marie que tu espères?

— Est-ce que j'ai parlé de Jean-Marie?

— Oh! que nenni! tu n'as pas été plus franche que les autres; mais sois tranquille, ce n'est pas pour rien que l'on vient au monde avant ses enfants; j'ai compris tout, et je ne te ferai qu'une seule observation : Jean-Marie ne peut épouser qu'une femme née native du bourg de Salines.

— Un homme de son mérite et de son courage peut ce qu'il veut, de même qu'il tient ce qu'il promet.

— Allons, ma fille, que la volonté de Dieu soit faites... Mais... tu te souviendras plus d'une fois de mes paroles.

— Est-ce qu'on pleure en mariage? me dit une voix à l'oreille et au cœur.

Mon père s'aperçut bien que je causais avec moi-même et que je parlais contre lui.

— Allons, reprit-il, allons, à la grâce de Dieu!

Nous avons beau opposer notre vieille expérience à ses desseins sur nos enfants, il décide. Je le prierai toujours, mais je ne te dirai plus un mot.

J'embrassai mon pauvre père. Je le trouvais si raisonnable...

Et deux mois après, j'étais la femme de Jean-Marie...

Apercevez-vous? Voit-on toujours d'ici une masse de sable qui, par une longue traînée, va se rattacher au rivage?... Eh bien! c'était là.

Et la bonne vieille ne dit plus rien.

C'était là! Qui n'a pas prononcé ces mots avec tristesse, une fois au moins dans sa vie? Malgré la frivolité de nos goûts, la légèreté de nos passions elles-mêmes, notre existence, la partie la plus immatérielle de notre être, s'attache, se fixe toujours à quelque point du monde... les jours, les années passent et semblent nous en éloigner toujours plus. Mais le lien, pour s'étendre, n'a pas perdu son attache; notre pensée revenant sur elle même, le suit, remonte le temps, l'espace, et ne s'arrête que lorsqu'elle peut dire : C'était là!

Après la vie la plus glorieuse, après l'existence la plus infortunée, l'homme qui voudrait dire tout son secret n'aurait qu'à montrer un sentier, un arbre, une fenêtre. Gloire! fortune! malheur! amour! vous

pouvez toujours tenir et vous résumer dans ces deux mots : C'était là !

Catherine reprit, après quelques minutes de silence :

— Cette masse de sable a remplacé l'ancien bourg des Salines. Notre auberge était à la pointe, tout à fait sur le bord de la mer. Le roi n'eut pas besoin de Jean-Marie pendant la première année de notre mariage. Vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué, monsieur, il y a, pour tout ce qui commence, des bonheurs qui ne se renouvellent plus. Notre auberge allait d'elle-même, le monde y venait tout seul. Jean-Marie parlait de fortune ; je n'exprimais rien, j'espérais tout ce que la terre peut donner.

Pendant ce temps-là, chacun faisait naturellement son œuvre, la vague et la méchanceté ; nos voisins disaient du mal de notre petite prospérité. Pas un seul parmi eux ne passait le seuil de notre porte ; à leurs yeux, dans leur esprit, j'étais maudite... et je ne songeais pas à m'en apercevoir. Le bonheur rend si aveugle ! Je n'avais d'ailleurs nul besoin de leurs services ; l'activité de Jean-Marie ne me permettant pas de savoir que, pour avoir de l'eau fraîche, il fallait aller la quérir à une lieue ; les choses dont je manquais le moins, dans les menus détails de notre existence et de notre commerce, étaient celles que le pays nous refusait absolument : je ne m'en doutais

guère; mon ignorance... je dirais aujourd'hui mon égoïsme, faisait la joie de Jean-Marie.

Une nuit de grande marée, la mer entra jusque dans notre maison : il fallait que le danger fût grand, car Jean-Marie était là et je criais au secours !

— C'est inutile, me répondit le cher homme, prie et n'appelle pas; Dieu est encore notre ami le plus près.

— Le plus près ! Je comprenais enfin tout ce que mon père m'avait prédit jadis. Sa parole s'accomplissait, mais c'est le cher homme qui avait parlé, cette fois-là, et je commençais à croire.

J'avais été sous le charme en écoutant la chère femme; il m'avait semblé entendre un cantique auquel l'heure du jour et l'Océan mêlaient leur poésie, et je n'aurais pas voulu cesser d'entendre..

— Parlez encore, lui dis-je.

— Parlez encore... répondit-elle; eh ! bon Dieu, est-ce que les paroles ne sont pas comptées ? est-ce que toute parole inutile n'est pas une sottise et souvent pis ?

Catherine ne se souvenait plus, bien sûr, d'avoir adressé devant moi la parole à son oiseau. — J'insistai, elle continua :

Le danger passa; nous en fûmes quittes, cette fois encore, pour une demi-vergée de terre. Le cher

homme n'en continua pas moins d'avoir bonne espérance, et parce que les étrangers venaient de préférence à la maison, comme à l'endroit le plus menacé de la plage, Jean-Marie parlait toujours de fortune. Je crois bien que la Providence n'aime point ce mot-là dans la bouche des braves gens, car elle ne bénit pas son espoir. La mer venait chaque jour caresser notre petit avoir, le détachait de nous, et l'emportait le lendemain. Nous avions tant de courage tous les deux, notre affection nous dérobait tant de choses ; nous ne pouvions pas voir qu'à la fin d'une bonne journée, nous n'avions pas seulement gagné de quoi faire de nouvelles avances à la marée prochaine, qui ne manquait jamais de gagner sur nous.

Ah ! monsieur, je n'ai rien à apprendre à personne ; mais, croyez-le bien, une fois que le bonheur s'en va, il emmène tout. Jean-Marie reçut l'ordre de se rendre à Brest dans la quinzaine, pour de là prendre la mer sur un bâtiment de l'État.

Il partit en brave marin, en digne homme qui n'a qu'un même cœur pour le devoir et pour ce qu'il aime. Sa résignation me fit savoir comment je devais me conduire.

Après le départ de Jean-Marie, les étrangers affluèrent plus que jamais. Plus que jamais aussi ils m'appelèrent la belle Catherine... tant, tant et tant,

que je ne dus pas les écouter; — ne pas les écouter, c'était les congédier... Ils ne revinrent plus.

Je ne vous raconterai pas mes chagrins un à un; seulement, je vous ferai une confidence, parce que je vous crois bon et que je me sens tout encouragée à vous parler comme je ne l'ai jamais fait à personne.

Chaque soir, je descendais sur la plage, je trempais mes doigts dans la vague comme dans une eau bénite, parce qu'elle avait porté le navire de Jean-Marie, et je faisais le signe de la croix. C'était de la superstition, c'était une faute. Allez, quand une âme simple et honnête en vient là, il faut bien qu'elle soit perdue de douleur. Heureusement, personne ne me suivait, personne ne cherchait à me voir.

Pour les habitants, je n'existais pas.

On dit que le monde est plein d'ingratitude pour les êtres les plus utiles, de méchanceté pour les hommes les plus généreux, cela peut être ; mais pensez-vous qu'il y ait quelque chose de comparable à la position d'une créature humaine près de laquelle les créatures tournent, passent sans s'arrêter, sans se rapprocher un seul jour de la vie, une seule fois... Tenez, monsieur, je vais vous dire cela comme je l'éprouve ici, au bord de cet Océan qui inspire tout. C'est, pour une pauvre femme, une grande découverte que celle du besoin que nous avons les uns des

autres; quand elle le sait... oh! alors, l'expérience a commencé, la vraie jeunesse est finie.

Petit à petit, la misère vint, je la reçus en femme pour laquelle le malheur arrive de plus haut. Je vous l'avouerai, la misère ne m'ôtait pas un chagrin; oui, autrefois, lorsqu'à la fin du jour, je ne pouvais ajouter à mon examen de conscience ces mots si rassurants et si doux: Mon Dieu! j'ai donné, autrefois, j'étais honteuse et humiliée de ce que les malheureux eux-mêmes refusaient d'avoir pitié de moi, en implorant ma charité aussi bien que celle des autres; la misère venue, je pouvais me dire: les pauvres n'ont rien à vouloir des pauvres.

Quatre années s'étaient passées ainsi, ma force était près de finir, et j'avais peur... — Mon mari me fut rendu. Je ne lui appris rien de ce que j'avais enduré, mais vous pensez bien qu'il le devina.

— Femme, dit-il, tu as fait plus de chemin que moi pendant mon absence, car je t'ai quittée heureuse, et tu sais maintenant ce que c'est que souffrir.

Vous vous demandez, sans doute, pourquoi Jean-Marie, le cher homme, ne me proposa pas d'aller nous établir ailleurs; bien loin du bourg de Salines... puisqu'il m'aimait, puisqu'il était bon?... Voyez-vous, monsieur, on se fait mille questions à propos des autres. A l'égard de soi-même, c'est différent.

J'avais compris, dès le premier jour, qu'en épousant une femme qui n'était pas du bourg des Salines, Jean-Marie avait fait son sacrifice et borné son héritage sur la terre, mais qu'il n'avait plus rien à abandonner après ça. Si je lui avais paru trop malheureuse, il n'aurait pu faire qu'une chose, se repentir... mais la faute, c'était le mariage. Vous le voyez bien, j'avais bien des ménagements à garder. Et puis, j'aimais mon mari pour lui, et non pour moi.

Je ne fis plus grande attention à ce qui m'était personnel. La mer avançait toujours ; le bourg tout entier recula ; j'espérais parfois que je finirais enfin par être du pays, le pays changeait si souvent de place. Mais non... La mort changea les habitants, et j'espérais qu'enfin je serais du pays pour les enfants que j'avais vus naître. Mais non... et j'ai soixante-quinze ans aujourd'hui ! Comprenez-vous la patience de ceux qui m'en veulent toujours?

Ils n'ont plus longtemps à attendre.

La pauvre vieille fut interrompue par son chat qui venait de lui sauter sur l'épaule et qui la caressait par les ondulations de son corps, tandis qu'il me menaçait de son regard fixe et fauve.

— Tu es inquiet ou jaloux, ami ? je vais rentrer.

Catherine ne parlait plus, et je l'entendais encore.

Jamais je ne m'étais rendu compte jusque-là de tout ce qu'il faut de simplicité pour causer une heure, mais une heure dignement en face de cette solitude, de ce silence immense, que crée sur la plage un reflux d'équinoxe.

J'écoutais toujours.

La vieille Catherine me tendit les mains, et me pria de la reconduire à sa cabane.

— Déjà ?

— Mes amis de tous les jours, mon pauvre chat qui se nourrit chez les voisins et qui n'aime que moi, mon pauvre geai, que vous entendez appeler d'ici, me font des reproches; vous passez... ils restent... et il faut être fidèle à ceux-là.

— Votre souvenir ne me quittera pas, répondis-je; il y a donc un coin de terre où une créature intelligente a vécu, se rappelle et prie cependant avec les formules de tout le monde, sans y mêler ni vœux ni regrets...

N'achevez pas, dit Catherine en s'appuyant sur un de mes bras, et en m'indiquant du doigt une forme petite, gracieuse et leste, que l'on voyait poindre et sautiller à l'horizon.

— Eh bien ? demandai-je tout étonné de l'émotion de la pauvre femme.

— Eh bien!... c'est un enfant... un garçon! que c'est beau un fils!...

— Si j'avais un fils, reprit-elle, je m'appuierais sur lui, il me conduirait à midi sur la plage, il me ramènerait le soir. .

Le petit garçon accourut près de nous, et se cacha familièrement sous le tablier de Catherine.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, une tendresse, une amitié d'enfant! Cher ange, tu n'es pas du pays!

— Nous venons de loin pour voir combien la mer est méchante, et j'ai couru pour voir, le premier... Maman me cherche et aura grand'peur, bien sûr.

— Entends-tu, femme? prononça une voix.

C'était la voix de Jean-Marie. Le brave homme revenait accablé, et il avait pris un ravin pour abréger la route. Nous ne l'avions pas aperçu.

Il déposa aux pieds de Catherine une cruche d'eau bien limpide et deux petits paquets, l'un de sel et l'autre de café.

Mais Catherine était inattentive à ces provisions, à ces trésors de la maison; elle ne regardait que l'enfant.

Jean-Marie, blessé au cœur, reprit:

— Est-ce que tu ne l'as pas entendu, cet enfant? Il se réjouit à l'idée de causer du chagrin à sa mère.

Les voilà bien tous : enfants, ils sont cruels ; plus tard, ils sont ingrats.

— Je le sais, répondit la pauvre femme, en payant sa complaisance et son mensonge de quelques larmes qu'elle eut bien soin de cacher à son mari.

Un habitant du bourg vint à passer en ce moment ; lorsqu'il aperçut Catherine, il se détourna de la ligne directe, mit en plein les deux pieds dans une flaque d'eau, et le rustre nous éclaboussa.

Jean-Marie fit semblant de ne rien voir ; mais pour se réhabiliter, le pauvre homme dit en affectant un certain orgueil : — Femme, nous avons touché ce matin nos deux cent cinquante francs de retraite, avec cela on ne meurt pas de faim dans l'année.

Le canon de Jersey, traversant la mer, annonça que le soleil se couchait. Cet avertissement solennel de chaque soir semble donné tout à la fois aux hommes et à la nature, et il a une grande poésie et une majesté imposante.

Jean et Catherine répétèrent ensemble :

— Encore un jour !

Et ils me dirent adieu ; je les avais conduits sur le seuil de leur cabane. Le pauvre geai battait des ailes à leur passage. Il y a des honneurs en ce monde pour les plus déshérités.

Je m'éloignai en me promettant bien de revenir

et de méditer cette grande leçon si simple de philosophie pratique.

A la vérité, qu'importent les méditations ? la vie est la vie ; elle entraîne.

Si bien que, le soir, je dansai au bal de Granville, comme s'il ne s'était rien passé le matin même.

Et je me rappelai la bonne Catherine... un jour de rhumatisme, dix ans après.

XLIV

LA MODE

M. — A toutes les époques, on a ri des modes de l'époque, on a déclamé sur elles. Et puis, les modes ont passé quand elles se sont ennuyées d'être ; elles sont mortes parce qu'elles avaient vécu. Ni les rires, ni les déclamations n'ont avancé d'une seconde leur dernière heure ; bien au contraire.

On ne critique pas une mode : on la dessine. Deux mois, trois mois après, ce dessin devient la carica-

ture la plus bouffonne, la satyre la plus gaie, la plus ébouriffante de la chose en question.

Aujourd'hui, la vogue est aux jupons crinolins, empesés, doubles, triples, quadruples. Va donc pour *bis, ter, quater*. Si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. — D'ailleurs, autre chose viendra demain, attendons un peu ; ne soyons point maussade.

Imaginez un individu assujetti au joug de la cravate, aux fourches caudines de la bretelle, à la banalité du paletot, à la hideuse incommodité du chapeau ordinaire, soie ou feutre; imaginez un tel individu s'escrimant contre la mode, ne seriez-vous pas étonné de son audace?

— Malheureux! lui crierez-vous, laisse donc chercher autre chose!

La crinoline n'est qu'une mode, et elle passera; mais ton chapeau est un usage, une convenance et il ne passera pas. Il te faudra en acheter un neuf, deux neufs, trois neufs avant de mourir. Est-ce gai? est-ce consolant?

La mode, toute considération industrielle à part, est la recherche du beau.

Dieu sait ce qu'on trouve d'effroyable en cherchant: mais enfin, l'effort est là.

Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

XLV

MUSIQUE

M. — Tout le monde saura bientôt la musique, et l'humanité pourra exécuter une immense *symphonie avec chœurs.*

Imaginez-vous les nations réunies dans une vallée de Josaphat pour exécuter l'œuvre immense de Beethoven, en chantant :

Toi, qu'un Dieu plein de clémence
Mit en ce vallon de pleurs,
Noble sœur de l'espérance,
Viens apaiser nos douleurs...

Dieu se laissera sans doute attendrir, et nous aurons enfin la fin du monde, la fin promise.

La musique est la langue vulgaire d'un monde meilleur. Les grands compositeurs sont en communication directe avec lui.

On trouve peut-être un air ; mais la vraie musique, dans son ensemble, est une révélation.

On doit l'écouter à genoux.

XLVI

MAL

M. — Il y a des gens qui sont véritablement possédés de l'esprit du mal. Quand on n'est que méchant, on peut encore éprouver d'heureux scrupules, avoir de bons retours; mais l'homme qui a l'esprit du mal en lui ne se laisse jamais fléchir.

L'homme possédé de l'esprit du mal est au-dessous du scélérat; il est fait de sangsue, de chat-huant, de crapaud, de serpent, de hyène, de chenille et de mouton pour le courage.

C'est moins qu'un traître.

Comme il dénonce les victimes qu'il a couvées, son témoignage a parfois certaine valeur.

XLVII

LA NATURE

N. — La nature ressemble beaucoup à ces mères qui tuent leurs enfants ou qui les mangent ; elles n'en sont pas moins mères des petits qu'elles ont mangés.

La nature, en effet, vivifie et dévore ; elle nourrit et elle affame : c'est toujours la nature.

Si l'homme ne se défendait pas contre elle dès les premiers instants de sa naissance, il périrait.

Lorsqu'on y réfléchit bien, suivre les indications de la nature c'est se montrer attentif à éviter le mal qu'elle tend à nous faire. Nous avons, en effet, à nous préserver du chaud, du froid, de l'air, du vent,

de la gelée, de la pluie, du soleil, de l'humidité, du parfum des fleurs, de l'ombre des bois, etc.

La nature semble n'avoir pas oublié que l'homme est le dernier venu sur la terre, et ne pouvoir s'habituer à sa présence, à sa domination. Notre mort lui profite bien plus que notre existence, et elle y pousse. Elle a tous les caractères de la femme jalouse et vindicative.

A cette expression, la nature humaine, je préférerais donc celle-ci : l'organisation humaine. — La nature et l'organisation semblent garder un air d'antagonisme, et il ne faut pas faire à l'une les honneurs de l'autre.

La société ne représente au fond que la coalition des hommes contre les refus, la mauvaise volonté et les hostilités de la nature.

Ambroise Paré n'a pas dit : « Je te panse et la nature te guaryt; » mais « Dieu te guaryt. »

La nature aime autant les animaux les plus vils que les hommes, en supposant qu'elle aime quelque chose. Toute destruction l'engraisse, d'ailleurs, et lui restitue son bien.

XLVIII

OPINION

●. — Tantôt ceci, tantôt cela ;
Tantôt bien, tantôt mal ;
Rien de fixe, rien de vrai.

●. — Beaucoup de gens ne diraient pas d'eux-mêmes « Je ne pense jamais, » qui répètent à tout venant : « Je n'ai pas d'opinion. »

●. — L'opinion est reine, Pomaré aussi.

XLIX

LE PASSÉ

P. — La femme qui vous aime, — *rara avis*, — veut absolument vous avoir toujours aimé.

C'est une illusion qu'il est aussi cruel qu'imprudent de dissiper chez elle.

« Tu sentais bien, n'est-ce pas que je t'aimais, lorsque nous nous connaissions à peine ?

C'est là une des premières questions que font les femmes : le présent, l'avenir ne leur suffit bientôt plus ; il faut qu'elles remontent avec leur passion dans le passé, et elles s'efforcent de le conquérir au

profit de l'amour. Une circonstance insignifiante, une ombre, un rien, elles se rappellent tout, rattachent tout à l'intérêt qui les anime; tout devient prélude, gage et pressentiment. Elles changent en or le plus vil métal.

Patience ! patience !

Un jour un autre viendra auquel on dira en parlant de vous et avec la même conviction : « Je ne l'ai jamais aimé d'amour. »

È sempre bene.

L

PAUVRE

P. — Je m'avisai un jour de demander à une mendiante qui passait des journées entières les yeux demi-fermés, au coin d'une borne, s'il n'était pas horriblement triste de réfléchir ainsi depuis le matin jusqu'au soir ?

— Non, me répondit-elle; je réfléchis, j'observe, et

même à vivre ainsi, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

— Il n'est donc pas triste de réfléchir?

— Non, quand on ne se laisse pas décourager tout de suite. Savez-vous quelles sont mes joies dans ma misère?... je regarde les passants et je reconnais les heureux, sans me tromper jamais, à l'apparence. Ils ont une manière de donner... on dirait tantôt qu'ils partagent, tantôt qu'ils s'acquittent. Leur argent a comme une moiteur douce et communicative. Toujours ils nous touchent la main, en nous donnant.

Les gens dignes d'être heureux ou heureux par accident sont très-bons.

Vous vous le rappellerez; j'ai parlé des gens heureux et non des gens simplement riches. Ceux-là sont secs. Leur sou sonne sur le pavé. J'ajoute : le bonheur, la bonté des gens que le Ciel paraît rappeler à lui ne ressemblent pas au bonheur, à la bonté des autres. J'ai mendié deux ans près d'une des églises les plus riches de Paris, près de Sainte-Valère; j'ai vu les personnages les plus opulents, les femmes placées dans les plus belles conditions de l'existence; j'en ai vu de bien jeunes me sourire aujourd'hui... et le lendemain...

La mendiante n'était plus une femme en ce mo-

ment, c'était une sorte de philosophe placé par le malheur au coin d'où l'on pouvait le mieux épier la vie.

LI

PEUR

P.— N'avoir pas peur, c'est le premier, le second et le troisième point dans la vie; avec cela on a beau n'être connu de personne, on est reconnu de tout le monde. On n'a pas besoin d'idées personnelles parce qu'il y a toujours des voisins qui en possèdent; quant aux habitudes, l'homme qui n'a pas peur n'a besoin que de celle-là.

LII

PHRÉNOLOGIE

P.—Je ne suis pas libre de ne pas venir au monde ; je ne suis pas libre d'y rester indéfiniment. Je ne me donne ni mes instincts, ni mes dispositions ; la mesure de mon cœur et de mon cerveau est donnée par les auteurs de mes jours. Je tiens mon tempérament de la famille et du climat où je suis venu au monde.

C'est à l'éducation que l'on nous fait donner d'une façon ou d'une autre, à rectifier, à réformer, à perfectionner, à trancher dans le vif.

C'est à MA VOLONTÉ à faire le reste.

Mais attendez, voici venir les phrénologistes qui affirment qu'il n'y a pas de volonté chez l'homme sans bosse de la volonté ; et il n'y a chez moi, par malheur, que dépression à cet endroit.

Ah ! qu'il est donc difficile de croire à la liberté en toute chose ! et, cependant, il faut y croire.

LIII

POLICE

P. — Tous les bavards font partie, sans le savoir, de cette vaste institution sociale.

La quantité de gens que, sous un prétexte ou sous un autre, vous laissez dîner chez vous et qui y viennent :

1° Pour manger ; 2° pour redire aux offices de renseignements officieux combien vous dépensez par jour ; cette quantité, dis-je, est incalculable.

O mes amis, regardez de très-près à vos amis, il y a tant de dénonciateurs officieux ! Lapolice a com-

mencé par être faite au moyen de gens libérés; — les renseignements officieux seront un jour donnés par des gens généralement irréprochables.

LIV

LE PROGRÈS

P. — On a dit de l'espèce humaine « qu'elle est condamnée à tourner dans le même cercle par les passions, tandis qu'elle avance toujours dans la carrière des idées. » Ce mot de condamnée montre assez que l'auteur ne se réjouissait pas de cette destinée, toute de manége, et qu'il en rêvait une autre. Mais le rêve n'est pas la raison, et c'est à elle que définitivement il faut se rendre. Tournons-nous seulement? Avançons-nous un peu? Le genre humain se sauve-t-il par une tangente?

Nous sentons-nous beaucoup plus heureux depuis l'invention des chemins de fer?

D'abord, on a senti que l'on partait à heure plus fixe et que l'on arrivait plus vite.

Le sentiment de la vitesse est déjà fort émoussé. Nos enfants qui, n'ayant pas connu la diligence, ne compareront le chemin de fer qu'avec lui-même, iront vite sans en éprouver ni étonnement, ni satisfaction extraordinaire.

Les heures paraîtront aussi longues, aussi lentes, aussi ennuyeuses que les simples quarts d'heure d'autrefois. Voilà tout. On dira à l'habitant de Lyon, vous demeurez trop loin, comme on le lui disait jadis.

Avant deux années, la vie sociale nouvelle sera réglée sur les vitesses acquises, et, au total, on ne se trouvera pas beaucoup plus avancé, car la grande loi du monde, c'est l'ingratitude.

P.— Toutes les fois que l'on s'occupe de statistique criminelle, on a grand soin de mettre en évidence le nombre des condamnés qui ne savent ni lire ni écrire.

L'intention est bonne ; il est impossible de ne pas s'y associer. Mais il ne faudrait pas s'arrêter là.

Nous croyons, en effet, que la statistique précédente appellerait un complément. On devrait faire connaître, autant que possible, le nombre des condamnés pour lesquels :

Le café et le pousse-café,

Le tabac,

Le vin blanc le matin,

formaient des conditions essentielles d'existence, des dépenses fixes préalables à la recette.

A notre avis, la plupart des délits procèdent du vin ; la plupart des crimes se font à l'alcool : dans une tonne d'eau-de-vie, il y a plus d'un grand litre de férocité.

La perpétration (un mot usuel) de presque tous les grands crimes, a lieu dans un état de demi-ivresse.

Aussi, quand nous voyons un ivrogne tout à fait dompté, battant les murailles, nous nous disons : il est sauvé.

P. — Bon, voilà qu'on nous fait repentir de ce qui précède ; on nous crie : « Fondez des sociétés de tem-

pérance, faites des lois, des décrets, des ordonnances, des règlements sur l'usage des boissons... »

Mettons plutôt que je n'ai rien dit.

Tâchons que l'homme devienne assez grand garçon pour mettre lui-même, de lui-même, un peu d'eau dans son vin.

P. — Quelques-uns disent : « Il ne manque plus à nos paysannes qu'un tour à Paris et une visite à l'Exposition pour n'être plus paysannes du tout.

D'abord la paysanne a presque toujours été un être de bucoliques et d'imagination.

Si la jeune fille de Paris a, pour *se faire,* comme on dit, l'hiver, les bals, la musique, le monde ; la jeune paysanne a « le printemps, les communications immédiates avec la nature, l'harmonie enivrante du premier chant des oiseaux, le travail mystérieux de fécondation et de développement qui se poursuit sous ses pieds, au-dessus de sa tête, dans l'air qu'elle respire à pleins poumons, l'amour chez tous les êtres qui l'environnent, le frémissement voluptueux de tout ce qui sent, de tout ce qui existe sous le soleil. — Tout cela vaut bien le monde, car tout cela exalte,

énerve, oppresse, et les raffinements de la femme de la ville ne sont ni plus extraordinaires ni plus dangereux que les naïvetés de la paysanne.

En résumé :

« Il y a sur la terre plus d'égalité qu'on ne le pense entre les êtres, pour tout ce qui est sentir et souffrir. »

P. — Jadis l'homme avait une place (le mot indique assez que l'on pouvait se mouvoir), aujourd'hui il a des fonctions, et, grâce à la réglementation de toute chose, même infime, ces fonctions deviennent chaque jour moins animales et plus mécaniques.

L'homme de Vaucanson ! voilà le dernier term de nos perfectionnements et de nos découvertes.

La vie en douze temps, après l'exercice en douze temps, et puis la mort.

P. — N'est-il pas étonnant que les fêtes de village se composent aujourd'hui, comme il y a dix ans, de

baraques, de phénomènes empaillés, etc. Presque toute l'amélioration consiste en quelques lanternes de papier tricolore substituées aux vieux lampions devenus trop politiques.

Après cela, nous savons bien que ce peu d'effort vicinal suffit pour attirer la foule, encombrer les voitures, et mettre les restaurants au-dessous de leur tâche, mais bien au-dessous. Dieu, qu'on dîne mal à la fête du village voisin !

P. — Les Parisiens, dès qu'ils ont pris le chemin de fer, une voiture, et qu'ils se sont arrêtés à une station, se persuadent qu'ils sont à la campagne, qu'ils ont l'air de la campagne, etc. Tant que le Parisien a une illusion, on peut l'exploiter hardiment, comme la superstition de tout sceptique.

P. — Il y a l'ancien et le vieux journalisme :

Dans l'ancien, le bureau d'un journal était comme le foyer de la Comédie-Française : on y causait, on

y discutait, on s'y instruisait même avant d'instruire les autres.

On fait, on rédige l'*ancien* journal; on *conspire* le *vieux*, et Dieu sait pour débiter quelles innocences... Chaque employé apporte l'article de sa spécialité, le dépose comme un pauvre enfant dans un tour, après lui avoir fait une marque obligée, la signature, puis il se sauve.

L'enfant a quelquefois changé de sexe quand l'auteur le retrouve, ou bien il a une barbe grise.

Le bureau du vieux journalisme est sourd, triste, comme percé de trous pour l'œil et l'oreille du maître ou du sous-maître, du pédagogue ou du pion.

Les rédacteurs ne respirent un peu librement qu'à la caisse.

Du reste, toute la philosophie du vieux journalisme se réduit à ceci (de Bilboquet) :

Sauvons la caisse! c'est le progrès!

P. — Nous vous demandons si vous n'êtes pas effrayé de cette population *puéro-sénile* qui grouille, qui pousse, qui bouscule tout; population de fœtus-

hommes, perdus d'idées, d'habitudes et de mœurs à douze ans; ayant, à douze ans, des besoins coûteux et nuisibles, celui du tabac, entre autres, et croyant déjà, parce qu'ils ne peuvent les satisfaire en flânant par les rues, avoir gravement à se plaindre de leurs *ancêtres*, de la Restauration, de 1830, de la République, etc., etc.

— Je n'en suis point effrayé. Ce sont précisément les besoins exagérés précoces qui matent les générations et les assouplissent.

— Vous m'en direz tant !...

P. — Il y a des gens qui attendent tout du progrès, même la conscience, même la félicité. Ils oublient que le malheur progresse comme le reste, et qu'il se retrouve au plus beau moment.

P. — Mon journal m'avait répété bien des fois : « Vous êtes un heureux abonné tout de même; vous êtes de la génération qui verra les productions de

l'univers entier disséminées sur tous les points du globe au fur et à mesure des besoins naissants, etc. »

Là-dessus, nous avons tous mangé, en espérance, les fruits les plus exotiques au-dessous du prix coûtant dans le pays producteur même. Ah! qu'il faut chèrement payer cette consommation imaginaire!

Trouvez-moi un homme qui puisse aujourd'hui joindre les deux bouts, comme on dit. Les deux bouts! la belle avance, quand on y parviendrait. La vie a trois bouts, hélas! la nourriture, l'habit et le logement.

Jadis, j'étais heureux de vivre pour faire beaucoup de choses.

Aujourd'hui, je cherche à faire beaucoup de choses pour vivre, et j'y réussis à grand'peine. A qui la faute? A nous-mêmes, sans doute : nos besoins auront été plus vite que nos progrès. Tout le monde veut de tout, et les plats manquent, car notre époque est plutôt accélérée que réellement progressive.

P. — Après tout, la société n'est, ne sera jamais qu'un moyen humain, imparfait, fini, de remédier

aux maux renaissants et presque infinis de l'humanité.

Nous voulons trop bien vivre et nous demandons au progrès, séance tenante, le secret de Balthazar et de Sardanapale.

— Vous êtes donc légumiste, va-t-on me demander encore une fois, vous faites donc partie d'une société de tempérance? quaker!

— Quaker? allons donc, le mot seul dessèche mon esprit et ne me laisse plus voir le monde qu'à travers le voile noir des coupables. Pour vous rassurer, j'ai bien envie de vous faire une profession de foi. Je la fais : je crois donc qu'il y aurait un préjugé à détruire quant à la vie, quant à l'expression vivre. En effet, le bon goût, l'habitude et finalement la morale ont donné à cette expression un sens tout grossier et matériel. Elle rappelle Épicure. Eh bien! vivre, c'est — dans l'intention évidente du créateur, — c'est répondre pleinement à la confiance de celui auquel nous aurons à rendre compte un jour d'un corps, d'une intelligence et d'une âme; vivre, c'est garder dignement et honorer par des actes ce triple dépôt de la divinité.

Vivre, c'est jouir en travaillant. Je pense que le chagrin de rester inutile fait plus de malheureux que la pauvreté.

— Oh ! voici la rengaîne, voici la réclame en faveur de l'humanité. Est-ce qu'on n'est pas tellement pressé de se reposer que l'on veut aujourd'hui faire fortune, une grosse fortune, en quelques petites années ? On veut bien continuer d'être utile au successeur, mais à une condition, celle de vendre le fonds, beaucoup comptant et beaucoup sur les années suivantes : on vend d'une main, on retient de l'autre.

LV

PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE

S. — Dans un précédent livre, nous avons rappelé un fait incontestable, immense : nous avons montré l'homme bouleversant avec un acharnement véritable le globe terrestre ; mettant dessus ce que la nature avait placé dessous, étalant, frottant à outrance les métaux, déchaînant les gaz délétères, les vapeurs acides, etc. Après cela, nous avons osé croire

que l'homme ne devait pas se flatter d'opérer impunément de pareilles révolutions, et nous avons étayé notre croyance d'une citation ; nous avons rapporté ces paroles de J. J. Virey : « La nature humaine peut s'altérer et se modifier suivant de nouvelles lois ,et d'après de nouveaux équilibres entre les éléments ; les bouleversements de notre globe n'étant que de nouveaux équilibres , donnant naissance à d'autres genres d'organisation vivantes, parce qu'il doit y avoir des créatures en rapport avec chaque climat et avec chaque monde. »

A ce sujet, plusieurs personnes nous ont demandé si nous *espérions*, ou si nous *rêvions* l'apparition de quelque nouveau genre d'homme ou d'animal, datant de l'industrie moderne, comme les mammouths, les mastodontes et les paresseux gigantesques caractérisent, d'après G. Cuvier, la troisième époque des générations, et des populations successives émises et détruites sur la surface de la terre ? Eh bien ! la demande est peut-être plus sérieuse que nos spirituels interlocuteurs n'ont voulu la faire. Nous nous en rapportons à eux-mêmes ; qu'ils nous disent si l'homme du dix-huitième siècle, par exemple, avec le doute, la science et la civilisation, n'est point une création nouvelle par rapport à l'homme du moyen âge avec la force, le dur travail et la foi ?

Qu'ils nous disent si les impressions, les sensations, les idées qui venaient à l'un et à l'autre du dehors et du dedans, du ciel et de la terre, étaient identiques; si, enfin, c'était bien le même homme, au point de vue le plus élevé d'où l'on puisse considérer la créature : intellectuel et moral; au point de vue de l'esprit et de la conscience ? Mais au physique seulement, quelle différence dans l'expression de la physionomie ? quelles proportions autres de structure ! Quels contrastes dans toutes les habitudes du corps.

Un auteur que la moralité de ses sentiments a rendu imposant dans toutes les assertions de son génie, Chardel, a écrit: « La vie, en excitant les ordres de la volonté, réfléchit physiquement l'action des pensées et des sentiments, et l'on peut juger par là de son influence sur le fœtus qu'elle vient animer. Les formes en sont modifiées, et sous le rapport matériel, les résultats sont évidents... J'ai la pensée que si deux ou trois générations successives étaient appelées en ce monde dans un sentiment de pur amour, les organisations s'amélioreraient, et le moral se rapprocherait de celui des anges. »

Il ne faudrait pas prétendre que nous abusons ici des différences d'éducation et de moralité, pour en conclure à des variétés de genre ou d'espèce physique. Analysant les ouvrages de F. Cuvier, M. Flourens a

dit avec raison : « Ainsi donc, et à ne considérer même les choses que sous le point de vue de la distinction positive des espèces, l'étude des qualités intellectuelles n'importe guère moins que l'étude des qualités organiques ; et la raison en est simple : c'est par ses qualités intellectuelles que l'animal agit ; c'est des actions que dépend le genre de vie ; et, par conséquent, la conservation des espèces ne repose pas moins, au fond, sur les qualités *intellectuelles* des animaux que sur leurs qualités *organiques*. »

Après cela, n'est-il pas positif qu'il y a moins de distance du moyen âge au dix-huitième siècle, que du dix-hutième siècle à nous, contemporains de la vapeur et de l'électricité appliquées à l'art usuel de la vie ?

Ce n'est ni dans un article, ni dans l'étendue d'un petit livre que nous pourrions en fournir les preuves innombrables : chacun a là-dessus ses observations et ses réflexions personnelles, qui suppléent heureusement à notre travail. Mais qu'il nous soit permis d'indiquer, d'une façon légère et brève dans la forme, positive pourtant et sérieuse au fond, les modifications apportées à l'existence de l'individu, par les inventions contemporaines. Aujourd'hui on ne chevauche plus, on est voituré, on n'est plus même voituré, on glisse ; on ne marche plus, on se promène ; on ne respire plus, on fume ; quand on veut

faire de l'exercice, il faut en arriver à faire de la gymnastique ou les moyens manquent. L'organisation humaine se mettra peu à peu en rapport, en harmonie avec ce genre d'existence. Elle perdra fatalement tout ce qu'elle cessera d'employer ou d'exercer. Du contact de tous les types du monde, rapprochés par la vapeur, sortira un type nouveau. Il y aura, finalement, une immense uniformité avec une immense unité sur la terre... L'ennui pourrait bien en naître ; mais nous avons, pour nous rassurer contre cette éventualité lointaine, les belles et consolantes paroles d'un grand physiologiste : « En fouillant dans les trésors cachés de l'âme humaine, on verra s'ouvrir de nouvelles sources de bonheur ; on verra s'agrandir journellement le cercle de ses destinées : et la raison n'a pas moins de découvertes utiles à faire dans le monde moral, que n'en font dans le monde physique, les plus heureux scrutateurs. »

P. — Cette magnifique pensée des découvertes à faire dans les trésors de l'âme humaine, nous remet en mémoire une observation intéressante. Voici ce

qui se passait le 29 août 1853, de deux à cinq heures de relevée, dans la ville de Reims : l'administration de l'enregistrement et des domaines faisait vendre sous cette rubrique : *Vente d'objets mobiliers*, l'attirail sanglant de la guillotine départementale. Et la foule était venue là, comme elle va partout... aux émotions.

On proclama la mise à prix. Quelle peut être la mise à prix d'un échafaud ? cette seule question trouble la tête.

« A 20 francs ! a dit une voix. — Un silence de mort a plané sur la foule ; cependant, une enchère, venue on ne sait d'où, s'est produite : — 25 francs ! a dit le crieur. Déjà on cherchait l'*amateur*, on demandait son nom, lorsque tout à coup un jeune homme s'est avancé, qui a dit : — 50 francs ! — Personne ne dit mot ? a demandé le crieur. — Non, personne, personne ! a répondu la foule.

» On savait déjà que l'adjudicataire était un noble cœur, qui n'achetait l'échafaud que pour le brûler. Quand la nouvelle a été certaine, les applaudissements ont éclaté dans la foule, et on a demandé que l'exécution eût lieu sur la place publique.

» Pour des considérations de bon ordre, qu'il n'est pas besoin de déduire, on n'a pas donné de suite à ce premier mouvement, et la foule s'est retirée, attendant au dehors le moment où s'élèverait la fumée de l'incendie qu'on lui promettait. Ce n'a pas été long. Nous avons vu en un clin d'œil toutes les pièces de l'échafaud, et les accessoires servant aux exécutions, pour parler comme l'affiche, tomber l'un après l'autre, dans un immense foyer qu'en-

tretenaient avec une ardeur sans pareille, toutes les personnes présentes, parmi lesquelles nous pourrions citer un haut fonctionnaire, qui se mêlait de bon cœur avec nous à cette besogne. Pendant trois heures qu'elle a duré, la foule stationnait sur le boulevard Cérès dans un ordre parfait.

Eugène BAICHÈRE. »

Et maintenant cette foule qui réchauffait ainsi son âme, ses bons sentiments à la fumée de la guillotine condamnée au feu, n'est-elle pas la même foule pourtant qui accourait, qui serait encore accourue voir tomber des têtes sur les mêmes planches, les jours d'exécution et de marché? Étrange question que nous ne faisons pas — Dieu nous en garde — par ingratitude ou par désobligeance, mais qui se présentera naturellement à tout esprit porté à réfléchir ; et puis, il doit bien être permis de sonder cet abîme qui s'appelle la foule !

P. — Nous avons abordé déjà ce sujet terrible, ce sujet grotesque : La foule !

Je connais des gens qui se sauvent dès qu'ils l'aperçoivent, même de loin. Ils ne la comprennent que sous l'uniforme, avec armes et bagage. Alors la foule n'est plus la foule à leurs yeux : c'est la nation.

P. — Je connais d'autres personnes qui s'amusent lorsqu'il y a foule exclusivement. Elles ont réellement besoin du plus grand nombre.

Les premiers ont-ils une nature aristocratique ; les seconds une organisation démocratique ?

Pas le moins du monde : la foule attire ou repousse magnétiquement.

Chez les hommes, la foule obéit surtout à des impulsions ; elle est poussée par un flux et un reflux, comme l'Océan ; elle envahit et elle abandonne.

Il se prépare, nous le savons, un livre intitulé : *Physiologie des passions populaires*. C'est l'histoire, non pas du cœur roman, mais du cœur même de la pauvre humanité. — L'auteur a fouillé dans les trésors de l'âme humaine, selon l'expression de Cabanis ; souvent il les a trouvés taris. N'importe, il ne s'agissait pas de flatter, mais de commencer une science difficile, qui importe au moraliste et à l'homme d'État ; et la science est commencée.

Selon nous, humble observateur, toute foule a des nerfs ; elle est femelle essentiellement.—Elle donne, en grand, le spectacle de tous les phénomènes qui caractérisent, aux yeux du physiologiste, le tempéra-

ment mélancolique : une immense sensibilité se montant sur un sujet imaginaire ; une insensibilité incurable appliquée à la situation la plus déchirante ; une énergie sauvage, une pusillanimité honteuse.

Si les anciens n'avaient pas déjà inventé l'*atrabile*, ne faudrait-il pas l'imaginer, pour expliquer, autant que faire se peut, l'humeur dominante de la foule : *l'humeur ignée et maligne*.

Le fait de la prédominance du tempérament mélancolique dans toute masse d'individus, est bien prouvé, selon nous, par les affections dont toute foule est particulièrement susceptible, savoir :

L'enthousiasme ;

L'imbécillité ;

La folie ;

La fureur.

Oui, la foule part quelquefois d'un enthousiasme superbe ; elle a des élans d'abnégation, de dévouement, de religiosité qui, dans leur grandeur, semblent atteindre jusques aux cieux. Mais ne devient-elle pas souvent imbécile devant un obstacle, en présence d'un phénomène naturel ? Alors, elle s'écrase elle-même, ou bien elle se laisse écraser plutôt que de prendre et de suivre le moyen de salut qui lui crève les yeux pour ainsi dire. Quant à la folie, tout le monde sait qu'elle a régné d'une façon quasi épidé-

mique pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècles. Nous ne parlerons pas de la fureur ; il nous faudrait toucher deux sujets dont l'un est brûlant et l'autre interdit. Nous ne voulons pas même prononcer leur nom.

S'élève-t-il au-dessus de la foule en mouvement, des émanations nerveuses ou magnétiques ? En attendant que cette question soit résolue, voici le fait que nous avons observé :

C'était après 1848. Tous les jours une foule ou une autre se rendait à l'hôtel de ville. Un jeune homme, d'une complexion très-nerveuse, logé dans les environs de la place, à une trop grande hauteur d'étage pour entendre le bruit des pas, et trop malade, d'ailleurs, pour percevoir le bruit des voix, éprouvait infailliblement une émotion vague, générale et douloureuse, toutes les fois qu'un cortége, une *manifestation* quelconque venait à passer. Il ne désignait rien, ne témoignait aucun sentiment défini ; mais une sueur froide perlait sur son front, et il murmurait : je souffre plus, *mais c'est l'orage*. Lorsque la guérison fut venue, nous interrogeâmes ce jeune homme pour savoir s'il avait voulu parler par allégorie, par image. Il nous affirma que jamais il n'y avait songé, et qu'il avait voulu exprimer simplement ce qu'il souffrait en réalité.

P.— Quoi d'étonnant à cela, en définitive ? Est-ce qu'un bois, un jardin, une forêt, un parterre, une prairie, est-ce que tout cela n'est pas *sensible*, même pour l'individu qui ne voit ni les arbres, ni la verdure ? La masse qui s'arrête ou qui passe a son atmosphère se fixant ou marchant avec elle. Puisque la vie a sa chaleur, comment pourrait-elle ne pas avoir son rayonnement ? La vie, diffuse entre le ciel et la terre, ne frappe pas plus nos sens que la pesanteur de l'air égale à celle de 32 pieds d'eau ou de 28 pouces de mercure ne charge habituellement nos épaules ; mais la vie combinée dans l'organisation de dix, vingt ou trente mille individus, devient comme *vie* une chose presque matérielle ; on la *ressent*, on l'*éprouve* ; on y *perd*, on y *puise*. Il y a dans l'expression vulgaire : se sentir les coudes, en parlant d'hommes, de soldats destinés à suivre le même chemin, à braver le même péril ; il y a là, prétendons-nous, une confirmation générale du fait que nous avançons.

Eh, mon Dieu ! nous ne sommes pas matérialistes, car nous pensons, nous aussi, « *qu'il y a quelque chose de divin* (τὸ θεῖον — nescio quid divinum) *dans toutes les opérations, soit ordinaires, soit extraordinaires de la nature.* » Nous ne voudrions pas matérialiser ou *panthéiser*, lorsqu'il s'agit de l'homme ; les lecteurs de

bonne foi comprendront la portée de notre comparaison et ne la conduiront pas, malgré notre pensée, au delà du point où elle s'arrête, et nous dirons : la vie ainsi que l'électricité est diffuse entre le ciel et la terre; mais concentrée dans un individu, dans une bouteille de Leyde, la vie, l'électricité deviennent une puissance appréciable, mesurable : la foule, c'est la batterie électrique; et, si cela nous était permis, nous en donnerions mille preuves irrécusables empruntées à notre terrible histoire révolutionnaire. Mais les souvenirs de quiconque a un peu lu ou un peu vécu remplaceront, avec avantage, les documents que nous ne fournissons pas.

Sur la pente où nous sommes, nous pourrions être bien vite conduits à nous demander : Qu'est-ce que la vie? Mais un titre oblige, et nous n'oublierons pas le nôtre : petit livre! Défense d'être trop sérieux, trop grave. Nous rapporterons seulement la définition de la vie, la plus spirituelle, sinon la plus savante que nous ayons jamais trouvée; nous l'avons trouvée (*horresco referens!*) dans un roman, et la voici :

« La vie est une maladie dont on meurt. »

Il est positif que la crise finale, il est positif qu'au bout de toute vie, plus fatalement qu'à la fin de la maladie la plus terrible, c'est la mort. Dans la mort naturelle, de quoi meurt-on? — de la vie.

La vie est un état passager qui a ses phases naturelles d'origine, de développement et de fin.

A chaque phase correspond une crise, un effort, une *maladie* : c'est de ce point de vue que les paroles de Sydenham sont vraies : « *Morbus nihil aliud est quam naturæ conamen...* »

La nature a donc ses maladies; *la société*, la civilisation y ajoute les siennes. Il y a donc encore une médecine de nature et une médecine d'institution, pour ainsi dire. L'homme réduit à l'instinct n'aurait besoin que de la médecine de nature; élevé à l'intelligence, il a besoin de la médecine d'institution. Tout ce qu'on a pu écrire : *de autocratiâ naturæ; de instinctu naturæ in morbis; de naturâ morborum medicatrice mechanicâ, de vulnerum naturâ medicatrice*, etc., ne saurait rien changer à la vérité, au fait. Ce n'est pas, d'ailleurs, dans la pratique des villes que le médecin serait bien venu à s'en tenir à la nature. Il a plutôt à lutter contre les tendances raffinées en quelque sorte des malades. Heureux encore lorsqu'il n'a pas à discuter avec eux le principe même des malades.

Nous parlions naguère d'une certaine éducation médicale à donner au public, afin de rendre l'intervention de l'homme de science plus utile à l'humanité ; eh bien! parmi les préceptes de cette éducation, nous voudrions mettre le suivant : « *Il convient d'être sans passion et même* SANS ESPRIT *dans la plupart des maladies... Nous avons vu, en effet, que les facultés mentales étant anéanties, comme dans le sommeil, la synergie des mouvements médicamentaux s'exerce bien plus complétement.* »

Être malade *sans esprit*, pour la plupart des femmes! mais c'est le *sans dot* de Molière. Sans esprit...

A parler scientifiquement, la passion, l'esprit du malade est souvent cette puissance *surnaturelle* et *occulte*, ce *quid divinum* d'Hippocrate, sur lequel les commentateurs ont tant disputé ; voilà « cette cause grave, *occulte*, agissant sur toute la substance de nos corps, et compliquant de sa malignité, infectant souvent de son venin inconnu les maladies en apparence les plus bénignes. »

LVI

QUALITÉS

Q. — C'est selon. — Il y en a d'insupportables; j'en connais de dangereuses.

Pour réussir, un habit noir, une cravate blanche, un clignement d'yeux; des airs et pas de chanson.

Voilà, souvent, les qualités essentielles.

En civilisation, les qualités sont choses de tact et d'à-propos; elles n'ont rien d'absolu. Il y a plus, l'absolu est leur perte, leur ennemi intime.

LVII

RACE

R. — Nous faisons aujourd'hui de *la Race*, comme on fait du sentiment au théâtre.

Comment s'y prend-on pour les animaux?

On les engraisse, on leur crée comme un ventre au-dessus de l'épine dorsale, sur la tête, sur la queue, partout. On les expose en cet état, le public crie : très-bien, et l'affaire est accomplie; pauvres bêtes, affreux lipômes. Mais puisque cela se mange, honneur à l'appétit.

A propos de ces perfectionnements de la race ani-

male, beaucoup de philanthropes, entraînés par un malheureux mouvement de jalousie, se sont écriés : « Pourquoi n'essaye-t-on pas de perfectionner également la race humaine? » Elle en a besoin peut-être, mais la prétendue négligence dont on se plaint doit tenir à ce qu'il est naturel aujourd'hui d'attendre le perfectionnement de la race qui mange des meilleures conditions faites à la race qui est mangée. Et cette observation, que nous croyons vraie, donne encore raison aux chimistes. — Les vitalistes demeurent persuadés que les idées font les belles races humaines et que l'homme va grandissant et s'embellissant par l'aspiration et non par la nourriture. — Mais la foule croit volontiers à la viande pour faire de belles joues, un beau front. Autrefois, un individu se croyait ruiné s'il en mangeait plusieurs fois par semaine; aujourd'hui beaucoup d'individus se croiraient minés par la base, s'ils n'en consommaient pas plusieurs fois par jour.

Au surplus, nous nous sommes souvent demandé, la main sur le front et sur la conscience, ce qu'il convenait d'entendre sérieusement par ces mots : « Il faut améliorer l'espèce humaine. » Lorsqu'on a conseillé aux familles, aux individus : l'air, la lumière, l'exercice, la propreté, tous les commandements enfin de l'hygiène populaire et aristocratique ;

lorsqu'on a fourni de tout cela aux familles et aux individus tout ce qu'on peut leur en fournir ou même leur en imposer, que peut-on faire de plus ? La liberté des mariages ne permet guère d'aller au delà. Chacun, beau ou laid, pur ou malsain, a d'ailleurs le droit de se reproduire, en se conformant aux lois sur le mariage civil, et chacun en use. Aujourd'hui, tout le monde mange mieux, s'habille mieux ; malgré cela, connaissez-vous beaucoup de fils plus beaux que leur père ?

LVIII

RELIGION ET PHILOSOPHIE

R. P. — En France, nous sommes *drôles*, c'est l'expression qui convient ici : nous voulons mourir avec tous les honneurs de la religion catholique et finir tout au plus en chrétiens : nous exigeons l'A-

cadémie, ses palmes et ses pompes, mais nous proclamons les œuvres académiques ennuyeuses. — Nous disons que son esprit est mortel, et nous voulons de l'immortalité qui s'y rattache. Il y a plus, si nous sommes de bonne foi, le caractère national et littéraire s'accommoderait fort de la définition suivante : l'Église et l'Académie sont deux endroits où l'on entre de plain-pied quand on a fait le contraire de ce qu'il faut pour y être admis.

Arrangez, combinez, vous le pouvez, ces critiques et ces tendances... mais à quoi bon ? Ayez seulement un principe, et tenez ceci pour certain :

Chez nous, quasi tout homme qui meurt sans être parvenu à faire partie d'une commission, d'un comité, d'une compagnie, d'un conclave quelconque, meurt de confusion. Chez nous, tout enfant est porté, tout mort va naturellement à l'église. On est philosophe entre les deux stations.

LIX

RÊVES

R. — Lorsque nous avons écrit deschoses bien tristes avec une encre bien noire, il nous arrive de jeter unpeu de poudre brillante sur nos lignes encore humides avant de tourner le feuillet.

Ainsi jetons-nous quelques rêves sur les réalités de la vie.

L'espérance peut encore nous rendre malheureux : si elle allait nous tromper!... Le rêve nous donne le bonheur immédiat, nous en jouissons comme d'une vérité acquise pour quelques instants. L'espérance empêche de dormir ; le rêve nous berce.

L'espérance tient du désir et provoque la fièvre ; le rêve est une possession douce et mélancolique qui défie la déception, car alors l'homme sait qu'il rêve et jouit à la fois de son bon sens et de son imagination.

Rêver, penser, imaginer, découvrir — que de facultés chez ce Dieu, et de combien de puissances est formé ce ver qui s'appelle homme!

Les natures rêveuses n'ont aucune curiosité : elles voient tout en dedans. Elles parlent peu : elles vont droit à l'idée, à l'image qui présente tout à la fois.

R. — C'est un vaste sujet d'observation que le rêve du sommeil qui nous compose des romans, des drames, nous donne des rôles, sans que la mémoire qui surveille, puisqu'elle retient tous les incidents, daigne nous rappeler à la raison.

LX

RÊVERIE

R. — On médite dans une chambre ; on ne s'abandonne à la rêverie qu'à la fenêtre ; il faut qu'une idée soit inondée d'air pour passer à l'état de rêverie. Car l'âme est expansive, elle aime à errer comme l'abeille pour rapporter à la ruche les impressions dont elle compose la poésie.

LXI

SANTÉ

S. — Chose relative; je mourrais de la vôtre et vous succomberiez à la mienne, ou vice-versâ.

Il y a la santé de Paris, celle de Rome, etc.

On a écrit le livre *de la Santé mise à la portée de tout le monde*. Personne n'a voulu le lire; il est encore chez l'éditeur, qui ne s'en porte pas mieux.

Tout le monde finit par se résigner à se guérir. mais se bien porter semble un droit naturel, et chacun veut en jouir comme de l'air vital, en respirant. Cela devait être.

La santé n'est pas un équilibre, comme on le répète faussement : la santé, comme le mouvement, résulte de quelque chose en plus : c'est une action, c'est un triomphe sur les circonstances extérieures et les déperditions naturelles.

Si l'on pouvait annoncer une santé perdue, personne n'hésiterait à promettre une récompense honnête. — La santé retrouvée, personne ne voudrait payer bien cher : celui qui la rapporterait semblerait n'avoir fait que son devoir. C'est le cas ordinaire du médecin.

Quand on voit ce que coûte de réparations la plus simple machine, on s'étonne du petit nombre de nos hôpitaux.

La santé, c'est l'eau pure qui compte peu de connaisseurs et n'a pas de gourmets.

LXII

LE SECRET DU MÉDECIN

Ne quid nimis.

Essayons de causer entre honnêtes gens, sur ce grave sujet : *le secret médical* ; et, de même que les juges oublient parfois le droit afin de s'en tenir plus rigoureusement à l'équité, ne pensons ni aux lois ni aux jugements qui varient : ne consultons que le bon sens, cet interprète le plus sûr, cet auxiliaire le plus désintéressé de la conscience,

Existe-t-il un secret médical comme il existe un secret de la confession? Mon Dieu! je n'ai pas plus besoin d'être prêtre que d'être médecin pour garder avec une fidélité, une loyauté inébranlables le secret qui intéresse la fortune, l'honneur, la vie d'un ami.

Je mettrai toute l'énergie de mon caractère, toute l'intrépidité de mon dévouement à l'honneur, je braverai tout plutôt que de révéler le secret d'un autre.

Il n'y a pas secret et secret, d'ailleurs.

Cependant gardons-nous de ces phrases qui disent vrai en partie et faux en partie; à notre avis, il n'existe pas un secret médical comme il existe un secret de la confession, et cela par une grosse raison d'une simplicité écrasante: c'est que la médecine n'est ni la religion, ni une religion ; c'est encore que dans l'esprit et aux yeux des hommes les moins religieux, jamais les choses promises et garanties par un sacerdoce, ne peuvent être rigoureusement assimilées aux choses promises et garanties par une profession.

Reconnaissons donc sur ce point l'opinion, le préjugé si l'on veut, et tâchons d'obtenir ce qui est juste en laissant ce qui pourrait être controversé.

— Mais la médecine n'est-elle point un sacerdoce?

— Oui sans doute et non sans doute. Par conséquent et en définitive, pour la pratique ordinaire et le langage usuel : Non, la médecine n'est pas un sacerdoce. Nous aurions beau répéter le contraire devant le commun des hommes, ils admireraient peut-être

chez nous le choix des mots, mais ils ne se pénétreraient pas de longtemps de la réalité de la chose. Ainsi passons, cela est sage.

Mais si la maison du docteur n'est point un confessionnal, un lieu d'asile, elle ne peut pas être une *souricière* non plus. Il nous semble que cela est incontestable même devant les exigences les plus violentes de la répression sociale et de la vindicte publique.

Je suis médecin, je ne reçois ni les coupables, ni les malheureux dans le sens judiciairement pitoyable de ce mot; mais si vous êtes malade, blessé, venez, je ne vous en demanderai pas davantage. Si, même, je découvre à la simple inspection, si j'approfondis au simple toucher *ce que vous avez*, je n'ai nulle envie de savoir *ce que vous avez fait*.

Cependant, toutes les apparences, toutes les probabilités me disent que j'ai à soigner les suites d'une aventure criminelle, d'une tentative d'avortement, par exemple. Alors, et non pour confesser, non pour absoudre, mais pour guérir plus sûrement, dans le seul intérêt du malade, je sollicite un aveu complet, détaillé même. Qu'arrive-t-il ?

Ou la malade nie, ne me laisse que des soupçons et la responsabilité de mon traitement.

Ou la malade avoue juste ce qu'elle juge importer à son salut médical et enveloppe tout le reste de dé-

tails mensongers et déconcertants que je n'ai ni le temps, ni les moyens, ni la mission d'éclaircir.

Ou bien elle avoue et se livre entièrement.

Quel est mon devoir dans ces trois suppositions? Il est le même : panser, guérir; rien de moins, rien de plus.

Telle est l'infirmité des choses humaines, même les plus savantes, que, dans le premier cas, mes soupçons peuvent être faux et mon traitement raisonnable. — Telle est la moralité de la conscience humaine, que si, dans le second et le troisième cas, je révélais par ordre et dans un intérêt de vindicte publique, ce qui m'a été confié, je passerais pour un homme qui interprète trop facilement, trop largement son devoir dans l'intérêt de sa tranquillité personnelle.

Ce n'est pas en dénonçant. — Quelle infamie! — Ce n'est pas en révélant que le médecin remplit son devoir envers la société, envers la loi, etc. C'est en soignant, c'est en guérissant un individu, quelle que soit sa répugnance, quelle que soit son horreur pour cet individu.

Si, en guérissant, j'absolvais à un degré quelconque, si je mettais le coupable à l'abri des investigations et des recherches de la justice, je concevrais que la loi fût jalouse de mes prérogatives et les supprimât

comme elle a supprimé le droit d'asile. Mais en guérissant, qu'est-ce que je fais? Vous le savez bien, vous, société, vous, la loi, vous le savez bien si, moi, je ne m'en occupe pas · je rends la vigueur à un coupable, et cette vigueur lui servira seulement à pourrir plus longtemps dans les cachots; je lui rends la vie, et cette vie ne lui servira qu'à sentir mieux sa mort, à mourir plus, en quelque sorte, sur l'échafaud.

Croyez-nous, ne forcez pas le médecin à juger celui qu'il panse. Car le médecin est un homme : il ne porte pas écrit dans son cœur le stoïcisme écrit dans la loi; il ne peut compter sur cette irresponsabilité qui s'attache à la masse, à la société. — Dans l'intérêt même de la répression, laissez le médecin ne voir que des malades, des blessés. Si vous en faites un juge au premier degré, ce premier degré sera toujours voisin de la police, et alors agrandissant son rôle par un sentiment bien légitime, le médecin, voyant la mort quasi naturelle s'emparer du coupable, confirmera peut-être cette première sentence et laissera faire la nature.

Le médecin est appelé, par sa position et sa puissance, à connaître bien des désordres, à soupçonner bien des délits. Mais c'est le mal physique, c'est la douleur qui pousse les hommes à lui révéler ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes. Nous nous sommes

promis de ne rien exagérer ; nous ne dirons donc pas :

Le médecin ne sait rien que par la torture ;

Mais nous sommes prêts à soutenir qu'au degré de civilisation où nous sommes censés parvenus, cette considération ne saurait être ni absolument fausse, ni absolument vraie.

Aussi, nous répondra-t-on, on ne pressera jamais le médecin de faire connaître les circonstances en quelque sorte morales du délit, du crime qui ont pu lui être révélées par un malade, par un blessé. On exigera qu'il *raconte* la maladie et *la blessure ;* en profitera qui de droit et comme de droit : la charge et la décharge, l'accusation et la défense.

De bonne foi, raconter une maladie, une blessure, n'est-ce pas, dans un grand nombre de circonstances, devenir le témoin le plus accablant, le plus irrésistible? car la maladie a cessé, la blessure n'est plus qu'une cicatrice. Après le témoignage du médecin, l'accusation n'a plus qu'à conclure. L'aveu d'un complice serait moins terrible contre un prévenu, car le complice peut être soupçonné, soit d'un sentiment de haine, soit du désir d'amender sa position et l'esprit

des juges par une franchise plus ou moins acceptable. Mais le médecin ! sa déposition, c'est la sentence.

Est-ce à dire que plus elle importe à la morale publique, à la justice, et moins elle est due par le médecin ?

La question ainsi posée ne peut être résolue que par la négative. Si l'on disait, par exemple : « Il y va de la démoralisation générale, de la ruine de toute idée sur le juste et l'injuste, que le public reste dans le doute sur l'innocence ou la culpabilité de tel ou tel homme condamné, exécuté malgré ses protestations. Le confesseur doit-il se taire ? » Eh bien ! on ébranlerait, en parlant ainsi, plus d'un partisan vague et laïque du secret de la confession ; mais pour tout homme qui réfléchit — et toute conviction religieuse à part — le mal qui résulterait de la parole aurait de bien plus sérieuses conséquences que celui résultant du silence. — Pour revenir au secret médical, nous disons que la moralité publique est une chose complexe, et que le caractère d'une haute profession avili serait une calamité hors de comparaison avec le danger social résultant de l'impunité du coupable.

Mais le médecin ne peut-il, par son silence en certaines circonstances, non-seulement sauver un coupable, mais augmenter les chances d'erreur pour la justice, et livrer sciemment l'innocence ?

Cette simple et dernière supposition fait bien voir, selons nous, tout ce qu'il faut laisser à la conscience, à la religion individuelle, en pareille matière. Aucune théorie positive, absolue, aucune solution abstraite, ne saurait suppléer le respect réciproque du magistrat pour le caractère du médecin et le respect du médecin pour la justice. Les casuistes ont beau jeu sur ce sujet. Sans se déranger beaucoup l'esprit, ils peuvent imaginer mille circonstances où l'insistance du juge se comprend, sans que l'hésitation ou le refus du médecin soient injusticiables; mille circonstances où la prétention de l'accusation révolte, où la complaisance du médecin dégoûte ; mille circonstances où l'ordre du magistrat rencontre la faveur publique tandis que la dignité du médecin n'est ni appréciée, ni comprise, etc. Les cas opposés, divers, foisonnent.

— C'est pour cela, nous dira-t-on, qu'il importe précisément de déclarer d'une façon absolue et sans restriction aucune : « Le secret est obligatoire pour le médecin sur tout ce qui lui a été confié et sur tout ce qu'il a pu apprendre dans l'exercice de son ministère. »

Il n'y a plus de secret dès que je suis appelé devant la justice. Voyez, par exemple, ce qui se passe au sujet de la question si grave, elle aussi, de la responsabilité médicale. On pose et l'on a raison de poser *en*

principe ceci : La responsabilité *médicale n'existe pas.*

Et puis *en fait*, on cherche si cette responsabilité, *qui n'existe pas en principe*, est, oui ou non, établie d'une manière claire et explicite par la législation existante.

Et puis, finalement, on en vient à s'exprimer ainsi[1] :

« Mais, messieurs, de ce que la législation n'ad-
» mettrait point la responsabilité légale des médecins
» dans l'exercice consciencieux de leur ministère, *il*
» *ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent être attaqués et appelés*
» *devant les tribunaux.* Il y aura toujours à déterminer,
» dans ces cas, si la conscience et la bonne foi ont
» présidé à leur conduite. De là, des recherches et
» des investigations scientifiques qui ne sauraient être
» suffisamment éclairées, si elles étaient faites par
» des hommes étrangers à la médecine. Un jury mé-
» dical est seul compétent pour juger ces circon-
» stances délicates, et c'est à lui que nous vous pro-
» posons d'en déférer l'examen. »

A quelle distance d'un principe vrai et absolu nous voilà amenés par la force réelle et despotique des choses! J'ai incisé l'artère au lieu de la veine. Une

[1] Bayle, rapporteur de la huitième commission du Congrès médical, séance du 10 novembre 1845.

amputation du bras s'en est suivie. Le fait de mon erreur est inattaquable; mais voici ma conscience et ma bonne foi *attaquées, appelées* devant les tribunaux! Et puisqu'il ne s'agit plus d'un fait chirurgical, mais d'un fait de moralité, n'espérez pas que la justice abandonne les investigations à un jury médical.

Il en serait ainsi, nous le craignons bien, *du secret médical,* ce principe vrai, posé d'une façon absolue. Il faudra toujours bien accorder, en fait, que je puis être attaqué, appelé devant les tribunaux, en ma qualité de médecin, et pour le fait d'avoir soigné un prévenu. — Vingt, trente témoins déposent en effet qu'à telle époque, dans telle maison, j'ai soigné le prévenu. — La malignité, la calomnie, s'il s'agit d'une certaine nature de délit, va même jusqu'à insinuer que je pourrais bien être complice. — Je suis appelé; il faut que je réponde à la justice. Voilà *un fait* jusque-là inéluctable et contre lequel se brise et se réduit à rien *le principe* du secret médical.

— *L'accusation :* Avez-vous soigné le prévenu à telle époque, pour telle maladie, pour telle blessure?

— *Le médecin:* Non.

— *L'accusation :* Eh bien! le fait est établi par la déposition de vingt, trente témoins honorables; il est acquis que vous trompez la justice.

— *Le médecin* : J'ai dit non ; j'aurais dû répondre : c'est mon secret, c'est le secret médical.

Il n'est pas difficile d'imaginer par combien d'exhortations aussi édifiantes pour le public et le jury qu'écrasantes pour le prévenu, par combien de questions délicates et embarrassantes pour le médecin, un procureur, un magistrat peut faire que le malheureux secret médical ne retombe de tout son poids sur la tête et sur le sort du prévenu.

Et d'abord, dès que le médecin est appelé devant le public, devant le jury, et qu'il refuse de répondre, le public, le jury ne manquent pas de faire ce raisonnement : le secret médical n'empêche pas du tout de défendre un innocent, de déclarer, d'établir par des preuves la non-existence du délit présumé. Donc, quand le médecin se tait, c'est qu'il n'a rien à dire pour l'innocence : toute la présomption est en faveur de la culpabilité.

Aussi un principe excellent devient illusoire, dérisoire ou dangereux en fait.

De tout ce qui précède comment donc allons-nous, comment donc pouvons-nous conclure ? le voici :

Pour le présent, toutes les théories du monde viendront échouer contre l'anomalie de ces deux serments :

Serment d'Hippocrate : Admis dans l'intérieur

des familles, je jure que mes yeux ne verront point ce qui s'y passe et que ma langue taira les secrets qui me seront confiés.

Serment du témoin : Je jure de parler sans haine et sans crainte et de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

En présence de cette anomalie, nous verrons toujours des médecins condamnés ici, plus loin absous, là condamnés plus fort, ailleurs absous plus solennellement pour observation du secret médical. Dans le présent, rien ne peut suppléer le respect réciproque du magistrat pour le caractère du médecin, le respect du médecin pour le caractère du magistrat.

Pour l'avenir, il faut un remède héroïque mais qui va seul au but. Restreignant le sens des mots dans le cercle pur et simple du secret médical, il faut, écartant le mot *secret*, dire :

« Le médecin est inviolable pour tout ce qu'il voit, pour tout ce qu'il apprend, dans l'exercice de sa profession. Il ne peut être ni appelé, ni attaqué devant les tribunaux, hors le cas de complicité. »

A des jours bien rares, Dieu merci pour la société plutôt que pour le médecin lui-même, celui-ci saura bien répudier son inviolabilité, et tout sacrifier à sa conscience. Alors il sera juge et il sera jugé.

Une société chez laquelle un article de loi pareil à

celui que nous formulons, serait un danger public... une telle société n'aurait pas à se préoccuper alors d'un peu plus ou d'un peu moins de danger; elle serait condamnée à périr infailliblement; elle aurait la gangrène au cœur.

Si l'on ne veut pas en venir à une disposition franche, large, aussi honorable pour la civilisation d'un pays que pour la profession du médecin, il faut laisser la parole aux casuistes. Ils excellent à vouloir la fin en refusant les moyens; à mener de front le principe et le fait, la règle et l'exception, afin sans doute que cette parole soit accomplie :

Et Deus tradidit mundum disputationibus eorum.

LXIII

SPIRITISME

S. — Le Spiritisme est la croyance à l'existence d'un monde immatériel ou des esprits.

Le monde spirite serait le monde éternel ou préexistant, et survivant à tout.

« *Les êtres immatériels sont partout* : l'espace *est leur domaine.* »

« *Parmi les différentes espèces d'êtres corporels, Dieu a choisi l'espèce humaine pour l'incarnation des esprits.* »

« *Les esprits appartiennent à différentes classes* et *ne sont égaux ni en puissance ni en moralité.* »

« *Les esprits n'appartiennent pas perpétuellement au même ordre ;* »

« *En quittant le corps, l'esprit rentre dans le monde immatériel.* »

« *L'incarnation des esprits a toujours lieu dans l'espèce humaine.* »

« *L'esprit avait son individualité avant son incarnation ; il la conserve après sa séparation du corps.* »

« *Les relations des esprits avec les hommes sont constantes. — Elles sont occultes ou ostensibles.* »

« *Les esprits se manifestent spontanément ou par évocation.* »

« *Il y a de bons et de méchants esprits.* »

« *Le siége des esprits est la tête et le cœur.* »

« *L'esprit n'est pas renfermé dans le corps, comme l'oiseau dans une cage, il rayonne et se manifeste au*

dehors, comme la lumière à travers un globe de verre : en ce sens on peut dire qu'il est extérieur[1]. »

« *La vie est une épreuve, une expiation ou une mission.* »

S. — Voilà un petit résumé de la doctrine. Maintenant nous trouvons parmi *les principes résultant soit des réponses faites par les esprits aux questions qui leur ont été posées, soit des instructions données par eux spontanément sur les matières qu'il renferme* : nous trouvons, disons-nous, la demande et la réponse suivantes :

DEMANDE. — « Puisque tout vient de Dieu, les mauvais instincts ne sont-ils pas aussi son œuvre, et l'homme doit-il en être responsable ? »

RÉPONSE. — « L'homme n'est pas un animal ; Dieu lui laisse le choix de la route, tant pis pour lui s'il prend la mauvaise, son pèlerinage sera plus long. »

Mais l'homme n'est selon la doctrine spiritiste qu'un esprit bon ou mauvais incarné.

Un mauvais esprit est-il capable de faire de bonnes choses ?

[1] *Le Livre des Esprits, par* M. Allan Kardec.

8. — Si toute vie est véritablement une expiation, cela signifie que chaque homme représente l'incarnation d'un mauvais esprit antérieur.

La terre lui offre-t-elle l'occasion de s'amender ? ou l'occasion d'expier seulement ?

Un mauvais esprit peut-il devenir un bon esprit ? — ou bien après la mort, restera-t-il mauvais esprit, mais ne devant plus rien à personne, puisqu'il a expié le passé ?

Redevient-il libre de tenter le pauvre monde et de mériter ainsi une autre incarnation ?

Que de questions dans une doctrine !

LXIV

THÉORIE

T. — Le temps des théories est loin de nous, et l'on ferait beaucoup de chemin avant de rencontrer un pauvre système ; les optimistes affirment que le monde n'en vit pas moins, n'en meurt pas plus ; cela serait à vérifier, mais il est plus sage de s'en rapporter aux optimistes, ces faux bons hommes qui tirent toujours leur épingle du jeu.

A propos de cette indolence apparente ou réelle, de la spéculation philosophique, j'ai entendu donner cette explication bienveillante :

— L'esprit humain se recueille ; quelques personnes murmurent ; l'esprit humain s'ennuie.

En réalité, on ne découvre plus ; on applique.

L'activité a remplacé le génie.

Les gens qui ont réponse à tout, jurent que nous avons le génie de l'activité.

LXV

THÉATRE

T. — Si le théâtre corrigeait nos idées et nos mœurs, comme on le prétend, nous n'irions point au théâtre dans notre jeunesse. C'est l'âge où l'on ne veut pas se corriger ; plus tard c'est l'âge où l'on se corrige le moins. Mais à vingt ans, le spectacle représente, pour ceux-ci, une école supplémentaire et destructive de toute l'éducation du collége ; pour ceux-là une occasion de voir, d'admirer des actrices, de leur adresser des lettres brûlantes. C'est la chance,

enfin, de savourer certains détails dont on ne contemplera jamais l'ensemble.

Le théâtre est l'endroit : 1° où l'on se marie toujours ; 2° où le mariage fait toujours rire dans son accident fondamental.

Nous retrouvons bien là le peuple qui veut mourir sans sacrement, et qui tient néanmoins à aller à l'église le jour de son enterrement.

Rire des choses et les pratiquer ;

Sceptique et croyant ;

Moqueur et serviteur.

LXVI

TABAC

T. — La pipe est une maîtresse exigeante ; elle veut de petits soins ; elle prend tout ce qu'elle peut sur nos loisirs ; mais, avec elle, on cause sans parler, on rêvasse sans songer à rien ; on la regarde

sans voir; on l'éteint quand cela plaît, ce qui n'arrive pas avec toutes les maîtresses. On aime sa pipe enfin. L'influence *du fumer* sur la conformation des joues, des lèvres, sur la disposition des dents et l'état des gencives est déjà remarquable sur un très-grand nombre de sujets. Cela ne peut pas manquer de produire à la longue une génération, *sui generis*, moitié orientale, moitié occidentale, fataliste par indolence, chrétienne par convenance et par habitude. Je dis cela ne peut manquer, j'ai tort. Tout manque et tout réussit; il n'y a que la probabilité d'invraisemblable. La loi du monde, en dehors des lois divines, ce n'est pas : *ἀνάγκη*, mais ironie.

Si la nature prend nos progrès en considération, l'homme de l'avenir aura un tuyau dans sa bouche, et naîtra tout accommodé pour la Régie.

On rit d'un homme qui joue de la clarinette et de la flûte ; mais pousser de l'air dans un cigare ou dans une pipe, fait honneur à l'éducation d'un individu. — Connaissez-vous une promiscuité matérielle plus intime que celle de respirer la fumée qui sort de la bouche d'un autre, après le dîner d'un autre?

Enfin, tout est affaire de convention et d'habitude.

LXVII

TYPE

T. — Les types humains sont peu nombreux relativement à la grande masse des hommes. L'inattention, la légèreté, l'oubli font croire à une variété infinie.

Il faut distinguer la race, la nation, le type.

Deux hommes ayant les caractères essentiels, énergiques de la race, se ressemblent essentiellement; deux citoyens reproduisant les caractères essentiels, énergiques de la nation, se ressemblent essentiellement; deux individus offrant les caractères essentiels, énergiques du type, se ressemblent à s'y méprendre. S'ils sont nés dans le même mois, ils auront le même caractère.

Ce sont les habitudes, les idées acquises, les mœurs contractées qui changent les ressemblances originelles.

Près de la nature et de l'honnêteté, les choses sont plus égales, plus simples; les types sont plus beaux et plus monotones.

Si l'on pouvait réunir et ranger en bataille cent mille individus, par degré de ressemblance, comme on le fait par rang de taille à l'armée, on trouverait des files entières d'individus chez lesquels la ressemblance varierait aussi insensiblement que la stature et offrirait une gradation infinitésimale.

LXVIII

UNIFORMITÉ

U. — L'uniforme plaît, l'uniformité ennuie; comment arranger cela? Eh! mon Dieu, en ne l'arrangeant pas du tout.

Le chloroforme suspend la sensibilité; l'uniformité la racornit.

Heureux pourtant celui dont l'existence est uniforme...

Voilà bien de l'inconséquence en peu de mots; mais peut-on être conséquent et sincère à la fois?

LXIX

VIE

V. — Chez les chrétiens, le sentiment de la vie existe dans son épanouissement radieux, quasi divin, le jour de la première communion. Il est si fort qu'il enveloppe et qu'il entraîne jusqu'aux vieux parents; il trouve des larmes jusque sous les paupières les plus anciennement desséchées, et il les exprime.

Plus tard, un jour de jeunesse, un jour de printemps, la première contredanse à la fête du village voisin, la première conversation avec *lui*, avec *elle* donnent encore un sentiment bien doux de l'exis-

tence; mais c'est déjà un sentiment plus physique et plus personnel. Il fait *jaser* de nous, il ne nous fait point aimer.

V. — Lorsqu'on abandonne le sentiment pour entrer dans la définition savante de la vie tout s'obscucit et tout s'attriste.

Lisez plutôt.

La vie, a-t-on dit, est un principe intérieur d'action.

La vie est l'alliance temporaire du sens intime et de l'agrégat matériel, au moyen d'un ἔνορμον dont l'essence est inconnue.

La vie est l'organisation en action, l'activité spéciale des corps organisés.

C'est une collection de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans un corps organisé.

C'est l'uniformité constante des phénomènes, en regard de la diversité des influences extérieures.

La vie est un des modes de l'existence. C'est ce qu'il y a de commun dans la manière dont existent

les corps qu'on appelle organisés, c'est-à-dire les végétaux et les animaux.

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

V. — Je ne me lasserai jamais de reproduire cette définition de la vie, par un romancier :

La vie est une maladie dont on meurt.

J'ajoute : c'est une peine à laquelle on succombe ;

C'est un chagrin qui nous use. Nous l'avons déjà vu, pour les spiritistes, la vie est *une expiation, une épreuve,* ou *une mission.*

Soit, mais l'expérience nous montre tous les jours ceci : la vie de souffrance est, en général, pour les bons ; que peuvent-ils expier?

La vie d'épreuve est pour les faibles, pour les gens non égoïstes qui se trouvent toujours prêts à sacrifier leur intérêt, leur repos à celui des autres.

Les hommes durs et secs sont d'avance à l'épreuve, c'est-à-dire à l'abri.

Les hommes qui ont une mission, n'en parlons pas, nous toucherions à la politique.

Les viveurs aiment la vie ; les autres acceptent de

vivre, et n'en comprennent l'utilité qu'autant qu'ils sont utiles aux autres.

V. — J'ai trouvé chez un fou la note suivante :

L'âme est un mystère, le corps est un fait; la vie n'est qu'un phénomène.

On saura un jour ce que c'est que la vie, et la science physiologique aura son couronnement.

La vérité sur le phénomène de la vie et la découverte de la navigation aérienne, seront deux faits contemporains.

Les maladies de la vie ne peuvent être traitées que par l'électricité et le magnétisme. Il en est autrement de la maladie des organes.

Dieu a déjà permis que l'on supprime la douleur. Dieu permettrait peut-être que l'on supprimât la mort. Le remords seul ne sera jamais aboli, car l'âme seule est au-dessus de nos atteintes.

L'âme ne finit pas, bien qu'elle ait, humainement, commencé avec la vie : donc, tout ce qui commence ne finit pas de nécessité absolue ;

Donc, la vie n'a pas une fin absolument nécessaire.

La mort est (dans le domaine physiologique) le fruit de l'ignorance, comme tout ce qui est mal en ce monde.

V. — Sait-on ce que peuvent sur nos organes les douces émotions de l'âme et les battements d'un cœur satisfait? — Oui, la bonté, l'affection, les généreux sentiments sont les aliments de la vie proprement dite. Pour soutenir tout le reste, on mange et on boit. Vos réflexions m'ont conduit à ce résumé : la vie préside à l'organisation; la vie n'est point un effet, mais une cause. — L'organisation se prête ou se refuse à la vie. — La vie se retire quelquefois de l'organisation. — L'organisation résiste parfois et absolument à la vie; de là deux genres de mort; de là deux genres de médecine, car il y a réellement maladie de la vie, lorsque c'est elle qui tend à se retirer d'une organisation; il y a maladie de l'organe quand c'est lui qui cesse de se prêter au mouvement de l'existence.

V. — On se prend à douter des plus beaux projets de l'homme, quand on pense à tous les mystères qui font de l'homme une énigme... dont la mort est le mot.

LXX

VOCATION

V. — Vous admirez l'abeille! donnez-lui une toile d'araignée à faire et vous la traiterez de maladroite et d'imbécile. — Ce fait ainsi raconté ne vous paraît être qu'une bizarrerie, mais il se produit chaque jour dans les ateliers et coûte bien des larmes à de pauvres gens bien méritants d'ailleurs.

La civilisation a, certes, inventé des professions bien étranges, bien drôlatiques même. Il ne serait pas raisonnable d'y chercher des vocations dans l'espèce humaine, mais, enfin, elles se rapportent de loin à

certaines aptitudes. Nous n'aurons pas le courage de reprocher à des parents, pleins de misère et d'ignorance, de n'avoir pas découvert ces aptitudes avant de faire ou de laisser apprendre un état à leur enfant.

Le voisinage, le quartier, la maison que l'on habite tiennent le plus souvent lieu de vocation dans le choix d'un état.

Dans les professions qui exigent de l'adresse, il faut des natures d'hommes spéciales pour chaque genre d'adresse : à ce point de vue, l'homme a ses castors, ses vers à soie, etc., etc. — Tel individu, éminemment capable dans une profession, mourrait plutôt que d'exécuter passablement l'œuvre la plus élémentaire de l'état le plus voisin.

V. — J'ai lu quelque part : « Tout homme qui remplit une autre profession que celle pour laquelle il est né s'en acquitte mal ; il agit mécaniquement moins la régularité de la mécanique. »

Fort bien ; mais est-il prouvé qu'un homme vienne au monde pour devenir agent d'affaires, par exemple ?

Le livre dont il s'agit ajoutait : « Le véritable attrait du travail, c'est la vocation pour ce travail. Une besogne ingrate, mais aimée, porte avec elle-même les compensations à la souffrance et à la misère. » — Les profits dans une œuvre indifférente rendent l'homme cupide et ne lui apportent pas la rémunération vraie qui est l'appréciation, le contentement de soi-même.

LXXI

XERCÈS

X. — Xercès fit battre la mer qui avait dispersé sa flotte; Xercès se trompait, la mer avait subi l'ordre du vent. — Ces hommes-là sont toujours bêtes, —.plus bêtes encore que méchants.

X. — Les jeuX, les amoureuX finissent par un X, c'est-à-dire par une croix.

LXXII

Y

Y. — Allez-Y. — Retournez-Y. — Quelle étrange signification a donc l'Y? Jadis aujourd'hu-*y* finissait par un Y. — C'était moins sec et plus allongé qu'aujourd'hu-*i*. L'Y ressemble à ces portraits que l'on accroche dans certaines maisons : il donne comme une généalogie aux mots.

LXXIII

Z

Z. — Lorsque nous en sommes venus là, dans notre enfance, nous allons épeler : quel bonheur qui nous arrachera bien des larmes ! — L'enfance est finie.

L'expérience a son Z aussi ; quand nous avons bien souffert des événements, se succédant les uns aux autres, il faut assembler les lettres de cet alphabet redoutable. — L'illusion est terminée.

S est à Z comme *tu* est à *vous*.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat 15, rue Breda.

. 1

ie
). 1
s.. 3

e.
édit.)..... 1

s Lévi
udon.......... 1

d'Héricault
bluets (2e édition)... 1

. Jaime fils
noirs (2e édit.). 1

barre et E. Nus
la vie............ 2

ric Béchard
s déclassées (3e édit.) 1

Barthelemy
en France.......... 1

et Mie d'Aghonne
lers (2e édition)...... 1

tesse Dash
Femmes (2e édit.).. 1

ce Oliphant
ne d'un Anglais en
.... 1

ichiels
d'hiver...... 1

a Camp
ie), avec carte. 1
.... 1
.... 1

quet
historique. 1

essert
ne...... 1

uvoir
aint-Louis. 1

e 1

co-russe 1

r
s..... 1

..... 1

ge
...... 1

ry
.... 1

Breda.





